Octave Mirbeau

Contes II



Be*Q*

Octave Mirbeau

Contes II

Octave Mirbeau a publié plus de 150 contes et nouvelles, dans divers journaux et revues : *Gil Blas, L'Écho de Paris, Le Journal...* Une partie de ces contes ont été regroupés en recueils : *Contes de la chaumière, La vache tachetée, La pipe de cidre,* etc.

La chambre close

I

J'ouvris les yeux et je regardai autour de moi. Un homme était penché sur mon lit ; près de l'homme, une femme, coiffée d'un bonnet à grandes ailes blanches, tenait en ses mains des compresses humides. La chambre vibrait, claire et simple, avec ses murs tapissés d'un papier gris pâle à fleurettes roses. Sur une table recouverte d'une grosse serviette de toile écrue, je remarquai divers objets inconnus, des rangées de fioles et un vase de terre brune plein de morceaux de glace. Par la fenêtre entr'ouverte, l'air entrait, gonflant comme une voile les rideaux de mousseline, et j'apercevais un pan de ciel bleu, des cimes d'arbres toutes verdoyantes et fleuries se balançant doucement dans la brise. Où donc étais-je ? Il me sembla que je sortais d'un long rêve, que j'avais, pendant des années, vécu dans le vague et pour ainsi dire dans la mort. Je ne me souvenais de rien, j'avais le cerveau vide, les membres brisés, la chair meurtrie, la pensée inerte. J'entendais par moments comme des cloches qui auraient tinté au loin, et puis soudain on eût dit que des vols de bourdons m'emplissaient les oreilles de leurs ronflements sonores.

L'homme souleva ma tête avec des mouvements doux, me fit boire quelques gorgées d'un breuvage que j'avalai avidement.

– Eh bien, monsieur Fearnell, me dit-il, comment vous trouvez-vous ?

– Hein ? Quoi ? m'écriai-je, où suis-je ?

– Vous êtes chez moi, mon bon monsieur Fearnell, répondit l'homme, chez moi... Allons, ajouta-t-il en replaçant ma tête sur l'oreiller, tranquillisez-vous, on vous soigne bien.

Je fixai les yeux, longtemps, sur celui qui me parlait ainsi, et tout à coup je reconnus le docteur Bertram, le célèbre médecin aliéniste de Dublin. Un frisson me secoua le corps. Pourquoi donc me trouvais-je chez le docteur Bertram, et non pas dans ma villa de Phœnix-Park, au milieu de mes livres, de mes herbiers, de mes microscopes ? « On vous soigne bien », me disait-il. J'étais donc malade ? Je fis des efforts surhumains pour me rappeler, pour comprendre, pour pénétrer le mystère qui m'avait jeté là, dans une maison de fous, car le docteur Bertram, je m'en souvenais maintenant, dirigeait un hospice d'aliénés. Et cette chambre, cette religieuse, ces fioles, ces morceaux de glace !... Il n'y avait plus à douter... J'étais fou, fou !... Fou, moi un brave homme, moi un savant, membre de plusieurs académies !... Mais pourquoi ? mais comment ?

Je demandai :

– Depuis combien de temps suis-je ici ?

– Depuis un mois, mon bon monsieur Fearnell, depuis un mois... Voyons, ne vous découvrez pas, reposez-vous, là... comme ça... Et surtout ne parlez plus.

Et le docteur, ayant rebordé mon lit, se frotta les mains, et il sourit, le bourreau ! Sans doute il se réjouissait de mon malheur, sans doute j'étais plus fou qu'aucun des fous qu'il avait soignés jusqu'ici. Et c'est pour cela qu'il se frottait les mains.

Depuis un mois ! Était-ce possible ? Depuis un mois ! Que s'était-il donc passé ? En vain je cherchais à dissiper la nuit qui pesait sur mon cerveau. La nuit était épaisse, obstinée. Pas une lumière n'apparaissait, pas une aube ne se levait sur ces ténèbres... Pourquoi le docteur me défendait-il de parler ?... Pourquoi causait-il tout bas avec la religieuse ?...

Peu à peu je sentis que je défaillais, que je m’endormais, et je vis, dans un paysage convulsé, une route couverte de sang et bordée de monstrueux microscopes en guise d’arbres, une route sur laquelle deux petites filles jouaient à la balle avec une tête coupée, tandis que le docteur Bertram, comiquement coiffé d’une cornette de religieuse, enfourchait un cadavre tout nu, qui sautait à petits bonds, se cabrait, poussait des ruades.

II

Le lendemain, j'allais beaucoup mieux. Je n'éprouvais plus qu'une sensation de vague délicieux et de grande fatigue. Avez-vous quelquefois, la nuit, dormi dans un wagon ? Les secousses de la voiture et la dureté des coussins vous ont moulu les reins et les épaules ; malgré le plaid dont vous êtes chaudement enveloppé, un froid – un petit froid exquis – fait courir sur tout votre corps des frissons légers comme des caresses ; vous dormez, bercé par le roulement orchestral du train qui vous apporte sans cesse des airs connus, des musiques préférées, et vous avez la perception physique, et pour ainsi dire la tangibilité corporelle de ce sommeil. Oui, vous le touchez... ce sommeil... Et c'est une des plus complètes, des plus étranges jouissances que l'homme puisse goûter. Que de fois ai-je passé des nuits en wagon, sans but de voyage, rien que pour y dormir ainsi ! Aux arrêts, dans les gares, tous les bruits du dehors – la sonnerie du télégraphe, le clac-clac rythmique du graisseur, les pas des hommes d'équipe sur le quai, une voix qui s'éloigne, brusquement coupée par la fermeture des portières, la cloche, la machine qui halète, essoufflée par la course –, tout cela vous arrive multiplié par le silence, rendu plus net par la nuit. Mais ces bruits nets et pourtant brouillés, proches et pourtant lointains, clairs et pourtant assourdis, n'éveillent pas dans votre esprit l'idée d'un travail, d'une fonction, n'évoquent ni la forme de l'être ni celle de l'objet qui les ont produits. Ainsi de moi, dans mon lit, avec mes souvenirs qui, peu à peu, revenaient, mais vagues, confus, insaisissables. Je les entendais distinctement, et je ne les voyais pas ; ou si je les voyais, ce n'étaient que des apparences fugitives de fantômes, des formes évanouies de spectres. Et tout cela grimaçait,

tournoyait, incohérent, sans suite, sans liaison, comme dans un cauchemar.

Vers le soir, le docteur, que je n'avais pas vu de la journée, s'assit près de mon lit.

– Allons, allons, dit-il en me tâtant le pouls, tout va bien, et vous en serez quitte pour la peur, mon bon monsieur Fearnell. Je puis vous avouer cela, maintenant que vous êtes sauvé : jamais je ne vis plus beau cas de congestion cérébrale ! Non, en vérité, jamais de plus beau cas. Que vous soyez vivant, c'est à ne pas croire. Dites-moi, et la mémoire, revient-elle un peu ?

Je ne sais pas, répondis-je, découragé... je ne sais rien, rien... Je cherche, je cherche...

– Mon Dieu ! je vous parle de cela, parce qu'il vous est échappé des choses, dans votre délire, des choses véritablement bizarres. Savez-vous qu'on vous a trouvé dans la rue, évanoui, à demi vêtu ?

– Je ne sais rien, je ne trouve rien... Docteur, écoutez-moi... J'ai passé par quelque chose d'effroyable... Quoi ? Ah ! voilà ce qui est affreux, je ne pourrais vous le dire... Mais à des souvenirs qui me reviennent, j'ai la sensation d'avoir été mort ; oui, docteur, d'avoir été tué... là-bas... dans une chambre... il y avait un lit, et puis... je ne sais plus, je ne sais plus rien... Ai-je rêvé ? Suis-je le jouet de la fièvre ? C'est bien possible après tout... Pourtant, non... Aidez-moi... je cherche depuis ce matin... Hélas ! mon cerveau est faible encore, ma mémoire ébranlée par la mystérieuse secousse... Ne suis-je pas fou ?... Je me sens mieux cependant... les bourdonnements ont cessé... on dirait que j'ai, en tous mes membres, un grand bien-être, comme une lassitude de bonheur... Mais ce cadavre, cette enfant blonde, et la tête, qui roula sur le plancher, oui, elle roula... Mon Dieu ! je ne sais plus...

Le docteur m'interrogea. Il me raconta ce que j'avais dit, les mots que j'avais prononcés dans la fièvre. Je l'écoutais avidement. À mesure qu'il parlait, un voile se levait lentement devant mes yeux, et chose étonnante, je voyais tout, tout, avec une admirable lucidité. Mon agitation était telle que le docteur, à ce moment, me tâta le pouls et me dit :

– Peut-être vaut-il mieux que je vous laisse reposer, je crains que cette émotion ne vous fatigue. Nous causerons aussi bien demain.

– Non, docteur, m'écriai-je ; à l'instant, il le faut... C'est cela, je me souviens, c'est bien cela... Attendez seulement que je mette de l'ordre... Oui, je ne me trompe plus, je ne rêve pas... Écoutez.

III

Voici, exactement rapporté, le récit que je fis alors au docteur Bertram, et plus tard au magistrat :

– Vous connaissez ma passion pour l'histoire naturelle. Il ne se passe pas de semaine que je n'herborise, dans la campagne, autour de la ville. Ce jour-là j'allai à Glasnevin, où, comme vous le savez, se trouvent des prairies marécageuses. J'étais assuré d'y faire ample moisson de plantes curieuses, d'infusoires et de diatomées ; je puis même vous confier que je découvris des espèces rares, sur lesquelles je compte présenter à la *Botanic Society* un travail qui fera, je crois, sensation ; mais ceci est une autre affaire. Donc, ma trousse en bandoulière et ma boîte pleine de trésors, je revenais gaîment par la route, quand, aux portes de Dublin, j'aperçus une jolie fille de cinq à six ans, toute seule, qui pleurait. Je m'approchai d'elle, mais, à ma

vue, l’enfant redoubla de cris. Je compris que la pauvre petite s’était égarée et qu’elle ne pouvait retrouver son chemin. Sa voix avait des plaintes comme celle des jeunes chiens qui crient au perdu, dans les plaines, la nuit... Je me fis très doux, l’amadouai avec des promesses de joujoux et de gâteaux. En continuant de pleurer, elle me dit que sa bonne l’avait abandonnée, qu’elle s’appelait Lizy et qu’elle demeurait près de Beresford-Place, dans Lower-Abbey Street. Je la pris par la main, et déjà causant comme de bons amis, nous voilà partis.

La jolie enfant, docteur ! Toute rose, avec de grands yeux candides et des cheveux blonds qui, coupés court sur le front, s’éparpillaient de dessous son large chapeau, en longues boucles dorées, sur les épaules ; elle trottinait gentiment, se collant à moi, sa petite main douce serrant ma grosse patte rugueuse. Quelle pitié !... Lizy, chemin faisant, me raconta beaucoup d’histoires naïves, où il était question d’un grand cheval, d’un petit couteau, d’une poupée, d’une pelle de bois et d’une quantité de gens que je ne connaissais pas. Puis tout à coup, sa jolie figure devint grave : elle me dit qu’en rentrant elle serait grondée par sa mère et mise au cachot noir. Je la rassurai de mon mieux, et pour la calmer tout à fait, je lui achetai une belle poupée, avec laquelle l’enfant, aussitôt, entama une conversation : « Oui, madame... N’est-ce pas, madame ?... Certainement, madame... » Mon Dieu, est-ce possible ?

Lizy, ne fut pas grondée, et moi, je fus accueilli, Dieu sait avec quels transports, par la mère qui déjà pleurait la perte de son enfant. On me fêta, on m’embrassa. Jamais, je crois, la reconnaissance ne s’exprima avec plus d’enthousiasme. Qui j’étais, où je demeurais, ce que je faisais, on voulut tout savoir, et c’étaient, à chacune de mes réponses, des exclamations de joie attendrie.

– Oui, monsieur Fearnell, me dit la mère, vous êtes le sauveur de ma fille ! Comment pourrai-je vous exprimer

jamais ma gratitude ! Nous ne sommes pas riches, et d'ailleurs, ce n'est pas avec l'argent qu'on peut payer un tel service. Non, non... Disposez de nous, mon mari et moi sommes à vous, à la vie à la mort.

J'avoue que ces protestations me gênaient un peu, car mon action était, en somme, toute naturelle, et j'avais conscience de n'avoir accompli là rien d'héroïque. Mais le bonheur d'avoir retrouvé une enfant qu'on a cru perdue excuse, chez une mère, ces exagérations de sentiment ; d'ailleurs, l'intérieur de cette maison était si décent, si calme, il dénotait une vie si honnête, si unie, il avait un si pénétrant parfum de bon ménage que, moi-même très ému, je me laissais aller à la douceur de me sentir pour quelque chose dans les joies de ces braves gens. La mère reprit :

– Comme mon mari sera heureux de vous répéter tout ce que je vous dis, monsieur, et mieux que je ne vous le dis, assurément !... Il est encore à son bureau... Mon Dieu ! s'il avait su ! lui qui aime tant notre Lizy !... Je ne l'avais pas averti, ah ! non... Il en serait devenu malade !...

Puis elle ajouta timidement :

– Voyons, monsieur, après nous avoir procuré une si grande joie, voudriez-vous nous accorder un grand bonheur ?... Mais je n'ose, en vérité. Ce serait, oui, ce serait... d'accepter, demain... notre modeste dîner... Ah ! je vous en prie !... Ne nous refusez pas... Demain, il nous arrive un savant comme vous, avec qui vous aurez plaisir à causer, j'en suis certaine... Et puis mon mari sera si heureux... si heureux... si fier !...

Décidé à compléter ma bonne action, je n'osai refuser et je pris congé.

Je revins le lendemain, à l'heure fixée. Vous pensez bien qu'après les protestations de la mère, je dus subir les protestations du père, lesquelles furent aussi chaleureuses. La petite Lizy me sauta au cou et me prodigua toutes ses

câlineries, toutes ses tendresses d'enfant rieuse ; j'étais vraiment de la famille. Le dîner fut gai, le savant annoncé me parut intéressant ; bref, je passai une excellente soirée.

IV

L’atmosphère avait été lourde pendant toute la journée, et le soir un orage terrible se déclara. Les coups de tonnerre se succédaient sans interruption ; la pluie tombait, torrentielle. Était-ce aussi l’effet de l’orage, de la chaleur suffocante ou des vins que nous avions bus, je me sentais à la tête une violente douleur ; je respirais difficilement. Je voulus partir quand même, car il se faisait tard et je demeurais loin, mais on insista pour me garder. C’était de la folie que de m’exposer, souffrant, à une tempête pareille. La mère pria, supplia avec tant de bonne grâce, que force me fut de passer la nuit dans cette maison hospitalière. On me conduisit en grande pompe à ma chambre, et l’on me souhaita bonne nuit... Je me souviens même que, Lizy s’étant endormie dans les bras de son père, j’embrassai sa petite joue pâlie par le sommeil, et son bras potelé qui pendait.

Resté seul, je commençais de me déshabiller, lentement, en flânant, comme il arrive toujours dans les endroits où l’on se trouve pour la première fois. J’étouffais dans cette chambre. Avant de me mettre au lit, je voulus respirer un peu d’air du dehors, et malgré l’orage qui grondait, j’essayai d’ouvrir la fenêtre. C’était une fausse fenêtre.

– Tiens ! me dis-je un peu étonné.

L’idée me vint de soulever la trappe de la cheminée : fausse cheminée. Je courus à la porte : la porte était verrouillée. La peur me prit et, retenant mon souffle, j’écoutai. La maison était tranquille, semblait dormir. Alors j’inspectai la chambre, minutieusement, dressant l’oreille au moindre bruit suspect. Près du lit, sur le plancher, je remarquai des taches ; c’était du sang, du sang séché et noirâtre. Je frissonnai, une sueur glacée me monta au visage.

Du sang ! Pourquoi du sang ? Et je compris qu'une mare de sang avait dû s'étaler là, car le parquet, à cette place, sur une grande largeur, avait été fraîchement lavé et gratté. Tout à coup, je poussai un cri. Sous le lit j'avais aperçu un homme, allongé, immobile, raide ainsi qu'une statue renversée. Crier, appeler, je ne le pouvais pas. De mes mains tremblantes, je touchai l'homme : l'homme ne bougea pas. De mes mains tremblantes, je secouai l'homme : l'homme ne bougea pas. De mes mains tremblantes, je saisis l'homme par les pieds et l'attirai : l'homme était mort. La gorge avait été coupée nettement, d'un seul coup, par un rasoir, et la tête ne tenait plus au tronc que par un mince ligament.

Je crus que j'allais devenir fou... Mais il fallait prendre un parti... D'une minute à l'autre l'assassin pouvait venir. Je soulevai le cadavre pour le placer sur le lit. Dans un faux mouvement que je fis, la tête livide se renversa, oscilla pendant quelque temps, hideux pendule, et, détachée du tronc, roula sur le plancher, avec un bruit sourd... À grand peine, je pus introduire le tronc décapité entre les draps, je ramassai la tête que je disposai sur l'oreiller, comme celle d'un homme endormi, et, ayant soufflé la bougie, je me glissai sous le lit. Mais tout cela machinalement, sans obéir à une idée de défense ou de salut. C'était l'instinct qui agissait en moi, et non l'intelligence, et non la réflexion.

Mes dents claquaient. J'avais aux mains une humidité grasse ; je sentais quelque chose de glissant et de mou se coller à ma chemise, sur ma poitrine ; toute la décomposition de ce mort m'enveloppait de sa puanteur ; un liquide gluant mouillait ma barbe et s'y coagulait... J'eus l'impression d'être couché vivant dans un charnier.

Je demeurai ainsi, en cette épouvante, combien de minutes, combien d'heures, de mois, d'années, de siècles ? je n'en sais rien. J'avais perdu la notion du temps, du milieu... Tout était silencieux... Du dehors, le bruit de l'orage et les sifflements du vent m'arrivaient assourdis et

douloureux, pareils à des râles. Chose extraordinaire, ma pensée ne me représentait pas du tout l'assassin qui allait venir... qui était là peut-être... En cette horreur où j'étais, je ne revoyais que la petite Lizy, rose, blonde, et candide, avec sa poupée et son grand chapeau ; je le revoyais, dormant sur les bras de son père ; de temps en temps, elle soulevait légèrement la paupière et découvrait son œil, qui m'apparaissait alors, effronté, implacable, cruel, assassin.

On ouvrit la porte, mais si doucement qu'on eût dit un grattement de souris, – je dus me mordre les lèvres jusqu'au sang pour ne pas crier. Maintenant, un homme marchait, à pas glissés, avec d'infinies précautions, pour ne point heurter violemment les meubles. Il me semblait que je voyais des mains tâtonnantes se poser partout, chercher mes vêtements, les fouiller... Et les pas se rapprochaient de moi, m'effleuraient... Je sentis que l'homme s'était penché sur le lit, et qu'il frappait à grands coups. Puis je n'entendis plus rien.

Quand je repris connaissance, la chambre était redevenue silencieuse... Mais l'effroi me retenait cloué à cette place... Pourtant, je me décidai à sortir, avec quelle prudence, vous ne pouvez pas vous imaginer. À tâtons, je gagnai la porte, qui n'avait pas été refermée... Pas un souffle, pas un bruit. Frôlant les murs, je m'engageai dans le corridor : je m'attendais à voir, soudain, une tête surgir, menaçante, dans l'obscurité, un couteau briller dans la nuit. Mais rien... La bête, gavée de meurtre, dormait dans son repaire... Je descendis l'escalier, tirai le verrou de la porte, et, défaillant, les veines glacées, je m'abattis dans le ruisseau de la rue déserte...

Le docteur Bertram avait très attentivement écouté mon récit.

– Et c'est là qu'on vous a retrouvé, mon bon monsieur Fearnell, et dans quel état, mon Dieu ! Pourriez-vous

reconnaître la maison ?

– Oui, lui répondis-je, mais à quoi bon ?

– Eh bien, guérissez-vous, et nous irons ensemble chez vos assassins.

Huit jours après, le docteur et moi, nous nous engagions dans le Lawer-Abbey Street. Je reconnus la terrible maison. Tous les volets étaient mis aux fenêtres ; au-dessus de la porte, un écriteau se balançait : *À louer.*

Je m’informai auprès d’une voisine.

– Ils sont partis il y a quinze jours, me dit-elle. C’est grand dommage pour le quartier, car c’étaient de bien braves gens.

La chanson de Carmen

Conte à la manière d'Edgar Poë

Dieu m'est témoin que je suis un brave homme, de mœurs douces et même d'une excessive sensitivité. Je pleure facilement sur les malheurs d'autrui, et toutes les douleurs humaines éveillent douloureusement ma compassion. Je ne puis voir un pauvre sans lui donner ma bourse. J'ai doté des orphelines, établi des jeunes gens méritants, nourri des vieillards, fondé des hospices. J'ai prêché la vertu à des prostituées, le renoncement à des riches. J'ai ramené au bien et au repentir des misérables qui, un soir, au détour d'un chemin, avaient voulu m'assommer à coups de hache. Partout où j'ai rencontré une blessure, je l'ai pansée et je l'ai guérie. Et bien des fois, descendu dans la nuit des géhennes sociales, j'ai porté aux moribonds la résignation, l'espérance aux désespérés ; bien des fois j'ai changé en cris de joie les lamentations farouches de ces damnés.

Ma pitié et ma bienfaisance s'étendent jusque sur les animaux pour lesquels j'éprouve des tendresses presque humaines. Le jour que mon petit chien mourut, je tombai malade. J'eus de terribles crises de nerfs, et le médecin qui me soignait désespéra de me sauver. Je n'ai jamais permis qu'on chassât sur mes terres, et jamais, jamais je n'ai chassé, car cette idée que j'aurais pu, délibérément et de sang froid, arracher la vie à un être quelconque, me semblait impossible et monstrueuse. Je veille sur les nids bâtis aux hautes branches des arbres ou dans les fentes des vieux murs, et je protège contre les maraudeurs les couvées de perdreaux éparses dans les luzernes et dans les blés.

Suis-je une brute inconsciente, livrée au despotisme de l’instinct, vouée au fatalisme de la perversité ? Un fou que le sang attire comme des lèvres de femme, et qui se rue au meurtre, comme on se rue à l’amour ? Non ! mille fois non. Je vous ai dit que j’étais sensible et bon, je suis aussi ce qu’on appelle un délicat. J’aime et je comprends toutes les mystérieuses beautés de l’art et de la nature, et nul ne ressent plus vivement que moi les sublimes jouissances qu’elles donnent. J’ai la passion de la philosophie et de la science qui vont cherchant l’inconnu du cœur de l’homme et le pourquoi des lois de la vie. Et les vers, et la musique, et les grands horizons baignés de vapeurs blondes, et les soirs rouges, et les nuits blanches, et les soleils qui s’enfoncent dans la mer glorieuse font naître en moi d’étranges enthousiasmes et m’emportent en des extases où ma pensée, ravie, plane dans l’universelle beauté, dans l’universelle harmonie des choses, Je crois en Dieu, au Dieu qui récompense et au Dieu qui châtie, au Dieu qui verse sur nous les parfums de l’amour éternel, au Dieu qui pour nous allume les flammes du bûcher expiateur.

Alors pourquoi, pourquoi ai-je commis ce crime horrible ? Pourquoi ai-je tué, avec ce raffinement de calme férocité, – oui, pourquoi ai-je tué un être inoffensif qui m’aimait et que j’aimais, car je l’aimais, la pauvre et douce victime. Et pourtant je l’ai tuée, lâchement ; je l’ai tuée pendant que, près de moi, elle dormait ; pendant que, près de moi, en ses songes bienheureux, peut-être mon image lui apparaissait, et qu’elle lui souriait tendrement – près de moi !

Ce crime, ce monstrueux et abominable crime que, depuis deux lentes, éternelles années, je traîne comme un carcan, ce crime qui me torture la chair et me ronge le cœur, je vais vous le dire. Et vous frissonnerez tant de l’entendre, et vous aurez tant d’horreur de le savoir que – ah ! je l’espère, oh ! je vous en supplie – vous me dénoncerez, vous me livrerez à la justice, vous me conduirez à la guillotine. Car, vous le voyez

bien, il faut que je meure. La mort seule peut me délivrer de mes épouvantes, seul mon sang, que versera le bourreau, peut apaiser mes remords et laver dans son bain lustral mon âme couverte d'immondes souillures.

* * *

J'aimai Carmen, une enfant de dix-huit ans à peine. Je l'avais, un soir, rencontrée vêtue de haillons, qui se mourait de faim et de misère sur la grand'route. Elle était jolie, mince et fine, toute pâle, avec de grands yeux cernés par la souffrance. Elle était orpheline et faible, personne ne s'intéressait à elle ; elle était douce et triste, de méchantes gens l'avaient battue. Alors, elle était partie loin, bien loin, s'arrêtant, la nuit, dans les villages et dans les fermes, demandant, pour manger, l'aumône quelquefois, et quelquefois ramassant au bord du chemin les pommes pourries tombées des arbres. Elle marchait ainsi depuis huit jours. Vers quel pays ? Elle ne le savait pas, n'en connaissant aucun. L'enfant me raconta tout cela en pleurant.

Je fus ému et je pleurai avec elle. Qu'allait-elle devenir, seule ainsi, dans la vie ! Le vice et le crime cheminent dans la campagne, s'embusquent derrière les talus, se tapissent dans l'ombre des bois, et la mort rôde partout. En ce moment un vol sinistre de corbeaux tournoya dans le ciel gris et glacé. J'eus peur, et je me dis que le bon Dieu sans doute l'avait mise là, tout exprès pour moi. Je l'emportai. Riche, je pouvais bien me payer ce luxe d'une bonne action... Deux mois après, j'épousais Carmen. Dans le pays, où déjà je passais pour un homme étrange, maniaque, ce mariage fut considéré comme un acte de pure démence et ma réputation de fou s'établit définitivement. En me voyant, les gens entre eux se disaient, un peu tremblants : « Le fou, voilà le fou. » Hélas, que ne disaient-ils vrai ?

Heureux, certes, Je l'étais. Carmen se montrait pleine de tendresse, la plus aimante et la plus dévouée et la plus docile des femmes. Elle me craignait comme un maître et m'adorait comme un dieu. J'entrepris de lui faire une éducation en rapport avec son nouvel état, car, vous devez le penser, n'ayant vécu qu'avec des paysans, ses manières étaient celles des paysans, et elle ne savait rien que garder les oies et chanter des chansons apprises en liant des gerbes de blé, en compagnie des moissonneurs, et dans la salle commune de la ferme, durant les veillées d'hiver. Mais si son cœur était bon, la nuit, la nuit la plus obstinée régnait en son cerveau. Les choses les plus simples, elle ne les comprenait pas, en dépit de ses prodigieux efforts et de son ardent désir de me plaire et de m'obéir. Je dus renoncer à orner l'esprit de Carmen des notions les plus élémentaires, et j'en ressentis un vrai chagrin.

Elle ne comprenait qu'une chose, la pauvrette, c'est qu'elle m'aimait, et elle s'ingéniait à m'en donner des preuves, par sa soumission aveugle et ses allures rampantes et craintives de jeune chien. Et puis, elle chantait. Elle chantait en s'habillant, en mangeant, en se promenant, en m'embrassant, qu'elle fût triste ou gaie, elle chantait tout le jour. Ce qu'elle chantait – ah ! la fatale et maudite chanson ! –, c'était une vieille romance larmoyante et tendre, pareille à celles que les aveugles nasillent dans les rues. Et sa voix alors prenait une intonation dolente et uniforme, enflant les mots, appuyant indéfiniment sur les syllabes. Cela m'agaçait beaucoup. La chanson de Carmen avait pris toute ma vie. Elle hantait mes lectures, mes rêveries, mes travaux, mes prières. Elle s'était blottie au fond de mon cerveau et l'emplissait de son bruit stupide et tremblé ; elle avait chassé de mon existence studieuse et réfléchie, tout ce qui, autrement, faisait ma joie et mon orgueil. Je ne pouvais plus lire, je ne pouvais plus écrire... je ne pouvais plus penser... J'essayai de fuir cette obsession. Durant des journées

entières, je courais à travers les champs, dans la forêt, le long de la rivière, chantant moi-même pour étouffer l'abominable refrain qui me poursuivait. Mais ni les champs, ni la forêt, ni la rivière, ni ma voix elle-même ne purent me délivrer de l'air maudit. Je le retrouvai partout. Les champs le murmuraient ; il était dans les roulades des fauvettes, dans le bruissement des feuilles, dans la plainte du vent ; la rivière le portait sur ses lentes eaux ; et les bergers conduisant les troupeaux, et les bœufs couchés dans la prairie, redisaient la chanson, l'épouvantable, la suppliciante chanson de Carmen.

Pauvre petite Carmen ! Elle ignorait ces tortures. À quoi bon ? Je n'avais pas voulu lui faire la moindre observation, dans la crainte de lui causer de la peine. Et elle continuait de chanter, pensant que sa voix m'était douce. Un jour cependant, à bout de patience, je la priai de se taire. Elle parut très étonnée, pleura longtemps et promit que plus jamais elle ne chanterait. L'habitude était si forte chez elle, cette chanson faisait si bien partie de son être, que souvent, s'oubliant tout d'un coup, elle se reprenait à chanter. La voix se taisait, et je m'apercevais au remuement de ses lèvres qu'elle continuait intérieurement l'air commencé à haute voix, malgré elle et comme poussée par une force invisible. Enfin elle ne chanta plus. Mais ses lèvres toujours remuaient. Ce qui obsédait mes oreilles, obséda mes yeux. Et il arriva cette chose effrayante : je n'entendais plus la chanson, mais je la voyais, je la voyais distinctement, nettement, implacablement. De même qu'autrefois tous les objets me renvoyaient sa voix, de même, maintenant, tous les objets me renvoyaient sa forme terrifiante de fantôme.

Six années – six siècles –, six années de ce tourment diabolique passèrent ainsi. Ma santé s'altérait visiblement, mon intelligence s'ébranlait. Je n'avais plus de goût à rien, et tout m'était insupportable. J'avais délaissé mes études, je devenais sombre, inquiet comme une bête sauvage

prisonnière, et souvent tombais en proie à des colères terribles et à de bizarres hallucinations. Je m'en allais à la mort, et c'était pour moi une grande consolation de penser que je serais bientôt délivré du cauchemar qui pesait sur ma vie.

Une nuit, Carmen, près de moi, dormait paisiblement. Ah ! qu'elle était jolie, avec son maigre, fin et triste visage, sa bouche entr'ouverte, où passait un souffle léger et régulier, et son bras nu replié sous sa tête. Je la regardais, et doucement je jouais avec ses longs cheveux noirs, dénoués, qui ruisselaient sur l'oreiller. La veilleuse éclairait Carmen d'une pâle lueur rose. Et soudain, dans le silence de la chambre, une voix s'élève... La chanson ! La chanson ! Oui c'est elle, c'est bien elle qui est revenue. La voilà, je l'entends, la maudite, la criminelle chanson. Elle s'échappe des lèvres endormies de Carmen. Un flot de sang me monte au cerveau, un frisson me secoue le corps. Je lève le bras comme pour frapper... Au-dessus de moi, dans l'alcôve, un lourd crucifix d'argent massif est accroché. Je le saisis nerveusement. Mais sa chanson s'est tue... Je n'entends plus que la respiration de Carmen. Combien de temps suis-je resté ainsi, penché sur la pauvre femme, haletant, suffoquant, le crucifix levé, prêt à frapper ? Je n'en sais rien. La pendule tinta des heures et des heures... Oh ! elle ne m'échappera plus cette fois, la chanson ! me disais-je. Et je la guettais au coin des lèvres de Carmen, comme un bandit guette au coin d'un bois le voyageur qui va passer, et j'étais irrité qu'elle demeurât muette, et qu'elle n'apparût pas !

Ha ! ha ! enfin je la tiens. La voilà. À peine s'est-elle montrée, que brandissant le crucifix à deux mains, de toute la hauteur de mes bras, je le laisse retomber lourdement sur la tête de Carmen. Han ! han ! Cela fait un bruit sourd. Han ! han ! Pas un cri, pas une plainte ! Quelques contractions tordent les membres de Carmen. Ses petites mains ont battu

l’air, se sont accrochées au drap du lit. Puis elle s’est raidie et n’a plus bougé. C’est tout. La chanson est morte.

Je le croyais ! Hélas ! Carmen est morte, l’innocente et plaintive Carmen. Mais la chanson est plus vivante que jamais, plus impitoyable que jamais, plus torturante que jamais. De l’âme de Carmen, elle est entrée dans mon âme. Elle ne me quitte plus. Je la chante maintenant, je la chante toujours. Et je ne peux pas ne pas la chanter. J’ai voyagé, elle m’a suivi ; je me suis jeté dans la débauche, elle m’a suivi ; je me suis perdu dans la foule, elle m’a suivi. Elle est partout où je suis, elle est en moi, comme ma chair et comme mon sang.

Oh ! vous aurez pitié de moi et, je l’espère, vous me dénoncerez, vous me livrerez à la justice, vous me conduirez à la guillotine. Car la mort, la bienfaisante mort pourra seule me sauver de ce diable, de ce spectre, de ce remords, de cette vengeance de Dieu, la chanson de Carmen.

Les eaux muettes

Jean Donnard et Pierre Kerhuon embarquaient les filets dans la chaloupe, amarrée au quai, près de la cale qu'ensanglantaient des débris de poissons fraîchement éventrés. Tout était en mouvement dans le petit port de Saint-Guénolé(1). Au bruit de leurs lourds sabots, à tiges de toile bise, les marins dévalaient par groupes, le dos courbé sous le poids de leurs filets ; d'autres, bras dessus bras dessous, sortaient des débits de boisson, chancelant et chantant ; les mousses nettoyaient les bateaux prêts à prendre la mer ; et l'on voyait déjà quelques embarcations filer doucement sur l'eau que battaient les grands avirons, pareils à des vols de goélands lents et bas. On était au plus fort de la pêche du maquereau.

– Allons, dépêchons, dit Jean Donnard, en continuant de dévider les filets que Pierre Kerhuon disposait symétriquement au fond de la chaloupe.

Mais Pierre Kerhuon s'arrêta, et, sans regarder son compagnon :

– Jean Donnard, dit-il d'une voix qui tremblait un peu, tu ferais bien de ne pas sortir aujourd'hui... tu ferais bien.

Jean Donnard haussa ses larges épaules et ne répondit pas.

– Jean Donnard, reprit le marin, je te dis que tu ferais bien de ne pas sortir aujourd'hui. M'entends-tu ? Je te dis que tu ferais bien.

Donnard regarda le ciel au-dessus de lui, puis, là-bas, la mer qui, par-delà une mince bande de terre, s'étendait immense et profonde.

Le ciel était sans un nuage ; la mer brillait sous le soleil, sans un frisson. Et il dit :

– Assez, n'est-ce pas ? Avec vous autres, tas de fainéants, c'est toujours la même chanson... Es-tu le patron, hein ? Alors, tais-toi, ivrogne.

– Comme tu voudras, reprit Kerhuon d'une voix sourde. Mais, écoute-moi bien. L'année dernière, Jacques Pengadec est sorti aussi, par un beau temps comme celui-là... Et il n'est pas revenu... Comme tu voudras, Jean Donnard.

Jean Donnard allait répondre, quand les sept marins et le mousse, qui formaient le reste de son équipage, apparurent sur la cale, portant leurs capotes de toile cirée et leurs paniers d'osier. En un clin d'œil, hommes et filets furent embarqués. La chaloupe démarrée, on hissa les voiles dont les drisses crièrent sinistrement au long des mâts, et debout près de la barre, Jean Donnard, grave et sombre, se signa, comme il avait coutume de faire chaque fois qu'il partait vers le large.

Jean Donnard avait soixante ans. Haut et droit, il était d'une force peu commune et redouté des jeunes gens. Son visage, sans barbe, cuit à tous les soleils, gercé à toutes les tempêtes, semblait de vieux cuir ; ses mains énormes et brunies semblaient de vieux chêne ; on eût dit que son regard, triste et *lointain* comme le regard des hommes qui ont longtemps vécu sur la mer ou dans les solitudes immenses, gardait comme un reflet de l'infini. Malgré les dangers de cette rude existence du pêcheur, malgré les privations journalières et les épuisantes fatigues, à peine si on eût pu compter trois ou quatre poils blancs en la chevelure épaisse qui garnissait ses tempes, sous le béret bleu, très aplati sur le crâne.

Ce vieillard passait pour le meilleur pêcheur et le plus intrépide marin de la côte, cette côte tragique de Penmac'h,

creusée de gouffres où la mer éternellement mugit, hérissée de rocs noirs, sur lesquels les vagues brisent et tordent leur écume, blanche de colère. Quand la brise était mauvaise et la mer lourde, alors que tous les pêcheurs restaient à terre, promenant leurs paresses et leurs soûleries de cabaret en cabaret, et qu'on apprenait qu'une chaloupe avait quitté le port, on pouvait être certain que c'était celle de Jean Donnard. Il affrontait tous les temps, bravait toutes les mers et prétendait que la mer et lui se connaissaient trop, depuis longtemps, « pour se faire des méchancetés ». Et il s'en allait, souvent à quinze lieues au large, découvrant les passes les plus poissonneuses, jetant sa drague dans des fonds connus de lui seul, naviguant ainsi, quelquefois durant plusieurs jours et plusieurs nuits. Il fallait le voir, debout à la barre, sa figure sombre frappée par les embruns, enlever sa chaloupe qui se cabrait sur la houle.

À ce rude métier, il avait gagné une petite fortune. Sa maison était propre, bien tenue ; elle tranchait avec la blancheur gaie de sa façade et le luisant de ses meubles, sur les taudis immondes où, d'ordinaire, croupissent dans la fange et dans la vermine, les marins bretons. On l'admirait parce qu'il était peut-être plus brave que les autres, qu'il se trouvait toujours là, le premier, pour sauver un camarade en détresse, mais on ne l'aimait pas. Les pêcheurs ne pouvaient lui pardonner ses pêches heureuses, qu'il étalait, au retour, sur les cales, avec une sorte de complaisance provocante ; ils ne pouvaient lui pardonner aussi son bien-être, ses belles vareuses et son linge bien blanc des dimanches, et ce respect et cette supériorité qui s'imposaient à eux, malgré eux. Et puis on le disait dur au pauvre monde et très avare. En effet, on ne l'avait jamais vu se fourvoyer dans ces camaraderies des débits de boisson, commencées par les *tournées* des petits verres et finissant par les rixes sanglantes : cette folie furieuse et inguérissable de l'alcool

qui, parfois, fait ressembler les marins à des brutes déchaînées.

Son équipage surtout le détestait, à cause du travail dont il le tuait, de la discipline sévère qu'il exigeait à bord, de son excessive âpreté dans le partage des pêches, laquelle, souvent et chaque fois qu'il en trouvait l'occasion, tournait à de vulgaires *carottages.*

Sans qu'il parut ou voulût s'en douter, une haine sourde grondait autour de Jean Donnard, soigneusement attisée par ce Pierre Kerhuon qui l'accusait de s'entendre avec les mareyeurs pour le voler et l'exploiter, et pour grossir injustement sa part à lui. Et Kerhuon, un gros homme à face de bête méchante et lâche, eût fait déjà un mauvais parti à son patron, s'il n'avait été retenu par la crainte de cette force et l'implacabilité de ce courage.

La chaloupe avait marché bon train ; elle se trouvait alors dans les parages de l'île de Sein. Mais le vent tout à coup était tombé. Le soir venait. Sous les derniers rayons du soleil qui traînaient à sa surface immobile comme un voile de gaze rose, la mer silencieuse et calme semblait s'assoupir. Dans le lointain, un steamer, à peine visible, apparaissait, striant le ciel d'un nuage de vapeur légère et grise ; de place en place, en cette immensité délicieuse, quelques bateaux de pêche, pareils à des oiseaux noirs, étaient coquettement posés sur les flots, et la côte se noyait avec la mer et le ciel, dans une brume éclatante.

Jean Donnard, toujours assis à la barre, n'avait pas adressé une seule fois la parole à son équipage ; il ne parlait jamais que pour commander. Ses hommes dormaient, couchés sur les filets ; à l'avant, le petit mousse préparait le bois pour la soupe de poisson.

– Mais nous dérivons ! dit Jean Donnard. Il n'y a plus de vent dans la toile. Allons, amène les voiles et souque sur les avirons.

Aucun ne bougea.

– Eh bien ! m’a-t-on entendu ? cria le patron d’une voix tonnante.

Alors Pierre Kerhuon se leva lentement, regarda ses compagnons d’un œil louche et, s’adressant à Donnard :

– Jean Donnard, dit-il, tu aurais mieux fait de ne pas sortir aujourd’hui... Tu aurais mieux fait !

Le patron s’était levé à son tour, frémissant de colère. Kerhuon reprit :

– Jean Donnard, te souviens-tu de Jacques Pengadec qui était sorti lui aussi, et qui n’est jamais revenu ?

– Veux-tu faire ce que je te dis, vilain cancre ?

– Non, Jean Donnard. Ni moi, ni personne ici, tu entends !

Et Kerhuon se croisa les bras et regarda Donnard, menaçant.

Jean Donnard s’était subitement radouci, – non qu’il tremblât, mais il voulait savoir quelle pensée de révolte s’allumait dans ce cerveau de brute.

– Voyons, Pierre Kerhuon, dit-il presque amicalement, es-tu donc devenu fou ? Pourquoi refuses-tu de m’obéir ?

– Pourquoi ? demanda le misérable en laissant traîner ses mots lentement. Pourquoi ? Tu le sais bien, Jean Donnard. C’est parce que tu nous embêtes, parce que tu nous voles ; parce que, tes maisons, tu les bâtis, tes beaux habits, tu les achètes avec notre argent ; parce que nous sommes las de trimer pour toi, et qu’il faut que tu nous paies d’un coup ce que tu nous as pris, parce que, comme Pengadec, tu ne reviendras pas, et que tu vas mourir, Jean Donnard !

À ces derniers mots, Jean Donnard, que la fureur étouffait, se précipita sur Kerhuon et, d’un coup de poing, l’envoya rouler au fond de la chaloupe. Mais aussitôt seize bras le

saisirent, l'enlacèrent, l'étranglèrent, lui déchirant la poitrine, lui fracassant la tête contre les mâts.

– À l'eau ! à l'eau ! hurlait Kerhuon.

Le malheureux résistait, se cramponnait aux filets, aux avirons, à tout ce que sa main rencontrait.

– À l'eau ! répétait Kerhuon.

Alors, perdant ses forces, tout meurtri et tout sanguinolent, il se sentit enlever par dessus le bordage et son corps tomba dans la mer, lourdement.

Le mousse, épouvanté, poussa un cri et s'évanouit.

Le soleil avait disparu derrière la ligne d'horizon, ne laissant plus au ciel qu'une faible lueur rougeâtre. L'ombre, peu à peu, se faisait, solennelle et terrible, et l'on n'apercevait plus rien que l'eau blanchissant par endroits, comme un suaire, et la lumière des phares qui saignait funèbrement sur la mer.

Les hommes courbés sur les avirons ramaient, de toute la vigueur de leurs bras, et la chaloupe fuyait. Pierre Kerhuon était assis à la barre. On se consultait sur ce qu'on devait faire.

– Il faut noyer le mousse, dit Kerhuon. Il parlera et nous sommes perdus.

Une voix faible qui semblait sortir de l'ombre et courir sur le clapotement de la mer, arrivait jusqu'au bateau.

– Pierre Kerhuon ! Pierre Kerhuon !

Et Kerhuon commanda :

– Guillaume, empoigne le mousse, et à l'eau ! Jette-le à l'eau !

La chaloupe fuyait et la voix appelait toujours.

– Pierre Kerhuon ! Pierre Kerhuon !

Et Kerhuon commanda de nouveau :

– Toi, Joseph, prends la gaffe et, si le vieux aborde, un bon coup sur la tête ; tu m’as compris ?

La voix se rapprochait, devenait plus distincte.

– Pierre Kerhuon ! Pierre Kerhuon !

La nuit était à présent toute noire. Kerhuon ne voyait pas Jean Donnard, mais il entendait la voix, si près de lui qu’il crut que son souffle l’effleurait. Il frissonna.

– Pierre Kerhuon, écoute-moi. Tu m’as tué... tu as bien agi... Je me suis mal conduit avec toi, je m’en repens... Et puis je suis vieux, j’ai fait mon temps. Tu m’as tué... C’est bien... mais le petit mousse, lui, il ne t’a rien fait, le pauvre enfant... Laisse-le vivre... Il ne parlera pas... Dis, mon petit Yvon, tu ne diras rien, jamais, jamais... promets-le moi... Tu vois bien, Kerhuon, il est si mignon... et ça te porterait malheur... Au nom de la Sainte Vierge, je te supplie !...

Pendant que la voix parlait, Kerhuon entendit, derrière lui, un bruit étrange comme le bruit d’une bête qui aurait gratté.

– Au nom de la Sainte Vierge Marie !

Kerhuon se détourna, tout tremblant, et il vit une main, une grosse main, la main de Jean Donnard, qui se cramponnait au gouvernail pareille à un crabe. Il saisit la barre et la brandit en l’air.

– Allons, Guillaume, s’écria-t-il, à toi le petit !

La barre retomba. On entendit, en même temps, un effroyable juron, puis la chute d’un corps dans la mer.

La brise, soudain, fraîchit. La chaloupe s’enfonça rapidement dans la nuit, disparut ; et les eaux redevinrent tranquilles et muettes, étoilées seulement par les lumières

pâles des falots de pêche qui dansaient sur leurs bouées de liège.

Gavinard

I

Alexandre de Gavinard, le grand financier que tout Paris a connu, travaillait, en son cabinet. D'une plume sereine et sans remords, il rédigeait, en face de son portrait peint par Carolus-Duran[(1)], le septième rapport qu'il devait présenter, le jour même, à la septième société de crédit dont il était l'inévitable président. Il s'agissait, comme bien vous pensez, de *mettre dedans* une quantité, incalculable d'actionnaires, et Alexandre de Gavinard – Gavinard, comme on l'appelait – se trouvait très en verve. À plusieurs reprises, il s'était frotté joyeusement les mains, ce qui, chez lui, ne pouvait passer pour une satisfaction banale.

Joseph, le valet de chambre, entra, présenta à son maître un plateau de vieux laque japonais, au centre duquel une carte de visite se pavanait.

– Armand de Gavinard ! dit le grand financier, après avoir tourné et retourné la carte. Armand de Gavinard ! Tiens, tiens ! c'est assez curieux. Connais pas de Gavinard... Et qui est-ce, ce Gavinard ? Comment est-il, ce Gavinard ?

– Un chasseur d'Afrique, répondit très correctement le valet de chambre.

– Un chasseur d'Afrique ! Gavinard ! Ah ! par exemple, c'est trop fort ! Est-ce que j'aurais de la famille, maintenant !... Voilà une chose qui serait bien parisienne... Faites entrer.

Et Alexandre de Gavinard, sans le moindre trouble, se mit à terminer la phrase que l'entrée du valet de chambre avait

malencontreusement interrompue. Quelques instants après, la porte s’ouvrait. Joseph annonça :

– M. Armand de Gavinard !

II

M. Armand de Gavinard était bien réellement un chasseur d'Afrique, ainsi que l'avait péremptoirement démontré Joseph. Un beau chasseur d'Afrique même. Les cheveux coupés en brosse, l'œil brillant, le teint chaud, la moustache fine, très noire et relevée en croc au-dessus de lèvres épaisses et rouges, la taille souple, la charpente solide, un air enfin de jeunesse avenante et de force exercée, tel était M. Armand de Gavinard. Le bonnet à la main, le sourire sur les lèvres, il salua le grand financier avec une aisance aimable et digne.

– Monsieur, dit-il, je vous demande pardon si je vous dérange, mais ce que j'ai à vous dire est très important et ne souffre pas de retard.

Le grand financier fit un geste qui, évidemment, signifiait : « Parlez, monsieur. » Le chasseur d'Afrique continua :

– Monsieur, je viens vous apprendre que je suis votre fils, et, par conséquent, que vous êtes mon père.

S'il avait eu quelque peu de lettres, Alexandre de Gavinard eût pu se rappeler ce qui advint à La Fontaine, en des circonstances analogues, et dire, comme lui : « Vous êtes mon fils ? Enchanté de vous voir, monsieur. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir. » Il se contenta de se renverser sur son fauteuil et de se croiser les mains sur son ventre, qu'il avait très gros. Le chasseur d'Afrique, nullement décontenancé, reprit :

– Voici la chose. Marie Rebassut, ma mère, Marie Rebassut est morte, il y a deux mois environ. Avant de mourir, dans des lettres qu'elle m'écrivit, et que j'ai là sur moi, elle voulut bien me révéler le secret de ma naissance. Tout y est,

monsieur, vous verrez, depuis A jusqu'à Z... Il en résulte que je suis votre fils, et que...

– Vous avez pris mon nom, comme cela, sans savoir ? interrompit le grand financier.

– Dame ! naturellement.

– Mon Dieu, monsieur, c'est peut-être beaucoup de précipitation. Car enfin, Marie Rebassut, madame votre mère, était certainement une femme charmante, mais je vous demande pardon de ce détail, à ma connaissance, pendant notre liaison, elle avait six amants, sans compter le hasard, qui est un grand maître, comme vous ne l'ignorez point. Et vous avouerez, en ces conditions...

– Enfin, monsieur, s'écria le chasseur d'Afrique, êtes-vous mon père, oui ou non ?

– Monsieur, je vous donne ma parole d'honneur que je n'en sais rien. Il n'importe d'ailleurs. Puisque vous semblez tant désirer être mon fils, je ne vois à cela aucun inconvénient. De cette façon, je pourrai m'imaginer que j'ai de la famille, chose qui ne m'est jamais arrivée depuis que j'existe. Asseyez-vous, monsieur, je vous prie.

Alexandre de Gavinard sonna, et le valet de chambre apparut.

– Joseph, dit-il, en montrant le chasseur d'Afrique, il paraît que monsieur est mon fils. Je vous prie dorénavant de le traiter comme tel. Vous préparerez l'appartement du second que je lui destine, et vous aurez soin de faire venir aujourd'hui même, les fournisseurs ; car j'imagine que sa garde-robe est mince, et monsieur ne peut vraiment pas se promener dans Paris tout le temps en chasseur d'Afrique. C'est entendu, hein ? Allez.

Puis se tournant vers Armand de Gavinard, abasourdi par ces façons étranges auxquelles celui-ci ne s'attendait pas, il lui demanda :

– À part votre métier de soldat, savez-vous quelque chose ?

– Rien du tout, répondit Armand.

– Très bien ! Parfait !

– Dites-moi, montez-vous à cheval ?

– Ah ! ça, par exemple, admirablement !

– Tirez-vous l'épée ?

– J'étais prévôt au régiment.

– Avez-vous des scrupules d'éducation, des délicatesses de conscience, des préjugés d'honnêteté ?

Armand ouvrit de grands yeux étonnés.

– Non, n'est-ce pas ? continua le grand financier. C'est au mieux. Avec cela que votre beauté banale et vos allures grossières doivent plaire aux femmes. Eh bien, monsieur, rappelez-vous qu'il y a en vous toutes les qualités qu'il faut à un ambitieux adroit, pour conquérir la première place dans la Société parisienne. Si vous savez les mettre en jeu, un peu de réclame aidant, vous arriverez où vous voudrez. Maintenant, laissez-moi, car j'ai un travail à terminer.

III

Au bout de deux ans, Armand de Gavinard était devenu l'un des jeunes gens les plus à la mode de Paris. Il était d'un club coté, d'une écurie presque célèbre. On le citait partout et en toutes occasions, soit qu'il galopât son cob irlandais, le matin au Bois ; soit qu'il menât son attelage russe, l'après-midi, dans l'allée des Acacias ; soit qu'il apparût, le soir, dans une avant-scène de théâtre, en compagnie d'une jolie fille, dans un salon recherché où, les nuits de bal costumé, ses fantaisies étaient fort appréciées et du plus haut renom.

Il eut même cette bonne fortune d'inventer à plusieurs reprises un de ces vocables essentiellement parisiens que la mode consacre pendant quelques mois et qui reçoivent toujours l'accueil le plus enthousiaste, aux soupers du duc de Ramo, dans les petits hôtels de la rue Prony et les journaux mondains. Il eut surtout des amours retentissantes, des duels fameux, et jusqu'à des aventures louches de tripot et de femmes, qui laissent traîner derrière leurs héros une sorte de respect mystérieux, d'admiration inquiète, et les classent définitivement au premier rang des élégances incontestées. Enfin, il arriva que Mlle Irma de Rungsberg, fille naturelle de feu le vieux baron de Rungsberg, dont elle avait hérité une fortune de deux millions de francs, s'éprit d'Armand, et déclara qu'elle voulait l'épouser.

Pendant ce temps, le père Gavinard payait, sans un reproche, sans une hésitation même, les dettes de son fils, et chaque fois qu'il le rencontrait, chez une actrice, dans le monde ou ailleurs, il se montrait avec lui d'une correction et d'une politesse charmantes.

IV

Un matin, Alexandre de Gavinard fit prier son fils de vouloir bien venir lui parler, en son cabinet.

– Monsieur, lui dit-il, j'ai appris que vous ameniez souvent des femmes à l'hôtel. Il ne manque point d'endroits pourtant où recevoir pareilles visites. Je vous serais obligé, monsieur, d'y mettre bon ordre à l'avenir.

– Mon Dieu ! monsieur, répondit Armand, qui jouait d'une façon gracieuse avec sa canne, j'avais cru pouvoir me permettre ces innocentes fantaisies, car très souvent, la nuit, dans votre propre hôtel, j'ai rencontré la Grecci, Mlle

Verdurette, et la petite Héloïse Bompain. Ces dames ne venaient certainement pas pour moi, et je ne suppose pas qu'elles fussent là pour votre cocher.

Le grand financier sourit légèrement, fit un geste de dénégation timide et dit :

– Enfin, monsieur, vous ferez comme il vous plaît. Ce n'est d'ailleurs pas pour cette chose futile que je vous ai prié de venir. Nous avons à causer sérieusement.

– Monsieur, je vous écoute.

– Monsieur, dit Alexandre de Gavinard, en balançant dans sa main un joli couteau d'ivoire, je suis ruiné, radicalement ruiné, aussi ruiné qu'un homme peut l'être. Comment ?... Pourquoi ?... Cela ne vous intéresserait guère, j'imagine, si je vous contais par le menu cette triste histoire. Ce qui vous intéresse, c'est le fait en lui-même. Il n'est malheureusement que trop vrai. Je vous engage donc, monsieur, à ne plus compter sur moi désormais, et à chercher votre existence tout seul et de la façon qui vous paraîtra la meilleure. Je dois vous dire que votre situation ne me préoccupe pas beaucoup, car vous avez montré jusqu'ici une grande intelligence de la vie et vous saurez vous tirer d'affaire sans moi.

– Hé ! monsieur, s'écria Armand, vous en parlez très à votre aise. Voilà, je vous assure, une désagréable nouvelle et qui, précisément, tombe le plus mal du monde. Vous n'ignorez point que je dois épouser Mlle Irma de Rungsberg, et je ne sais vraiment pas si, après... après votre krach, l'affaire sera encore possible. Ce n'est point que vous soyez ruiné qui me gêne, mon Dieu, non ! C'est la conséquence morale de votre... de votre krach qui m'épouvante. Il doit y avoir là-dedans beaucoup de choses fâcheuses, et qui ne sont pas faites pour donner de la considération, ni pour inspirer confiance... Réfléchissez un peu, et voyez si vous ne pouvez retarder l'événement de quelques semaines... Vous

me rendriez un vrai service, et qui sait ? peut-être vous en rendriez-vous un à vous-même !

– Vos observations sont fort justes, monsieur, répondit Alexandre de Gavinard. Je verrai.

V

Un mois après, on célébrait, à Saint-Pierre de Chaillot, le mariage de Mlle Irma de Rungsberg avec M. Armand de Gavinard. Ce fut un événement parisien du plus haut *chic.* Les gazettes vantèrent, sur le mode pindarique, la richesse de la mariée, l'élégance entraînante du marié, l'extraordinaire probité, l'inépuisable bienfaisance et les goûts artistiques d'Alexandre de Gavinard. À cette occasion, l'hôtel du grand banquier fut passé en revue de la cave au grenier, et pas un bibelot ne fut omis. On n'oublia, en cette nomenclature, ni un cheval, ni un tableau, ni un domestique.

Le lendemain de la cérémonie, qui avait attiré à l'église tous les divers mondes de Paris, Alexandre de Gavinard se présentait chez son fils.

– Voyons, monsieur, lui dit-il, tout espoir n'est pas encore complètement perdu, et si vous voulez m'aider, je puis éviter la faillite et relever mon affaire...

– Vous plaisantez, monsieur, je pense, répondit froidement Armand en humant une cigarette. Comment ! en vous ruinant, vous me frustrez d'une grosse fortune qui m'appartenait, qui devait m'appartenir un jour ou l'autre, et vous venez me prier de vous prêter de l'argent, par surcroît ? Il fallait ne pas vous ruiner, la chose était simple.

Il se leva et dit en prenant congé :

– Mille pardons, monsieur, mais on m'attend.

Gavinard était devenu tout pâle ; pour la première fois de sa vie, une émotion le serrait à la gorge. Il s'écria, tendant les bras, suppliait :

– Armand ! Voyons, Armand ! Mon fils !

Armand ne put réprimer un sourire de pitié.

– Votre fils ! dit-il, en exécutant une pirouette définitive et gracieuse. En vérité ! Hé, monsieur, sais-je seulement si vous êtes mon père ?...

La tête coupée

Toute la journée, un vent aigre a soufflé de l'Ouest ; le ciel est resté bas et triste, et j'ai vu passer des vols de corbeaux... Maintenant il pleut... J'entends l'eau qui ruisselle des gouttières, et qui fouette les vitres de ma chambre... Les tuiles, soulevées, roulent sur le toit, tombent sur le sol détrempé ; dans la nuit, les pauvres arbres, sous l'effort du vent plus colère, gémissent et craquent... Je ne pense à rien... Un livre à demi ouvert sur mes genoux croisés, je suis assis devant la cheminée, où flambe le premier feu de la saison. Le livre glisse, je n'ai pas le courage de me baisser, d'étendre le bras, pour le ramasser... Et je sens que je m'engourdis... Puis je n'entends plus rien que des bruits vagues, des ronflements incertains. Autour de la chambre, le long de la plinthe, des belettes courent, bondissent, se poursuivent... Une femme, portant une pannerée de pommes qui, toutes, ont des visages d'enfants, saute à cloche-pied... puis c'est un lapin qui, assis sur son derrière, grossit, s'enfle comme un éléphant, en se tordant de rire... Tout à coup, la fenêtre s'ouvre, et un homme que je ne connais pas apparaît. Il enjambe l'appui de la fenêtre, pénètre doucement dans la chambre et s'assied près de moi. Cet homme a un très long nez, une redingote verte, un chapeau gibus sans ressorts... Il me fait signe qu'il veut parler... Je l'écoute.

– Avez-vous été à l'Odéon, monsieur, me dit-il, et avez-vous remarqué que les femmes qui viennent là sont les plus affreuses créatures du monde ? Pourquoi ? je n'en sais rien, mais cela est ainsi. Eh bien ! parmi ces femmes laides, vous ne pourriez en trouver une qui fût aussi laide que ma femme. Elle est si laide, ma femme, si laide, que lorsque

nous nous promenons dans les rues, le dimanche, les passants se détournent et ricanent. À dix-huit ans, elle semblait en avoir quarante. Le teint fané, l'œil cerclé de bagues rouges, le nez mince et plat à sa naissance, gros et violet à son extrémité ; des lèvres pareilles à une entaille dans de la chair malade ; un menton mou qui, chaque fois qu'elle parle ou mange, tremblote et disparaît dans la bouche, comme si la nature avait oublié de la pourvoir de dents et de mâchoires : tel est l'exact portrait de ma femme. Ajoutez qu'elle est maigre, tellement maigre que l'on dirait qu'elle est restée à l'état d'ébauche – et encore une ébauche d'ébauche. Alors, pourquoi me suis-je marié ? Ah ! oui, pourquoi ? Est-ce qu'on sait pourquoi l'on se marie, pourquoi l'on aime, pourquoi l'on n'aime pas, pourquoi l'on fait ceci plutôt que cela, pourquoi l'on vit, enfin ? Est-ce que l'on sait quelque chose ? J'étais tranquille, aussi heureux que peut l'être un homme qui n'a pas d'argent et qui, toute sa vie, est condamné à travailler dans un Ministère. N'ayant pas de besoins, je n'avais pas d'ennuis, pas de responsabilités, et c'est le seul bonheur que puisse ambitionner un pauvre diable de ma condition.

Quand je réfléchis à ce qui m'est arrivé, je crois bien que ce qui me décida à me mettre cette corde – je devrais dire cette ficelle – au cou, ce furent les mains de ma femme, des mains admirables, longues et nerveuses, aux doigts souples et relevés légèrement du bout, des mains qui parlaient, je vous assure, et qui souriaient, et qui chantaient. Vous ne pouvez vous faire une idée de leur grâce, de leur élégance, de leur séduction, soit qu'elles versassent le thé, soit qu'elles tournassent les feuillets d'un livre, soit même qu'elles voltigeassent, comme des ailes, sur les touches du piano. J'ai lu quelque part que, bien souvent, l'âme, la pensée, l'intelligence des hommes se réfugient dans leurs mains ; c'est là qu'est leur cœur, leur cerveau. Vous allez me prendre pour un fou, mais, sérieusement, je pensai que

l’âme de ma fiancée, son esprit, sa bonté, sa beauté résidaient en ses mains, et elle en fut aussitôt tout illuminée et pour ainsi dire transfigurée. J’oubliai ses imperfections et ses hideurs. D’abord, je ne regardais jamais son visage, je ne voyais que ses mains. Ce n’était pas dans ses yeux que je cherchais à surprendre une émotion, un élan d’amour, une prière ; c’était dans ses mains qui, tour à tour, avaient des agilités d’oiseau, des gravités de sainte, des troubles d’amante, des dévouements d’épouse. Je lui donnai, un jour, une petite bague formée de deux perles blanches : et ces deux perles me faisaient l’effet de deux larmes, ces larmes de bonheur et d’extase qui, si doucement, tombent des yeux heureux et reconnaissants.

Quand je la menai à l’autel, j’étais bien convaincu que ma femme l’emportait en beauté sur toutes les femmes belles de la terre, et quelqu’un qui m’eût parlé de sa laideur m’eût aussi prodigieusement étonné que si l’on avait traité, devant moi, la Vénus de Milo de monstre informe.

Hélas ! ces poétiques illusions du premier amour s’évanouirent bien vite. Les mains de ma femme disparurent, et je ne me trouvai plus qu’en présence d’un visage hideux et grognon, si hideux et si grognon que j’aurais voulu devenir aveugle pour ne le point voir, sourd, pour ne pas entendre le bruit aigre qui en sortait. Je n’avais pas tardé à m’apercevoir qu’elle était aussi la créature la plus désagréable, la plus ridicule, la plus méchante qui se puisse rencontrer. Toujours des paroles dures, et des scènes. Il m’était impossible de rester cinq minutes avec elle, qu’une dispute – qui se terminait invariablement par des violences de sa part – n’éclatât aussitôt. Le peu de vaisselle que nous possédions passa dans ces bagarres. Un jour, elle me jeta au nez un plat d’épinards liquides, et j’ai encore, là, près de l’œil, la marque d’une carafe qu’elle me brisa sur la tête. Avec cela, ne s’occupant jamais de mes affaires, que je trouvais dans le plus grand désordre, ne soignant ni mon

linge, qui n'était pas souvent blanchi, ni mes effets, qui gardaient, quinze jours, des accrocs et des taches. Quand je rentrais du bureau, bien des fois, elle ne m'avait pas attendu pour dîner, et je devais me contenter, la plupart du temps, d'un morceau de fromage desséché ou des pommes de terre de la veille.

Ce qui causait ces rages, ces emportements, ce qui, chaque jour, amenait entre nous ces scènes et ces disputes, toujours pareilles, c'était, vous l'avez deviné, le peu d'argent que je gagnais. Ma femme aurait désiré être riche, et voilà que j'étais pauvre, avec mes petits appointements de deux mille francs. Certainement, c'est peu. Mais les hommes n'échappent pas à leur destinée, et la mienne consiste à gagner deux mille francs. Je ne suis point né pour acquérir de la fortune, et je m'en consolais, jadis, en me disant que chacun, sur la terre, est payé selon ses mérites. Ma femme ne voulait rien entendre à cette philosophie résignée, se prétendait la plus misérable des femmes, m'invectivait, réclamant toujours quelque argent, que je ne pouvais lui donner. Et elle me traitait d'avare, de grippe-sous, de sans-cœur.

L'argent ! ce mot retentissait à mes oreilles, toutes les minutes. Je n'entendais jamais que le tintement de ce mot qui, à la fin, avait pris comme une sonorité d'écus remués. Je n'étais pas plutôt avec ma femme que ce mot déchaînait aussitôt son bruit métallique. Elle ne disait pas une phrase que mes oreilles ne fussent assourdies par ce mot qui tintinnabulait sans cesse et secouait sur moi l'agaçante et folle musique de ses mille grelots. « As-tu de l'argent ?.. Il me faut de l'argent... Ah ! je voudrais de l'argent !... quand aurai-je de l'argent ?... l'argent, l'argent, l'argent ?... » Elle me disait bonjour avec ce mot, bonsoir avec ce mot. Ce mot sortait de ses soupirs, de ses colères, de ses rêves ; et quand elle ne l'articulait pas, je voyais, au mouvement de ces

lèvres, qu'il était là, toujours là, frémissant, impatient, criminel.

Vous allez croire, sans doute que c'était pour faire marcher le ménage, avoir la vie plus grasse et moins exempte de privations, qu'elle était si ardente à l'argent ? Point. Si elle était laide, cela ne l'empêchait point d'être coquette ; et si je n'ai jamais vu de femme plus hideuse, jamais, jamais je ne vis de plus coquette personne. Une toilette, un bijou aperçu à travers des vitrines éblouissantes, la faisaient tomber en pâmoison. Elle eût sacrifié ma vie pour un manteau avec de la belle fourrure ; elle eût donné son âme pour une robe de dentelles semée de bouquets de fleurs. Il fallait la voir regarder, de ses yeux bordés de rouge, les étalages des bas de soie brodés, et les chapeaux joliment chiffonnés, qui, chez les modistes, se dressent fièrement au haut des champignons de palissandre ! En ces moments, son menton remontait dans sa bouche, si profondément qu'on n'en apercevait même plus la pointe, et sur son nez, qui remuait de désirs, s'allumaient des lueurs sombres, pareilles à celles qui brillent au nez des ivrognes. Ai-je besoin de vous dire, après cela, que tout notre argent était dépensé en fantaisies inutiles de toilettes ? Elle achetait les onguents, des pots de fard, des crayons, qui traînaient sur tous les meubles, avec des houppettes de poudre de riz et des flacons d'odeur. Ses journées, elle les passait, devant sa glace, à se maquiller, à se contempler, à essayer, tantôt une aigrette de plumes, tantôt un piquet de fleurs, se décolletant parfois, bien qu'elle ne sortît jamais, minaudant, derrière un éventail – un pauvre éventail japonais de quatre sous – et parlant, dans un bal imaginaire, à de beaux messieurs chimériques et absents. Quoique, pour lui permettre de satisfaire davantage ses ridicules caprices, j'eusse économisé quelques sous sur mes omnibus et mes déjeuners, il me fallut, plusieurs fois, avoir recours à

l’obligeance d’un ami afin de payer des termes en retard et les dettes criardes.

Je suis sûr que vous allez vous moquer de moi. Un autre eût quitté une pareille femme, il l’eût tuée peut-être : moi, je me remis à l’aimer. Et je l’aimai d’autant plus violemment qu’elle était plus laide, plus hargneuse, plus ridicule que jamais. Je sentais qu’elle souffrait si réellement, privée de tout ce qui rend les femmes heureuses ! Ses aigreurs, ses colères, ses négligences, la vie intolérable qu’elle me faisait, je lui pardonnais tout cela, et je n’accusais que moi seul, moi l’imbécile, moi l’incapable de lui gagner une robe, un ajustement, un simple bracelet, comme en ont les femmes des autres ! Et puis son visage à la fois répugnant et comique soulevait autour de nous tant de moqueries cruelles, tant de plaisanteries blessantes, il y avait dans les yeux des gens qui la dévisageaient tant d’insultes, je voyais si bien la traînée de rires sonores qui allaient s’éparpillant et se perdant derrière elle, que j’éprouvais une immense et douloureuse pitié pour cette pauvre femme. Je l’aimais, oh ! oui, je l’aimais de tout ce qui la torturait, de tout ce qui la déshéritait, de tout ce qui l’enlaidissait. Que de fois, à mon bureau, en pensant à elle, en évoquant devant mes yeux son triste et irréparable visage, que de fois ai-je pleuré, l’âme en quelque sorte perdue dans un abîme de pitié sans fond !

C’est alors que je tentai de lui rendre la vie plus douce. Je m’ingéniai à me procurer des ressources supplémentaires auxquelles je n’avais point encore songé, à occuper mes heures de repos. Un avoué me donna des rôles à copier : je pris, avec un agent de publicité, des arrangements pour faire des bandes : une dame charitable m’employa à la comptabilité de ses petites affaires. Pendant sept ans, j’ai passé mes nuits au travail, dormant une heure à peine, ne mangeant pas, brisé de fatigue, mais heureux si, à la fin du mois, je pouvais apporter à ma femme, une centaine de

francs, qu’elle dépensait aussitôt en pommades, en glycérine, en menus objets avec lesquels elle se parait, se maquillait, se pomponnait.

Elle n’avait point changé. Ses exigences étaient les mêmes ; les scènes, les disputes, les colères continuaient. Jamais il ne lui vint à l’esprit de me remercier, de me récompenser par un regard de bonté, une douce parole, un encouragement. J’étais toujours poursuivi, hanté, obsédé par ce mot : l’argent, qui se faisait plus dur, plus aigre, plus impérieux. Pauvre, pauvre chère femme, comme je t’aimais ainsi !

Pourtant, ma santé s’altérait ; peu à peu je perdais mes forces. Il m’arrivait souvent de m’évanouir ; la mémoire aussi m’échappait ; l’intelligence se faisait plus lente, et je sentais dans mon cerveau, comme un épaississement de ténèbres et des lourdeurs de nuit. Je rentrais un jour, chez moi, la tête affolée, les oreilles bourdonnantes, crachant le sang.

– Il s’agit bien de cela, s’écria ma femme. Tu vas te coucher, maintenant, propre-à-rien ! Et l’argent, tu sais qu’il me faut de l’argent demain, beaucoup d’argent ? Arrange-toi comme tu pourras !

De l’argent, beaucoup d’argent ! Je me rhabillai. Il faisait nuit. Une pluie glacée tombait dans les rues miroitantes. Je marchais le long des boutiques, m’appuyant au rebord des devantures pour ne point m’écrouler sur le trottoir. J’avais comme une barre à l’estomac, et dans le cerveau quelque chose qui me brûlait. Je fus près de défaillir. Je m’arrêtai un instant sur un banc ruisselant de pluie, et tel était mon accablement que je ne sentais point l’humidité froide. Je n’éprouvais plus qu’une sensation vague des objets et des êtres. Tout passait devant moi, avec des formes indécises. Et cependant, à mon oreille, tintaient toujours ces mots, comme des sous de cloche lointaine : « De l’argent ! beaucoup d’argent ! » Alors, comment cela s’est-il fait ?

Je me souvins, avec une grande précision, qu'un de nos camarades du Ministère nous avait raconté qu'il avait touché, le matin même, trente mille francs de la succession d'une tante. Aucun des détails ne m'échappa, ni la joie bruyante de son récit, ni cette sorte de tendresse d'avare avec laquelle il avait, disait-il, enfermé, dans un petit meuble, les paquets de billets de banque après les avoir comptés et recomptés. Je connaissais l'appartement de mon camarade et, là, sous la pluie, je voyais, dans une apothéose sanglante, le petit meuble en bois de chêne, près de la cheminée, tandis que les passants qui me frôlaient me semblaient emportés dans des fuites vertigineuses et folles. Je me levai. L'averse redoubla.

Comment arrivai-je chez mon ami, par quels chemins, en combien d'heures ou de minutes ? Je n'en sais rien. J'ai beau rappeler mes souvenirs, je ne vois rien, ni les rues, ni les gens, ni les maisons. Il y a, dans ma mémoire, une lacune que je ne puis combler. Il était tard, cependant, quand j'entrai chez lui. Mon camarade me reçut dans sa chambre.

– J'allais me coucher, me dit-il.

Et je vis le meuble, le petit meuble en bois de chêne. Il me parut grand, si grand qu'il emplissait toute la chambre, crevait le plafond, montait dans le ciel. J'eus d'abord la pensée de demander de l'argent à mon ami, un billet de mille francs simplement. Je n'osai pas. Penché vers la cheminée, il ranimait le feu presque éteint.

– Sacré feu ! disait-il ; sacré feu !

Et la tête au ras du foyer, il soufflait dans les cendres qui s'envolaient et retombaient en pluie blanchâtre autour de lui. Alors, en face, j'aperçus, sur une table toilette, un rasoir...

Non, je n'oublierai jamais ce qui se passa alors, et je me demande encore si tout cela n'est point un affreux cauchemar.

M’emparant du rasoir, d’un bond, je m’étais précipité sur mon camarade que je renversai tout à fait et que je pris à la gorge, d’une étreinte furieuse des mains. Lui, se débattait, s’écriait à travers un râle étranglé :

– Georges, voyons, Georges, tu es fou. Finis donc !

D’un coup de rasoir, je lui coupai la tête, et le tronc, d’où un flot de sang s’échappait, gigota quelques secondes sur le parquet. Moi, si faible tout à l’heure, moi qu’un enfant, d’une poussée de ses petits bras, eût jeté par terre, je me sentais dans tous les membres une force invisible. En ce moment dix gendarmes seraient venus au secours de mon camarade, que je les eusse, je crois, écrasés aussi facilement que des puces... Il me fallut briser le meuble, le joli meuble en bois de chêne, afin d’en retirer les billets... Ce fut un jeu pour mes poignets de fer... Mon camarade n’avait pas menti. Dans un tiroir, il y avait trente billets de mille francs, trente, attachés, par paquets de dix, avec des faveurs roses, ainsi que des lettres d’amour... Avec quelle tendresse il les avait confectionnés, ces paquets ! Comme il avait dû prendre les billets un par un, les appliquer symétriquement l’un contre l’autre, les lisser de la main, les égaliser de façon à ce qu’aucun ne dépassât !... Avec quel soin les nœuds étaient faits !... Chose singulière, moi qui n’observe jamais rien, et pour qui tout, dans la vie, est lettre morte, j’observai ces détails avec une parfaite lucidité, et j’en éprouvai une joie tranquille et complète... Rien ne surexcite l’intelligence, je vous assure, comme de tuer un camarade qui possède trente billets de mille francs... Le crâne que j’avais laissé sur le parquet, baignait dans une mare rouge... Je le pris délicatement par le nez, et m’étant assis sur une chaise, je l’insérai entre mes genoux comme entre les mâchoires d’un étau... À grand’peine je parvins à y pratiquer une ouverture par où je fis s’écouler la cervelle, et par où j’introduisis les billets de banque. Je me crus obligé de faire toutes les plaisanteries que la situation commandait, et que facilitait

beaucoup le crâne de mon camarade, aussi précieusement bourré, et l'ayant enveloppé dans un journal, je sortis, chantonnant sur un air gai ces paroles qui me poursuivaient toujours : « De l'argent ! beaucoup d'argent ».

La pluie avait cessé maintenant. Dans le ciel sombre, de gros nuages roulaient, tout blancs de lune. Les passants qui rentraient chez eux envahissaient les trottoirs. L'un d'entre eux me bouscula si violemment que je faillis laisser tomber le crâne que je portais, sous le bras, comme un paquet. Aucune boutique n'était ouverte, à l'exception des cafés dont les devantures luisaient, çà et là. J'avais soif, et résolument j'entrai dans une brasserie où, à travers la fumée des cigarettes et des pipes, je vis des gens accoudés à des tables, qui buvaient.

– À boire ! demandai-je.

Je posai le crâne sur la table, près de moi. Le sang avait détrempé le papier qui moulait la tête par places, et je retrouvais, sous la pâte sanglante, les lignes connues des pommettes et du menton. Même, le nez avait crevé l'enveloppe, et il apparaissait hors de la déchirure, tuméfié et burlesque... Ah ! si burlesque !

– À boire ! demandai-je de nouveau.

Le patron m'examina d'un œil louche. Son regard allait du crâne à mes mains rougies, du crâne à mes cheveux hérissés, du crâne à mes vêtements souillés. Il m'interrogea.

– Qu'est-ce que vous avez là ?

– Ça, dis-je, en tapant à plusieurs reprises sur le crâne, ça ? C'est un cœur de veau, pour ma femme, un vieux cœur de veau.

– Mais il a un nez, votre cœur de veau ! s'écria le cafetier.

– Certainement qu'il a un nez, mon cœur de veau ! répondis-je. Hé ! pourquoi n'en aurait-il pas, je vous prie ?

Et m’enhardissant, ainsi qu’une boule je fis rouler le crâne, qui laissait sur le marbre des traînées gluantes et roses.

J’avalai ma chope, et je partis.

Les rues étaient désertes. On n’entendait plus que la respiration lourde de Paris endormi, et, de temps en temps, le pas monotone des sergents de ville qui battaient les trottoirs...

Or, monsieur, représentez-vous bien la scène.

Notre chambre est illuminée par l’éclat de vingt bougies ; et ma femme a revêtu sa belle robe décolletée. Elle est là, à demi étendue sur un canapé, une rose dans les cheveux, ses épaules osseuses et ses petits bras maigres barbouillés d’une couche de blanc liquide ; elle est là, qui minaude derrière son éventail japonais, fait des grâces et des révérences... Je m’approche... Mais en apercevant mes vêtements et mes mains couverts de sang, elle pousse un cri et, toute tremblante d’effroi, s’affaisse, sans mouvement, sur le canapé.

Moi j’arrache le journal qui enveloppe la tête coupée, et la saisissant par les cheveux, je la secoue à petits coups, au-dessus de la robe de ma femme, sur laquelle les billets de banque tombent mêlés à des caillots de sang.

Alors je la regarde. Elle est comme pétrifiée, avec ses yeux fixes tout grands ouverts dans leur cercle rouge. Pourtant son nez remue et son menton a complètement disparu dans la bouche. Je m’écrie :

– Ah ! ah ! ah ! que je t’aime ainsi ! Et que tu es laide !

Et j’éclatai de rire...

La mort du chien

Son maître l’avait appelé Turc.

Il n’avait pourtant rien d’un Turc, le pauvre : bien au contraire. Il était maigre, jaune, triste, de mise basse et de museau pointu, avec de courtes oreilles mal coupées, toujours saignantes, et une queue qui se dressait sur son derrière comme un point d’interrogation.

L’été, Turc allait aux champs, gardait les vaches, aboyait le long des routes après les voitures et les passants, ce qui lui attirait force coups de pied et force coups de pierres. Sa grande joie, c’était, au milieu d’un chaume, tapissé de trèfle naissant, de lever un lièvre qui détalât devant lui et, à travers haies, douves, ruisseaux et fossés, de le poursuivre en bonds énormes et en courses folles, dont il revenait essoufflé, les flancs sifflants, la langue pendante et ruisselante de sueur.

L’hiver, alors que les bestiaux restaient à l’étable, engourdis sur leur litière chaude, Turc, lui, restait à la niche : un misérable tonneau défoncé et sans paille, au fond duquel, toute la journée, il dormait roulé en boule, ou bien, longuement, se grattait. Il mangeait une maigre et puante pitance, faite de créton et d’eau sale qu’on lui apportait le matin, dans une écuelle de grès ébréché, et chaque fois que quelqu’un qu’il ne connaissait pas pénétrait dans la cour de la ferme, il s’élançait d’un bond, jusqu’au bout de sa chaîne, et montrait les crocs en grondant.

Il accompagnait aussi son maître dans les foires, quand celui-ci avait un veau à vendre, un cochon à acheter, ou des stations à faire dans les auberges de la ville.

D'ailleurs, résigné, fidèle et malheureux, comme sont les chiens.

Une fois, vers le tard, s'en revenant d'une de ces foires lointaines, avec son maître, arrêté à un cabaret de village, il le perdit. Pendant que le maître buvait des petits verres de trois-six, le chien s'était mis à rôder dans les environs, fouillant avidement les tas d'ordures, sans doute pour y déterrer un os ou quelque régal de ce genre. Quand il entra dans le cabaret, tout honteux de son escapade et les reins prêts déjà aux bourrades, il ne trouva plus que deux paysans, à moitié ivres, qui lui étaient tout à fait inconnus et qui le chassèrent à coups de pied. Turc s'en alla.

Le village était bâti sur un carrefour. Six routes y aboutissaient. Laquelle prendre ? Le pauvre chien parut d'abord très embarrassé. Il dressa l'oreille, comme pour saisir dans le vent un bruit de pas connu et familier, flaira la terre comme pour y découvrir l'odeur encore chaude d'une piste ; puis, poussant deux petits soupirs, prestement il partit. Mais bientôt il s'arrêta, inquiet et tout frissonnant. Il marchait maintenant de biais, avec prudence, le nez au ras du sol. Il s'engageait quelques mètres seulement dans les chemins de traverse qui débouchent sur la grand'route, grimpait aux talus, sentait les ivrognes étendus le long des fossés, tournait, virait, revenait sur ses pas, sondait le moindre bouquet d'arbres, la moindre touffe d'ajoncs.

La nuit se faisait ; à droite, à gauche de la route. Les champs se noyaient d'ombre violette. Comme la lune se levait, montait dans le ciel, rose et triste, Turc s'assit sur son derrière, et le col étiré, la tête droite vers le ciel, longtemps, longtemps, il cria au perdu :

– Houou ! Houou ! Houou !

Seuls les chiens des fermes voisines répondirent des profondeurs de la nuit aux sanglots du pauvre animal.

M. Bernard, notaire, sortait de chez lui, à pointe d'aube et se disposait à faire sa promenade accoutumée. Il était entièrement vêtu de casimir noir, ainsi qu'il convient à un notaire. Mais comme on se trouvait au plus fort de l'été, M. Bernard avait cru pouvoir égayer sa tenue sévère d'une ombrelle d'alpaga blanc. Tout dormait encore dans la petite ville ; à peine si quelques débits de boissons ouvraient leur portes, si quelques terrassiers, leurs pioches sur l'épaule, se rendaient, d'un pas gourd, à l'ouvrage.

– Toujours matinal, donc, môssieu Bernard ! dit l'un d'eux, en saluant avec respect.

M. Bernard allait répondre – car il n'était pas fier – quand il vit venir, du bout de la Promenade, un chien si jaune, si maigre, si triste, si crotté et qui semblait si fatigué, que M. Bernard instinctivement, se gara contre un platane. Ce chien, c'était Turc, le pauvre, lamentable Turc.

– Oh ! oh ! se dit M. Bernard, voilà un chien que je ne connais pas ! oh ! oh !

Dans les petites villes, on connaît tous les chiens, de même qu'on connaît tous les citoyens, et l'apparition d'un chien inconnu est un événement aussi important, aussi troublant que celle d'un étranger.

Le chien passa devant la fontaine qui se dresse au centre de la Promenade, et ne s'arrêta pas.

– Oh ! oh ! se dit M. Bernard, ce chien, que je ne connais pas, ne s'arrête point à la fontaine. Oh ! oh ! ce chien est enragé, évidemment enragé...

Tremblant, il se munit d'une grosse pierre. Le chien avançait, trottinant doucement, la tête basse.

– Oh ! oh ! s'écria M. Bernard, devenu tout pâle, je vois l'écume. Oh ! oh ! au secours... l'écume !... au secours !

En se faisant un rempart du platane, il lança la pierre. Mais le chien ne fut pas atteint. Il regarda le notaire de ses

yeux doux, rebroussa chemin, et s'éloigna.

En un instant, la petite ville fut réveillée par cette nouvelle affolante : un chien enragé ! Des visages encore bouffis de sommeil apparurent aux fenêtres ; des groupes d'hommes, en bras de chemise, de femmes en camisole et en bonnet de nuit, se formèrent, animés, sur le bas des portes. Les plus intrépides s'armaient de fourches, de pieux, de bêches, de serpes et de râteaux ; le menuisier gesticulait avec son rabot, le boucher avec son couperet ; le cordonnier, un petit bossu au sourire obscène, grand liseur de romans en livraisons, proposait des supplices épouvantables et raffinés.

– Où est-il ? où est-il ?

Pendant que la petite ville se mettait en état de défense et que s'exaltaient les courages, M. Bernard avait réveillé le maire et lui racontait la terrible histoire :

– Il s'est jeté sur moi, monsieur le maire, la bave aux dents ; il a failli me mordre, monsieur le maire ! s'écriait M. Bernard, en se tâtant les cuisses, les mollets, le ventre. Oh ! oh ! j'ai vu bien des chiens enragés dans ma vie, oui, bien des chiens enragés ; mais, monsieur le maire, jamais, jamais, je n'en vis de plus enragé, de plus terrible. Oh ! oh !

Le maire, très digne, mais aussi très perplexe, hochait la tête, réfléchissait.

– C'est grave ! très grave ! murmurait-il. Mais êtes-vous sûr qu'il soit si enragé que cela ?

– Si enragé que cela ! s'écria M. Bernard indigné, si vous l'aviez vu, si vous aviez vu l'écume, et les yeux injectés, et les poils hérissés. Ce n'était plus un chien, c'était un tigre, un tigre, un tigre !

Puis, devenant solennel, il regarda le maire bien en face et reprit lentement :

– Écoutez, il ne s’agit plus de politique, ici, monsieur le maire ; il s’agit du salut des habitants, de la protection, du salut, je le répète, des citoyens. Si vous vous dérobez aux responsabilités qui vous incombent, si vous ne prenez pas, à l’instant, un parti énergique, vous le regretterez bientôt, monsieur le maire, c’est moi qui vous le dis, moi, M. Bernard, notaire !

M. Bernard était le chef de l’opposition radicale et l’ennemi du maire. Celui-ci n’hésita plus et le garde champêtre fut mandé.

Turc, réfugié sur la place, où personne n’osait l’approcher, s’était allongé tranquillement. Il grignotait un os de mouton qu’il tenait entre ses deux pattes croisées.

Le garde champêtre, armé d’un fusil que lui avait confié le maire, et suivi d’un cortège nombreux, s’avança jusqu’à dix pas du chien.

Du balcon de l’hôtel de ville, le maire qui assistait au spectacle avec M. Bernard, ne put s’empêcher de dire à celui-ci : « Et cependant, il mange ! », de la même voix que dut avoir Galilée en prononçant sa phrase célèbre.

– Oui ! il mange... l’horrible animal, le sournois ! répondit M. Bernard ; et, s’adressant au garde champêtre, il commanda :

– N’approche pas, imprudent.

L’heure devint solennelle.

Le garde champêtre, le képi sur l’oreille, les manches de sa chemise retroussées, le visage animé d’une fièvre héroïque, arma son fusil.

– Ne te presse pas ! dit une voix.

– Ne le rate pas ! dit une autre voix.

– Vise-le à la tête !

– Non, au défaut de l’épaule !

– Attention ! fit le garde champêtre qui, sans doute gêné par son képi, l’envoya, d’un geste brusque, rouler derrière lui, dans la poussière. Attention !

Et il ajusta le chien, le pauvre chien, le lamentable chien qui avait délaissé son os, regardait la foule de son œil doux et craintif, et ne paraissait pas se douter de ce que tout le monde voulait de lui. Maintenant un grand silence succédait au tumulte ; les femmes se bouchaient les oreilles pour ne pas entendre la détonation ; les hommes clignaient des yeux ; on se serrait l’un contre l’autre. Une angoisse étreignait cette foule, dans l’attente de quelque chose d’extraordinaire et d’horrible.

Le garde champêtre ajustait toujours.

Pan ! pan !

Et en même temps éclata un cri de douleur déchirant et prolongé, un hurlement qui emplit la ville. Le chien s’était levé. Clopinant sur trois pattes, il fuyait, laissant tomber derrière lui de petites gouttes de sang.

Et pendant que le chien fuyait, fuyait, le garde champêtre, stupéfait, regardait son fusil ; la foule, hébétée, regardait le garde champêtre, et le maire, la bouche ouverte, regardait M. Bernard, saisi d’horreur et d’indignation.

Turc a couru toute la journée, dansant affreusement sur ses trois pattes, saignant, s’arrêtant parfois pour lécher sa plaie, repartant, trébuchant ; il a couru par les routes, par les champs, par les villages. Mais partout la nouvelle l’a précédé, la terrifiante nouvelle du chien enragé. Ses yeux sont hagards, son poil hérissé ; de sa gueule coule une bave pourprée. Et les villages sont en armes, les fermes se hérissent de faux. Partout des coups de pierres, des coups de bâton, des coups de fusil ! Son corps n’est plus qu’une plaie, une plaie horrible de chair vive et hachée qui laisse du sang sur la poussière des chemins, qui rougit l’herbe, qui colore les ruisseaux où il se baigne. Et il fuit, il fuit toujours,

et il bute contre les pierres, contre les mottes de terre, contre les touffes d’herbe, poursuivi sans cesse par les cris de mort.

Vers le soir, il entre dans un champ de blé, de blés hauts et mûrs, dont la brise balance mollement les beaux épis d’or. Les flancs haletants, les membres raidis, il s’affaisse sur un lit de bluets et de coquelicots, et là, tandis que les perdrix égaillées rappellent, tandis que chante le grillon, au milieu des bruissements de la nature qui s’assoupit, sans pousser une plainte, il meurt, en évoquant l’âme des pauvres chiens,

« Qui dorment dans la lune éclatante et magique. »

Mon oncle

I

Je n’ai pas connu ma mère, que je tuai en venant au monde, et j’avais douze ans à peine quand mon père mourut. Le jour que ce malheur arriva, le bon curé Blanchetière, qui nous aimait beaucoup, me serra, en sanglotant, contre sa poitrine ; puis il me considéra longuement et, des larmes plein les yeux, il murmura plusieurs fois : « Pauvre petit diable ! » Je pleurai très fort moi aussi ; et c’était surtout de voir pleurer le cher curé, car je ne voulais pas me faire à l’idée que mon père fût mort, et que plus jamais il ne reviendrait. Durant sa maladie, on m’avait défendu de pénétrer dans sa chambre, et il était parti sans que je l’eusse embrassé. Pouvait-il donc m’avoir ainsi quitté ?... J’implorai avec ferveur la belle image de la Vierge coloriée à laquelle, tous les soirs, avant de me coucher, j’adressais ma prière : « Sainte Vierge, accordez une bonne santé et une longue vie à mon père chéri. » Mais le curé ne m’avait-il pas dit : « Pauvre petit diable ! » d’un ton d’irrémédiable pitié ! Et de quoi m’eût-on plaint de la sorte, sinon d’avoir perdu mon père ?

Je me souviens, comme si c’était hier, des moindres détails de l’affreuse journée. De la petite chambre où j’étais enfermé avec ma bonne, le front contre la vitre, à travers les persiennes fermées, je regardais des pauvresses s’accroupir sur la pelouse, un cierge à la main, et marmotter des oraisons ; je regardais les gens entrer dans la cour, les hommes en redingotes sombres, les femmes long voilées de noir. Je remarquai que tous avaient des figures graves,

désolées, tandis que, près de la grille grande ouverte, des enfants de chœur, des chantres embarrassés dans leurs chapes noires, des frères de charité avec leurs dalmatiques rouges, dont l'un portait une bannière et l'autre la lourde croix d'argent, riaient en dessous, s'amusaient à se bourrer le dos de coups de poing. Le bedeau, agitant des tintenelles, refoulait dans le chemin les mendiants curieux, et une voiture de foin qui s'en revenait, fut contrainte de s'arrêter et d'attendre. En vain je cherchai des yeux le petit Sorieul, un enfant estropié de mon âge, à qui mon père m'avait autorisé de donner une miche de pain, tous les samedis. Je ne l'aperçus point, et cela me fit de la peine. Et tout à coup, l'église, qui, en face de moi, montrait son toit gauchi et sa vieille tour d'ardoise, mal d'aplomb au-dessus d'un bouquet d'acacias et de marronniers roses, les cloches tintèrent. Le ciel était d'un bleu profond, le soleil flambait. Le cortège se mit en marche ; mais bientôt je ne vis plus, dans la cour et sur la route, qu'une grande foule grouillante, au milieu de laquelle je ne distinguai que la bannière noire, et mon cousin Mérel, très rouge, qui s'épongeait le crâne avec un mouchoir à carreaux. Les cloches tintèrent longtemps, longtemps. Dong, ding, dong ! Ah ! le long et triste glas !...

Aujourd'hui vingt ans ont passé ; le bon curé repose dans le cimetière, le cousin Mérel n'est plus ; des acacias et des marronniers, les uns sont morts, les autres abattus ; l'église est rebâtie, elle a un portail ouvragé, des fenêtres larges en ogive, de riches gargouilles qui figurent des gueules embrasées de démons ; le clocher de pierre neuve rit gaiement dans le soleil ; et j'entends toujours ce glas, toujours j'entends le curé me dire en pleurant : « Pauvre petit diable ! », et je revois le bedeau et ses tintenelles, les chantres et leurs chapes, le mouchoir à carreaux du cousin Mérel, la foule noire qui ondule, et aussi les hirondelles et les trois pigeons blancs qui, pendant tout ce jour, voletèrent autour du vieux clocher branlant.

La cérémonie terminée, mon oncle vint me voir. J'eus grand peur et un frisson me prit. D'ordinaire, il me terrifiait, avec sa haute stature, sa figure bourrue et sa voix que je jugeais pareille à celle des bêtes féroces ; mais, ce jour-là, il me parut plus terrible encore. Mon oncle commença de s'ébrouer, comme faisait notre jument ; puis il tourna et retourna dans la petite chambre, sans parler, les deux mains derrière le dos. Qu'allait-il m'arriver ? Le cœur me battait très fort, et je me serais caché sous le lit, si j'avais osé. Je ne l'aimais pas : d'abord, il ne donnait jamais rien au premier de l'an, pas même des oranges, et, une fois que dans son jardin j'étais tombé, en jouant, au beau milieu d'une corbeille de tulipes, il m'avait battu, fouetté avec la houssine qui lui servait à rosser ses chiens. Ayant fini de marcher, il s'arrêta, me saisit les bras et, me secouant rudement :

– Qu'est-ce que je vais faire de toi ? me dit-il. On ne peut pourtant pas te laisser pourrir ici.

J'aurais voulu parler, crier, supplier mon oncle qu'il me laissât avec la vieille Victoire, que j'aimais tant et qui était si bonne pour moi. Ma terreur était telle qu'il me fut impossible d'articuler un son, d'exprimer un geste. J'avais les membres comme brisés, et quelque chose me barrait la gorge.

– Allons, reprit mon oncle en se remettant à marcher de long en large dans la chambre. Allons, je t'emmène.

S'adressant à Victoire, qui gémissait et, avec le coin de son tablier, essuyait ses yeux tout humides de larmes, il commanda :

– Toi, prépare un paquet de ses hardes, pas trop gros, et vite... Et puis, ne pleurniche pas comme ça, vieille bête. Ne dirait-on pas, ma parole, que c'est toi qui l'as fait, ce marmot ?

Pendant le trajet qui dura deux heures, je me sentis l'âme glacée. Je me rencognai au fond du cabriolet, tout petit à

côté du grand corps de mon oncle, qui oscillait, suivant les cahots de la voiture, et je pensai à mon père, à la douce Victoire, au petit Sorieul, à mon tambour, à mes livres d'images. Je regrettai surtout d'avoir oublié un joli couteau que le cousin Mérel m'avait donné pour ma fête... Quant à mon oncle, il tua, avec le manche de son fouet, une quantité prodigieuse de taons qui s'abattaient sur la croupe du cheval, et il ne m'adressa la parole que pour me dire :

– Et tu sais, mon garçon, gare aux tulipes !

II

Mon oncle dirigeait une vaste exploitation agricole et s'adonnait particulièrement à l'élevage. C'était un personnage important, dans le pays, et qui passait pour très malin. Il n'y avait pas de concours régionaux où il ne remportât les prix les plus convoités. La salle à manger était littéralement tapissée de médailles d'or, d'argent, de bronze, couverte de brevets à cachets rouges, de mentions honorables, de parchemins de toute sorte, richement encadrés, qui glorifiaient les étalons, les vaches, les moutons, les porcs, les volailles, les betteraves, les carottes, les choux, les tulipes de mon oncle. Il se montrait d'autant plus fier de ses succès qu'il mettait une grande vanité à ne « cultiver » qu'à l'ancienne mode, et qu'il méprisait fort les inventions nouvelles – un tas de saloperies, disait-il.

La maison était tenue par une belle paysanne, propre, grasse et rose, qu'on appelait mam'zelle Geneviève, et qui me parut avoir, vis-à-vis de mon oncle, des familiarités dont je fus choqué tout d'abord. Quoique, régulièrement, elle ne fût que cuisinière, elle affectait de prendre des airs de maîtresse de maison, et tout dans le ménage semblait lui appartenir, jusqu'à mon oncle qui se faisait très doux et même, je le remarquai plus tard, très petit garçon devant

elle. Il m'arriva, par la suite, de les surprendre en des occupations mystérieuses, ou des postures bizarres, ce qui me gêna beaucoup et me valut force bourrades.

Je ne m'ennuyai pas trop les premiers temps. Mam'zelle Geneviève n'était pas méchante avec moi ; Victoire venait, de loin en loin, m'apporter des gâteries, et, hormis qu'on m'avait défendu de m'approcher des corbeilles de tulipes, j'avais liberté de vagabonder partout où cela me plaisait. Je me liai avec les bergers, les hommes d'écurie, les filles de ferme, les charretiers. Je passais des après-midi entiers dans les écuries et les étables, suivais les vaches à l'herbage, tourmentais les bêtes dans la basse-cour. La grossièreté de ces gens, leurs conversations mêlées de gros mots et de coups me faisaient bien un peu peur, mais je m'habituai vite à ces bucoliques façons, et j'appris sans difficulté à jurer comme un homme. Ce fut même tout ce que j'appris.

Mon onde s'absentait souvent et restait parfois huit jours hors de chez lui. Il courait les foires lointaines, les marchés, s'occupant de vendre ses bœufs, de faire primer ses chevaux. Quand il revenait, il ne manquait jamais de dire au père Marin, un paysan sec et couleur de terre qui lui servait de régisseur :

– Eh bien, quoi de nouveau ?... Rien ?

– Faites excuses, répondait le père Marin, nous avons eu trois naissances à c'matin, monsieur Lechesne.

– Trois naissances ! s'exclamait mon oncle, en se frottant les mains... Sapristi ! Et beaux, hein ?

– Gn'a pas pu biaux, monsieur Lechesne.

– Bon ! bon ! Je vais voir ça.

Il se dirigeait vers l'étable où, sur la litière chaude, trois petits veaux étaient couchés, dont les mères, trois vaches, aux robes bringelées, léchaient le corps humide de sanguinolences gluantes. De sa main savante, mon oncle les

tournait, les soulevait, palpait leurs membres, leur tâtait le derrière.

– Ça pèse bien soixante-dix, n’est-ce pas ? interrogeait-il.

Et le père Marin, se grattant le menton, la mine très grave, répondait :

– Plutôt pus qu’moins, monsieur Lechesne.

De l’étable, il se rendait aux écuries et, à contempler dans leurs boxes de noyer ses six étalons percherons qui, la crinière fougueuse, la croupe reluisante, hennissaient fièrement à la vue de leur maître, il éprouvait un sentiment d’orgueil enthousiaste et de joie infinie. Il s’attardait près d’eux, les flattait avec délicatesse, leur prodiguait les appellations les plus tendres : « Oh ! oh ! mes petites poulettes. Tourne, mon bijou », les auscultant, examinant les jambes, avec la crainte d’y découvrir une veine engorgée, un tendon dévié. Puis il inspectait la veine qui remplissait les mangeoires. Il en prenait des poignées qu’il flairait, goûtait, le sourcil froncé.

– Qu’est-ce que c’est encore que cette avoine-là ? s’écria-t-il avec colère.

– C’est toujours la même, monsieur Lechesne, disait l’homme d’écurie, les deux mains appuyées sur son balai.

– La même ! la même ! la même quoi, bougre d’animal ? Je t’ai dit cent fois de ne leur donner que de l’avoine de La Heurtaudière.

– Mais c’en est, monsieur Lechesne, pour sûr, c’en est.

La cloche du déjeuner le surprenait en ces inspections, et, bougonnant, il rentrait à la maison où, parfois, l’attendaient quelques amis du voisinage, ou bien un gros fermier, ou bien un marchand de chevaux venus pour traiter d’une affaire importante. La conversation ne roulait jamais sur l’élevage des bestiaux, le cours des grains, l’abondance des marchés. On y discutait aigrement les règlements des haras

de l'État, avec une profusion de détails techniques qui me faisaient rougir, sans que je comprisse pourquoi, et bien que je fusse aguerri à la rudesse de ces terres. Les convives parlaient haut ; dans l'animation de leurs récits, ils tapaient sur la table chargée de bouteilles, s'emportaient contre les concurrences étrangères et contre « ce sale gouvernement » qui, sans en avoir l'air, voulait la ruine du cultivateur et attirait à la ville tous les jeunes gens. Je ne prenais jamais part à ces conversations, auxquelles je n'entendais rien et qui m'ennuyaient immensément. Du reste, absorbés par leurs discussions économiques où les mots « écus » et « pistoles » sonnaient à tout propos, ils semblaient ignorer ma présence.

On descendait ensuite aux herbages, et là, il fallait deviner d'un coup d'œil le poids marchand des bœufs et l'avenir des betteraves. Le gros fermier s'extasiait toujours :

– Comme a profitent, vos bêtes, disait-il. C'est ben gentil, ben gentil... Et dame la terre y est ; c'est la terre qu'y faut et pis l'eau à volonté !... C'est ben gentil...

Les hôtes partis, mon oncle finissait sa journée en massacrant quelques chats rôdeurs.

III

Entre autres manies, mon oncle avait celle de tuer tous les chats qu'il rencontrait. Il faisait, à ces pauvres bêtes, une chasse impitoyable, une guerre acharnée de trappeur. Quand il voyait, sur le sable des allées un piquet de chat, il entrait aussitôt dans une colère affreuse. S'embusquant alors derrière un massif, le fusil au poing, il attendait, des heures et des heures, qu'un chat vînt à passer. Souvent, la nuit, par les beaux clairs de lune, il se levait et restait à

l’affût jusqu’à l’aube. Il fallait le voir, son fusil sur l’épaule, tenant par la queue un cadavre de chat, sanglant et raide. Jamais je n’admirai rien de si héroïque, et David, quand il eut tué Goliath, ne dut pas avoir l’air plus enivré de triomphe. D’un geste auguste, il jetait le chat aux pieds de mam’zelle Geneviève, qui disait : « Oh ! la sale bête » et aussitôt, se mettait à le dépecer, gardant la viande pour les mendiants, faisant sécher, au bout d’un bâton, la peau qu’elle vendait aux Auvergnats.

Un jour, nous nous promenions dans le jardin, mon oncle et moi. Mon oncle avait une longue canne, terminée par une brochette de fer, au moyen de laquelle il enfilait les limaces et les escargots, mangeurs de salades. Soudain, au bord du bassin, nous vîmes un petit chat qui buvait. Nous nous dissimulâmes derrière une touffe de seringas.

– Petit, me dit mon oncle tout bas, va vite me chercher mon fusil ; mais prends bien garde qu’il ne te voie.

Et s’accroupissant, il écarta, avec précaution, les brindilles du seringa, de manière à suivre tous les mouvements du chat, qui, arc-bouté sur ses pattes de devant, le col étiré et frétillant de la queue, lapait l’eau du bassin et relevait la tête de temps en temps, pour lécher ses moustaches.

– Allons, répéta mon oncle, déguerpis...

Ce petit chat me faisait grand’pitié, il était si joli avec sa fourrure fauve, rayée de noir soyeux, ses mouvements souples et menus, et sa langue pareille à un pétale de rose, qui pompait l’eau ! J’aurais voulu désobéir à mon terrible oncle, je songeais même à faire du bruit, à tousser, à froisser rudement les branches, pour avertir le pauvre animal du danger. Mais mon oncle me regarda avec des yeux si colères que je m’éloignai dans la direction de la maison. Je revins bientôt avec le fusil. Le petit chat était toujours là, confiant. Il avait fini de boire. Assis sur son derrière, les oreilles dressées, les yeux brillants, le corps frissonnant, il suivait

dans l’air, le vol d’un papillon. Oh ! ce fut une minute d’indicible angoisse. Le cœur me battait si fort que je crus que j’allais défaillir.

– Mon oncle ! mon onde ! criai-je.

En même temps, le coup partit. J’entendis un miaulement d’abord plaintif, puis douloureux – oh ! si douloureux ! on eût dit le cri d’un enfant. Et le petit chat se tordit, gratta l’herbe, et ne bougea plus.

Le lendemain, en visitant ses étalons, mon oncle fut frappé d’un coup de pied dans le ventre, au moment même où il disait : « Tourne, mon bijou. » Il resta trois mois couché sur le dos, dans son lit, blasphéma dans la souffrance, déshérita deux fois mam’zelle Geneviève qui ne le guérissait pas assez vite, se confessa, bien qu’il fût voltairien, reçut l’extrême-onction. Finalement, il ne mourut point. Pauvres chats !

Le colporteur

– Et vous, Hurtaud ? demanda-t-on de toutes parts.

En entendant son nom, Hurtaud sembla se réveiller. Il se dressa à demi sur le divan où il s’était allongé, se frotta les yeux et regarda ses amis d’un air vague. C’était un gros homme, court et tassé, très étrange. Il avait un ventre énorme, qui croulait en bourrelets flasques sur des cuisses presque maigres, une face toute rose et glabre, des cheveux verts qui lui plaquaient aux tempes, et qui, droits sur le sommet du crâne, pointaient en s’effaçant dans l’air. Ses yeux pâles et sans prunelles ressemblaient aux yeux inachevés d’un portrait à l’aquarelle, et ses mains molles, gélatineuses, étaient creusées de fossettes profondes.

– Ah oui ! fit-il, comme s’il se fût souvenu, tout à coup... C’est à mon tour de conter une histoire... Parfaitement...

Il se leva tout à fait, passa la main entre l’échancrure de son gilet et le plastron de sa chemise qui godait, tira les revers de son habit, et s’assura que le nœud de sa cravate n’avait pas été dérangé.

– Une bonne farce, allez !... une bien bonne farce... Parfaitement... Donnez-moi du feu...

Hurtaud alluma un cigare à la flamme d’une bougie qu’on lui tendit, et se rassit lourdement. Pendant quelques secondes il roula son cigare entre le pouce et l’index, à hauteur de l’œil droit, suivit du regard le mince filet de fumée qui montait en spirale bleuâtre, puis il dit :

– Un jour, la fille de ma femme de basse-cour, Rosalie Rigard, – une enfant de seize ans – fut violée dans mon bois par un colporteur qui passait. L’affaire eut, dans le pays, un

grand retentissement, car la petite faillit mourir, s'étant désespérément débattue, et l'on arrêta le colporteur, qui fut envoyé aux Assises et condamné à cinq ans de réclusion. Bien que je rencontrasse Rosalie tous les jours, jamais je n'avais pensé à la considérer comme une femme, et il ne fallut rien moins que cet événement pour que je m'aperçusse qu'elle était jolie, très jolie, jolie délicieusement. Très longue, la tête toute petite, la démarche lente, inclinée, avec je ne sais quoi d'aérien... on eût dit d'une âme. Elle semblait faite pour glisser, en robe blanche, dans des paysages liturgiques, une branche de lis ou un rameau d'or à la main. En réalité, elle trayait les vaches, cette âme, elle crochait le fumier dans la cour, ce rêve.

Dès le lendemain du crime, je devins éperdument amoureux de Rosalie. Je songeai aussitôt à en faire ma maîtresse, mais je me heurtai à une résistance entêtée et joviale, qui exaspéra et redoubla ma passion. À chaque tentative de caresses, elle répondait par ces simples mots qui prenaient dans sa bouche – ou plutôt dans mon imagination – la suavité d'une musique exquise et rare :

– Hé là, nout' maît' ; hé là, donc !

Un matin, j'étais allé la retrouver dans l'étable. Elle me repoussa en riant.

– Hé là ! nout' maît' ! J' suis-t-i eune vache, qu'vous m' maniez de c'te force-là ? Hé là, donc !

– Voyons, Rosalie, lui dis-je, sois raisonnable... Qu'est-ce que cela peut bien te faire ?... Souviens-toi du colporteur, dans le bois...

Elle fut prise d'un fou rire. La tête renversée, se tenant les côtes, elle riait, riait, riait... Au point que les vaches, étonnées, tournèrent leur mufle vers elle et se mirent à meugler. Et dans ce rire acharné, grandissant, dans ce rire

pareil à un réveille-matin qui se détraque, j'entendis ces mots, coupés de roulades sonores et de fusées sifflantes :

– L'colporteux !... hé, hé, hé !... L'sacré colporteux !... hi ! hi ! hi !

Je lui offris de l'argent, une robe neuve, une vache et une petite maison. Elle n'en voulut pas.

Au bout de deux mois, comprenant l'inutilité de mes séductions, et de plus en plus obsédé, irrité, hanté, par l'idée d'avoir cette femme, je l'épousai. Le lendemain même de mon mariage, j'étais le plus désenchanté des hommes. Ma passion tomba et, en s'effaçant, l'image du colporteur que j'associais toujours à l'image de Rosalie, emporta en même temps toute la poésie de cet amour... oui, messieurs, toute la poésie... Un peu de cognac, s'il vous plaît ?

Hurtaud but d'un trait le contenu d'un petit verre, ralluma son cigare qui s'était éteint, et continua ainsi d'une voix douce :

– Je ne suis pas bon... je suis même féroce, je crois... Étant tout gamin, j'ai tué ma sœur, et de la plus comique façon du monde, je vous assure !... Ma sœur était très gourmande et un peu poitrinaire... Le médecin l'avait mise au régime de l'huile de foie de morue – c'était la mode alors –, une cuillerée à bouche tous les matins... Cela la dégoûtait fort, mais lui faisait beaucoup de bien... Un jour, désirant m'amuser, j'allai dans sa chambre, avec la bouteille d'huile, et une bonbonnière pleine de pastilles de chocolat... Et elle prit sa cuillerée, comme d'habitude, en grimaçant.

– Avale celle-ci, lui dis-je, et tu auras une belle pastille... Et encore celle-ci.

À chaque cuillerée, je lui donnais une pastille, et elle avalait la cuillerée d'huile pour manger la pastille de chocolat ; si bien qu'elle but ainsi, cuillerée par cuillerée, et pastille par pastille, toute la bouteille... Naturellement, elle

fut très malade ; elle eut des vomissements, puis la fièvre, puis des convulsions... Finalement, elle mourut... Hé, hé, hé !

Hurtaud laissa échapper un petit rire, doux et léger comme un son de flûte, un petit rire qui gonflait et faisait onduler, sur sa cuisse, les plis de son ventre, d'un mouvement de vague expirante.

– Mais laissons ces souvenirs de la première enfance, poursuivit-il, et revenons à Rosalie... Je me repentis fort, ainsi que vous devez penser, d'avoir épousé cette pastoure... Et ce qui m'étonne, c'est que je n'aie rien tenté contre elle à cette époque. Du reste, je dois vous dire qu'elle m'était devenue très indifférente, et ne me gênait en quoi que ce soit... Je la voyais fort peu, ayant pris l'habitude de passer presque toute l'année à Paris... Je ne venais guère chez moi que pour toucher mes fermages, et lors de ces rares apparitions, Rosalie continuait de m'appeler : « Nout' maît'. » Voilà tout. Quatre années s'écoulèrent ainsi... Parfois il m'advint, me retrouvant en présence de l'étrange et si délicate beauté de ma femme, d'essayer d'évoquer l'image évanouie du colporteur. En vain. L'image était effacée, irrémédiablement ; le charme s'était enfui, pour toujours... Ai-je dit « pour toujours » ? Oui... Cela ne fait rien... Écoutez, je vous prie, ce qui va suivre... Ma propriété est située à trois kilomètres d'Argentan, assez loin de la route, en pleine campagne... Je n'ai pas d'autres voisins que les gens de la ferme, séparée du château par un petit bois de hêtres... C'est très commode pour beaucoup de choses... Quelquefois, lorsque j'arrive, je préviens qu'on envoie une voiture me chercher à la gare ; souvent je ne préviens pas, non que je répugne à déranger mes chevaux et mon monde, mais parce que très souvent, le matin, à dix heures, j'ignore si je n'aurai point l'idée de partir à midi... D'ailleurs, je porte toujours sur moi une clé de la maison... C'était un mardi du mois d'août, à onze heures du soir, il y a de cela deux ans... J'avais pris par la traverse qui raccourcit de moitié la

distance de la gare à chez moi... Il faisait une nuit splendide, claire, étoilée. Je me souviens que, dans les champs, les grillons chantaient et que, très loin, à la lisière du bois, j'entendais le chat-huant sonnant les heures nocturnes... Malgré mon obésité, je marchais allègrement, tout heureux de décrasser mes poumons à cet air limpide, à cet air lustral des belles nuits d'été... Quand j'arrivai devant le château, je vis qu'il y avait de la lumière aux fenêtres de ma chambre... Cela m'étonna, car à cette heure tardive, tout le monde devait dormir depuis longtemps ; et puis, pourquoi ma chambre était-elle éclairée ? Oui, pourquoi ma chambre ?... Très intrigué, j'allais quérir une échelle ; je l'appliquai contre le mur et montai avec d'infinies précautions... Or voici ce que distinctement j'aperçus : sur le lit défait, et dont les draps tombaient, couvrant le parquet tout autour, sur mon lit, un homme tout nu, et cet homme c'était le colporteur ; sur mon lit, une femme toute nue, et cette femme, c'était Rosalie... Ils devaient être épuisés de fatigue, car ils dormaient profondément, l'un près de l'autre, allongés, les bras collés au corps, comme des cadavres. Je les contemplai, longtemps, souhaitant qu'ils se réveillassent... Ainsi le colporteur était revenu !... De quel bagne, de quelle tanière, du fond de quel trou noir ?... Que m'importait !... Il était revenu et il était là !... Du haut de mon échelle, la tête appuyée contre la vitre lumineuse de ma chambre, je le voyais qui dormait, chez moi, dans mon lit !... Le colporteur !... Je m'emplissais les yeux de cette image retrouvée, de cette image que j'avais cru perdue à jamais ! Et dans mon cœur, dans toutes mes veines, je sentais peu à peu se rallumer et courir la flamme de passion dont j'avais jadis brûlé, et dont je brûlais à nouveau pour cette femme – ma femme –, deux fois souillée par lui !... Un flot de sang neuf jaillit jusqu'à mon cerveau ; j'eus comme un étourdissement, et je dus m'accrocher fortement aux rebords de la croisée, pour n'être pas précipité dans le vide... Ils dormaient toujours, gavés de luxures... Mon parti fut vite

pris... Il fallait fixer l'image, dans mon esprit, par une épouvantable folie, de façon à ce qu'elle ne m'échappât plus... Je descendis...

À mesure que le récit se faisait plus haletant, la voix de Hurtaud se faisait plus douce, caressante et légère. Il continua, d'un ton plus suave encore :

– J'allai dans la sellerie où je choisis des courroies solides dont j'éprouvai la force de résistance... et, muni de mon paquet, j'ouvris prudemment la porte de la maison et m'engageai, à tâtons, dans les corridors et l'escalier... Un chat rôdeur passa entre mes jambes et faillit me renverser... Je mis dix minutes, peut-être davantage, pour pénétrer jusqu'à la chambre. Ils dormaient toujours. Je m'avançais sur la pointe des pieds, retenant ma respiration... À plusieurs reprises, sous mes pas, le parquet craqua, un verre d'eau résonna sur une table mal assujettie... Ils dormaient toujours ; j'entendais leur souffle fort et régulier, près de moi... Et tout d'un coup, comme une masse, je m'abattis sur le colporteur que je bâillonnai et ligotai en un clin d'œil... Rosalie s'était levée toute effarée... elle avait poussé un cri terrifié...

– Tais-toi, ma chère âme, lui dis-je... Je t'aime... ne crains rien... et aide-moi...

Je soulevai le colporteur et l'attachai solidement à l'une des colonnes du lit... Rosalie, tremblante, était venue se rouler en boule, comme un chien, à mes pieds.

– Ne crains rien, petite âme chérie, répétais-je... Pourquoi trembler ainsi, puisque je t'aime ?

Alors, je commençai à torturer le colpoteur. Je lui arrachai, un par un, tous les ongles des mains et tous les ongles des pieds... Il ne pouvait hurler sous la douleur, car j'avais eu soin de lui bâillonner la bouche avec une serviette... Mais le sang coulait ; les tendons du cou, des mains et des jambes s'allongeaient et vibraient comme des cordes de violon ; une

effroyable expression d'agonie tordait ses yeux ; toute sa chair humide de sueur et de sang palpitait, horriblement remuée ; et je vis les muscles se fondre sous la peau dans le creux des os décharnés, les côtes saillir et cercler le thorax, les cheveux se coller au crâne qui verdissait.

– Nout' maît' ! nout' maît' ! suppliait Rosalie folle d'épouvante.

Cela dura douze heures. Je ne perdis aucun des mouvements, aucune des grimaces, aucun des frissons de cette chair suppliciée. Et quand je fus certain que l'image ne s'en irait plus, comme le colportateur n'était pas mort, je l'assommai d'un coup de candélabre sur la tête.

Il y eut un silence douloureux. Toutes les poitrines étaient oppressées. Personne n'osait regarder Hurtaud. Celui-ci, calme, se leva, chassa d'une chiquenaude une petite parcelle de cendre de cigare tombée sur son pantalon, et prenant son chapeau :

– Eh bien, messieurs, depuis ce jour j'aime Rosalie, et je lui fais horreur... Mais je l'aime ainsi... Et Rosalie me dit : « Ah ! nout' maît' ! Quand vous m'embrassez, il me semble toujours que vous avez dans la bouche comme un petit goût de sang ». Que voulez-vous ?... De la bêtise et de la folie, beaucoup de boue et beaucoup de sang, c'est ça l'amour !... Serviteur !...

Rabalan

Le jour n'apparaissait pas encore au-dessus des coteaux de Saint-Jacques, quand Rabalan sortit de sa maison, misérable masure en torchis, croulante, à peine couverte de quelques paquets de lande sèche en guise de toit, isolée, au milieu d'une bruyère qui la séparait du bourg de Trélotte, dont les petites habitations, à cinq mètres de là, sur la gauche, se tassaient, inégales et sombres, autour d'un clocher pointu. Le visage de Rabalan était si pâle qu'il semblait rayonner sourdement, comme fait un linge blanc, dans l'obscurité. Son casse-pierres sur l'épaule, le carnier de toile, bourré d'un morceau de pain bis, sur le dos, il dévala la bruyère, prit la route, traversa le bourg où des hommes qui partaient aux champs, s'écartèrent de lui, avec effroi, en faisant des gestes symboliques. À la sortie de Trélotte, il ne s'arrêta point devant l'auberge dans laquelle des ouvriers buvaient, le coude levé ; et il s'engagea dans une sente qui, par la vallée, mène au bois de Pied-Fontaine. Le jour parut, frileux et triste... De grandes brumes traînaient sur les prairies, le ciel était bas... Comme il marchait lourdement, en balançant la tête, dans la sente étroite que des flaques d'eau coupaient de distance en distance, Rabalan rencontra une paysanne, les manches retroussées jusqu'au coude, qui portait un seau plein de lait... La paysanne aussitôt obliqua dans le pré, posa son seau sur l'herbe et se signa... Rabalan continua sa route... Plus loin, il croisa une vieille femme qui trottinait sur un âne...

– Hé ! la Thibaude ! dit-il... Bonjour la Thibaude, bonjour !

Mais la Thibaude se mit à trembler, faillit tomber de son âne, et, tout effarée :

– Sainte Vierge !... implora-t-elle.

Et, se frappant la poitrine, elle marmotta d'étranges oraisons.

Rabalan courba le dos, balança davantage sa tête, et poursuivit son chemin.

Ayant quitté la vallée, passé la rivière sur un pont fait de deux arbres jetés d'un bord à l'autre, il montait une traverse qui longe les champs et s'enfonce sous le bois, rocailleux et raide... Une vache qui paissait l'herbe abroutie du talus, leva son mufle vers lui... Elle était rouge, avec des taches plus blanches que du lait sur les flancs, et ses fanons pendaient sous sa gorge, pareils à d'éclatants jabots.

– Une bié belle vache ! se dit Rabalan... bié belle.

Il s'approcha d'elle, lui parla gentiment, la caressa sur la tête, sur le poitrail, sur le dos, lui tâta le derrière, pour se rendre compte, sans doute, de ses qualités bouchères, s'amusa à regarder si les cornes étaient bien pointues du bout.

– Une bié belle vache ! répétait-il.

Tout à coup, un homme qui avait un grand bâton à la main, se montra dans la traverse... Il gesticulait, était très en colère, sacrait.

– Pourquè qu'tu touches à ma vache, té ?

– J' touche pas à ta vache, mé.

– J' te dis qu'ty y touches.

– J'te dis qu'j'y touche pas.

– J' te dis qu'si !

– J' te dis qu'non !

L'homme invoqua Dieu, les saints, se signa trois fois, et faisant tournoyer son bâton dans l'air, il en asséna un coup furieux sur le crâne de Rabalan, qui chancela, étendit les bras, et s'abattit comme une masse, dans le chemin, inerte.

Durant quelques minutes, l'homme resta là, bouche ouverte, yeux écarquillés, stupides... Puis il se pencha sur le corps de Rabalan, en ayant soin de ne pas le toucher.

– Es-tu mô ?... cria-t-il... Hé ! Rabalan, es-tu mô ?...

Se relevant, il se gratta la tête, perplexe.

– Il est mô, ben sû... pisqu'y n' dit ren... quoi qu'y va m'arriver ?... Ah ! mâtin !... Hé !... Rabalan !

Rabalan, la face contre terre, ne remua pas.

– Il est mô, mô, mô !... se dit-il, devenant tout pâle...

Alors il cassa son bâton en deux, traça un cercle autour du corps étendu de Rabalan, jeta dans le cercle les deux bouts brisés, et poussant sa vache devant lui :

– Hue ! fit-il.

Il disparut dans le bois.

Le vent s'éleva, qui fit s'envoler et tourbillonner les feuilles jaunes des arbres, et la pluie tomba, fine, oblique, cinglante et froide.

Rabalan n'était point mort... Il remua une jambe, puis l'autre, secoua sa tête, posa les paumes de ses mains, à plat, sur le sol, se redressa à demi, regarda à sa droite, à sa gauche, devant lui, derrière lui... Il semblait très étonné de ne voir personne, et de se trouver couché ainsi, en travers d'un chemin. S'aidant de ses mains, de ses genoux, de ses coudes, il parvint enfin à se remettre debout. Il ramassa son casse-pierres, rajusta son carnier qui avait glissé sur sa poitrine, et continua sa route, le cerveau un peu étourdi et douloureux, les jarrets tremblants...

* * *

Rabalan était le dernier représentant d'une famille de sorciers qui, durant plus d'un siècle, régnèrent dans Trélotte.

Son arrière-grand-père, son grand-père, son père, tous ses oncles et tous ses cousins avaient été sorciers, et l'on racontait d'eux des choses terribles et merveilleuses. Une autre fatalité pesait sur les Rabalan : ils se suicidaient. Depuis cent ans, on ne connaissait pas un seul Rabalan qui fût mort, comme tout le monde, dans son lit, de mort naturelle. Ceux-ci se pendaient, ceux-là se noyaient ; on citait même un Rabalan qui s'était enterré vif, avec un chat noir, un autre qui s'était élancé du clocher de l'église, un autre qui, sur les coteaux de Saint-Jacques, un soir, avait allumé un grand feu de lande et de tourbe et s'était couché sur le brasier rouge en chantant... Leur pouvoir était illimité ; ils guérissaient les malades abandonnés des médecins, rendaient fécondes les terres stériles, arrêtaient les épidémies de bestiaux, mais ils n'étaient point toujours d'humeur à ces sorcelleries bienfaisantes, et, plus volontiers, ils se servaient de leur puissance magique pour tourmenter les hommes et les bêtes. Il leur suffisait de tremper le bout des doigts dans une pipe de cidre ou une cuvée de vin pour changer cidre et vin en bouse liquide ; de passer la main sur le dos d'une vache pour que le lait tournât en urine. Rien qu'à frôler une bête, ou un homme, ils faisaient entrer en eux l'esprit du mal, et par les champs, l'on voyait des êtres grimaçants courir en agitant les bras, comme des ailes de moulin à vent, se tordre sur les talus, se traîner dans les ornières boueuses, à plat ventre, en proie au diable, clamer dans le vent.

Pourtant, il était possible de se préserver des enchantements des sorciers ; dès qu'un sorcier vous avait touché, il fallait le battre à bras raccourcis, en répétant trois fois : « Sorcier, je te rends le mal ». De cette façon, l'on narguait le diable, et l'on paralysait l'influence mauvaise des sorciers. Chaque année, à la foire de Saint-Michel, le sorcier établissait une vaste tente sur la place de Trélotte, sous la tente posait une table, sur la table posait un crucifix, entre

deux chandelles allumées. De tous les pays circonvoisins, des campagnes et des villes, malades et infirmes, paralytiques, culs-de-jatte et pieds-bots accouraient dans des carrioles, dans des calèches, sur des ânes, sur leurs moignons calleux. Des files d'êtres blêmes, rongés par des plaies hideuses, contrefaits, sans membres, s'allongeaient sur les routes, se bousculaient sur la place de Trélotte, s'entassaient sous la tente, autour du sorcier. Le sorcier imposait les mains sur les malades ; les malades donnaient une gifle au sorcier, et ils s'en retournaient guéris. Cela coûtait deux sous.

Notre Rabalan, lui, malgré toute la gloire de ses aïeux, n'avait aucun goût pour la sorcellerie ; il en ignorait même les pratiques fondamentales. C'était un pauvre diable, faible, timide, à moitié idiot, et qui aimait à parler aux bêtes. Il eût désiré être berger, mais aucun n'avait consenti à lui confier son troupeau ; dans les fermes où il était venu demander de l'ouvrage, on l'avait chassé. Il avait mendié, mais personne ne lui donnait rien. Rabalan serait évidemment mort de faim, si l'administration des ponts et chaussées ne l'eût employé à casser des pierres dans le bois de Pied-Fontaine, qui est un bois communal, où il y a beaucoup plus de cailloux que d'arbres. Quoiqu'il fût plus inoffensif qu'un mouton, on le redoutait beaucoup à Trélotte, plus qu'aucun des terribles Rabalan qui avaient passé dans le pays, parce qu'un sorcier qui se cache d'être sorcier, et qui n'exerce pas son art au grand jour, est mille fois plus dangereux. On le rendait responsable de tous les maux qui arrivaient, de la grêle qui dévastait les moissons, de la pluie qui détrempait la terre et pourrissait les semences, d'une vache qui avait mal vêlé, d'un enfant qui était mort. Et on le battait en disant : « Je te rends le mal ». Son corps était couvert de calus et de cicatrices. Souvent, dans les cas pressés, on accourait près de lui :

– Sorcier, guéris-moi.

– J’ suis point sorcier, répondait Rabalan.

– J’ te dis qu’ t’es sorcier.

– J’ te dis qu’non !

Et les coups pleuvaient sur le malheureux qui ne se défendait pas, ne se plaignait jamais. Il se contentait de dire :

– Pisque j’ suis point sorcier !

Le seul bon temps de Rabalan, c’était dans le bois de Pied-Fontaine, loin des regards humains, lorsqu’une vache, ayant quitté la pâture, s’approchait de lui, traînant ses entraves défaites. Il abandonnait son casse-pierres, soulevait son masque, causait longuement avec la vache, la caressait, était bien heureux... Il aimait aussi voir passer les chevrettes, derrière les cépées, et bondir les écureuils, la queue en l’air, au bout des pins...

* * *

Depuis deux heures Rabalan travaillait avec acharnement. Son casse-pierres se levait et s’abaissait en un mouvement rythmique, sur les cailloux. De temps en temps, il s’arrêtait pour se frictionner le crâne qui lui faisait terriblement mal. Il ne pensait d’ailleurs à rien, et les petits éclats de pierre volaient autour de lui. Tout à coup, il entendit une voix qui l’appelait.

– Hé ! Rabalan !

Rabalan se détourna.

– Ah ! c’est vous, Maît’ Bottereau, dit-il respectueusement... Bonjour, Maît’ Bottereau !

– Bonjour, sorcier.

Maît’ Bottereau était un gros homme sec, couleur de vin, aux yeux vifs, à la bouche malicieuse. Maire de Trélotte,

grand cultivateur, il possédait huit machines à battre qu'il louait dans le pays, sa récolte terminée, et avec lesquelles il gagnait chaque année, beaucoup d'argent... On l'estimait énormément.

– Rabalan, mon gâs, fit-il, faut qu' tu viennes à quant et mé, à la Ferme-Neuve, tout tout d' suite...

– Pour qui faire, maît' Bottereau ?... interrogea Rabalan.

– V'là ce que c'est, sorcier !... Mes huit machines ont un sô... A n' marchent point... On a eu biau les graisser, les arranger, leur fout' du charbon à même... a n' marchent point !...

– Alors, vous créiez comm' ça qué z'ont un sô ?...

– Je le crais ! affirma maît' Bottereau.

Puis il ajouta ;

– Faut qu'tu leur outes c' sô là... T'entends ?

– J' peux point ! déclara Rabalan.

– Pourqué qu' tu n' peux point ?

– Dame, pasque j' suis point sorcier.

– Si, t'es sorcier !

– Non, maît' Bottereau... En vérité du Bon Guieu, j' suis point sorcier.

Maît' Bottereau éleva la voix.

– J' te dis qu' si, mé... T'as qu' faire d' mentir... Et pis, j' suis-ti l' maire, oui z'ou non ?... Allons, viens !

Rabalan se sentit troublé. Du moment que le maire affirmait d'une façon aussi autoritaire qu'il était sorcier, il fallait le croire... Ça l'étonnait pourtant.

– J' viens, dit-il.

Et il suivit maît' Bottereau qui, durant toute la route, s'écriait :

– Qui qu’a pu leur fout’ un sô... comme ça.

Les huit machines étaient rangées dans la cour de la ferme, énormes et tristes, et bergers, charretiers, bouviers, les regardaient d’un air consterné, les bras ballants...

– Allons, dit maît’ Bottereau à Rabalan, dépêche-té...

Le pauvre diable hésita un instant, puis, subitement, il se mit à courir autour des machines, en agitant les bras et en clamant d’une voix forte :

– Baba !... Rourou !... Lu lu lu !

Rabalan courait, courait, criait, criait. Pendant plus d’un quart d’heure on entendit :

– Baba !... Rourou !... Lu, lu, lu !

Épuisé, la sueur au front, le souffle lui manquait, il s’arrêta.

– Ça y est-y ?... demanda maît’ Boccereau.

Rabalan haletait. Il répondit :

– Ça y est... maît’ Bottereau !...

On essaya les machines... Elles ne marchaient pas.

Alors maît’ Bottereau s’emporta.

– Ah ! canaille, voleur, démon, hurla-t-il. C’est té qui leur as foutu le sô... c’cati...

S’avançant vers Rabalan, il le frappa d’un énorme coup de poing en plein visage.

– J’ te rends l’ mal !... J’ te rends l’ mal !... J’ te rends l’ mal !...

Et à chaque fois qu’il disait : « J’ te rends l’ mal ! », son poing furieux s’abattait sur le pauvre homme.

Rabalan aurait bien voulu s’enfuir, mais il avait les jambes rompues d’avoir tant couru. Il s’affaissa sur la terre en poussant un long douloureux soupir.

– Pisque j’ suis point sorcier ! pleurait-il.

Maît’ Bottereau continua :

– J’ te rends l’ mal !... J’ te rends l’ mal !... J’ te rends l’ mal !...

Il s’acharna. S’armant d’un bâton, il en frappait Rabalan à tour de bras. Le sang coulait, s’étalait, le bâton devenait tout rouge.

– J’ te rends l’ mal !... J’ te rends l’ mal !... J’ te rends l’ mal !...

Quand il eut fini de le battre, maît’ Bottereau s’essuya le front, souffla.

– Et les machines ? demanda-t-il.

On essaya les machines. Elles ne marchaient pas.

Le fermier eut un geste désespéré.

– C’est donc un enragé que ce sacré sorcier-là !... Qué qu’ j’allons faire, à c’t’ heure ?...

Rabalan sanglant ne remuait plus. On le souleva. Il était mort.

L’assassin de la rue Montaigne

Je le connais.

Ne croyez pas que je plaisante, que je veuille vous mystifier. Non. En vérité je le connais.

Ce n’est point un ami, et je le regrette. C’est seulement une de ces relations intermittentes et lointaines comme chacun de nous en possède beaucoup à Paris.

Il est grand, de jolie tournure ; l’air d’un gentleman. Il n’est plus très jeune ; son front se dégarnit, ses tempes s’éraillent, et quelques rides ont creusé ses joues ; mais il est robuste, de cette robustesse charmante qui se dissimule sous l’élégance d’un corps maigre, souple et nerveux. Son esprit ne manque point d’agrément et ses manières séduisent. Rarement, il m’a été donné de rencontrer une nature plus analytique, plus compliquée, plus subtile que la sienne. Quand il décompose une action, un sentiment humain, il surprend véritablement par la curiosité, par la profondeur, par la perversité de ses investigations psychologiques. Une chose m’inquiète en lui : son regard. Un regard froid et pâle qui vous pénètre par derrière, comme une lame de surin et qui ne supporte pas l’examen prolongé d’un autre regard qui croise le sien. Alors il se dérobe, s’effare, fuit d’un coin à l’autre de la paupière et finit par se cacher, par s’acculer, tremblant, au fond de l’œil, dans l’ombre des cils. C’est le seul défaut de cet homme impassible, étonnamment maître de lui. Mais ce défaut échappe à bien des gens, et pour se rendre compte de ce que ce regard contient de vie mystérieuse et trouble, il faut être doué de quelque observation.

Un jour, chez lui, où j'étais venu par hasard, je le vis qui jouait avec un couteau, et c'est la première fois que j'eus la sensation très nette et poignante que je me trouvais en présence d'un assassin. Il semblait qu'il avait, dans les mains, un archet avec lequel il allait tirer, de cordes invisibles, des musiques délicieuses et violentes. Il était évident aussi que ses doigts éprouvaient, à toucher ce couteau, des titillations monstrueuses, des spasmes, des jouissances horriblement physiques. Perdu dans je ne sais quel rêve de chair et de sang, il le palpait, le maniait, avec d'étranges caresses. J'eus peur.

Qu'il se rassure ! Je ne le dénoncerai pas. Et le dénoncerais-je qu'il n'aurait rien à craindre de ma dénonciation, car je n'ai contre lui que des certitudes intuitives, que des preuves intellectuelles. Les magistrats me riraient au nez, ou bien ils se fâcheraient. Et Dieu me garde de fâcher un magistrat ! J'aimerais mieux agacer un lion dans son antre, taquiner un tigre à l'affût, parmi les hautes herbes, au bord d'une source. D'ailleurs parviendrais-je à semer un doute dans l'âme obscure et stérile d'un juge, que lui, l'assassin, se présenterait souriant, invincible, et qu'en trois minutes, il aurait persuadé le juge que c'est vous, moi, n'importe qui, le coupable, et qu'il nous ferait condamner à mort !... Ah ! Je le connais !

Cet homme m'a souvent hanté à cause de ce regard, de ce couteau, et aussi à cause du problème de sa vie.

De quoi vivait-il ?... Sans métier, sans ressources connues, il dépensait pas mal d'argent. Joueur ? Non, il n'entrait jamais dans un tripot. On parlait vaguement d'un parent, riche, qui l'aimait, était généreux avec lui. Mais en réalité, on ne savait pas... Je le surveillai clandestinement, et j'appris ainsi qu'il avait les plus bizarres manies du monde. Il connaissait toutes les filles, celles qui vivent dans les hôtels garnis, aussi bien que celles qui habitent les appartements luxueux des quartiers riches. Il allait chez elles, les

interrogeait sur leur manière de vivre, sur les hommes qu'elles recevaient, sur ce qu'elles gagnaient, sur les parents qui leur restaient. Bien souvent on le jetait à la porte, on l'appelait mouchard, mais il revenait, s'obstinait, s'acharnait. On s'habituait à lui. Après quelques visites, il avait conquis la confiance. Il se faisait lire des lettres, appelait les plus intimes confidences, donnait des conseils, s'offrait comme intermédiaire dans des affaires difficiles et délicates. Puis un beau jour, l'une de ces malheureuses était trouvée assassinée et violée ! Et il y avait toujours des combinaisons admirables pour mettre la police sur de fausses pistes.

Un jour, à la suite d'un de ces drames mystérieux, je lui demandai :

– Ne la connaissiez-vous point, cette femme ?

Il ferma les yeux, se recueillit comme s'il ne voulait rien perdre d'un souvenir qui lui causait de vives joies, et portant sa langue sur ses lèvres, comme fait un chat :

– Oui... je l'avais vue quelquefois... La pauvre fille !... C'est affreux !

C'est lui qui assassina Marie Fellerath, Agathe Stein, Marie Aguëtan. Il assassinera d'autres filles encore, cette année et les années qui suivront, d'autres dont j'ignore les noms, et que lui sait, étant un homme méthodique et qui voit de loin ses victimes. Lorsque j'aperçois, couchées dans leurs victorias, ou fouillant l'ombre obscène, au détour de rues nocturnes, quelques-unes de ces mélancoliques créatures, je ne puis m'empêcher de penser à cet homme et de me dire : « Demain, peut-être l'une d'elles sera ruée par lui ! » Ah ! je le connais !

Tandis qu'on cherche dans tous les ridecks belges un assassin innocent et chimérique, lui se promène tranquillement sur nos boulevards et dans nos rues. Chaque

jour, il coudoie des juges, des présidents de cours d'assises, des hauts personnages de la police avec lesquels il s'entretient de choses amusantes et parisiennes. Je l'ai rencontré hier. Il marchait très vite, fouettait l'air de sa canne, chantonnait et fumait un gros cigare. Il avait l'affectueuse et sympathique apparence de quelqu'un qui vient de bien déjeuner.

– Ah ! c'est vous, cher ami ! me dit-il, tout joyeux... Comme il y a longtemps ! Et que devenez-vous ?

Il me prit le bras, et nous voici arpentant de compagnie le large du trottoir. Naturellement, sa première question fut pour le crime de la rue Montaigne. Il me demande :

– Que pensez-vous de cela ?... N'est-ce pas effrayant ?

– Effrayant ! répondis-je.

– Et vous savez qu'on n'arrêtera personne !

– Personne.

– Croyez-vous beaucoup à ce Geissler ?

– Pas du tout !

– C'est singulier !... ni moi non plus. Ces manchettes, cette ceinture, avec le nom écrit dessus, pourquoi pas l'adresse tout de suite, me paraissent bien suspectes... Pour moi...

Il appuya sur ces mots avec persistance.

– Pour moi, ces objets ont été mis là exprès afin de dérouter les recherches... Admettons, et notez que je ne l'admets pas, admettons que l'assassin ait pu égarer sa ceinture, puisqu'on l'a, dit-on, retrouvée sous un meuble !... Mais ces manchettes près du cadavre !... ces manchettes me semblent cousues de fil rouge... C'est l'enfance de l'art, ces manchettes... Et dire que cela prend toujours !

Il riait, et dans son rire, il y avait une ironie qui me fit mal.

Alors je m'arrêtai. Et le regardant bien en face, les yeux dans les yeux, je lui criai :

– L’assassin, je le connais... C’est vous !

Il ne se troubla point. Son visage demeura impassible. Seul son regard s’agita, et entre ses paupières rapprochées, par l’étroite et noire fissure des cils aussitôt rejoints, j’aperçus une lueur rapide comme un éclair, une lueur de haine effroyable. Sa bouche souriait.

Il me prit le bras de nouveau, et d’un ton très dégagé :

– Êtes-vous drôle ! me dit-il... Ah ! cher ami, c’est très drôle.

Et avec une exquise brusquerie de transition, comme en ont les femmes, il me parla de Mlle Cerny, qu’il trouvait ravissante.

– Ravissante, mon cher, ravissante.

Il m’exprima ensuite son opinion sur la critique du lendemain, et celle du lundi.

– Que nous sommes donc badauds ? Et qu’est-ce que cela peut bien nous faire !... Un jour, ou bien un autre jour, ce sera toujours la critique, n’est-ce pas !

Il me quitta dans les Champs-Élysées.

– Il faut que je monte un instant chez la petite D...

Je ne me pus m’empêcher de le retenir, de m’accrocher à lui.

– Comment !... elle aussi ? balbutiai-je... Voyons !... vous ne ferez pas cela !

Il me regarda d’un air étonné, comme s’il ne comprenait pas. Puis, tout à coup, il partit d’un grand éclat de rire.

– Ah ! oui !... parfaitement... Elle est très drôle, cher ami !...

Avant l’enterrement

Le maît’ Poivret descendit de sa carriole devant la boutique de son gendre Pierre Gasselin, attacha le cheval à un gros anneau de fer, scellé dans la bordure du trottoir, et, ayant par trois fois éprouvé la solidité du nœud de la longe, il entra dans la boucherie, en faisant *clarer* son fouet.

– Y a-t-y du monde ? cria-t-il.

Le chien qui dormait, barrant le seuil de son corps étendu, se leva grognant, et alla se coucher plus loin. La boutique était déserte, et comme c’était un jeudi, l’étal à peu près dégarni de viande. Un quartier de bœuf, presque noir, gisait sur le billot couvert de mouches bourdonnantes ; à l’un des crocs mobiles du plafond, un cœur de veau pendait, fendu par le milieu. Dans un coin, au fond d’une bassine de cuivre, des os sanguinolents et des paquets de graisse jaunâtre commençaient de pourrir ; et de cela une odeur s’exhalait, l’odeur affadissante de la mort, qui vous soulève l’estomac dans les hôpitaux et les charniers.

– Y a-t-y du monde ? répéta maît’ Poivret. Hé ! Gasselin !... Où qu’ t’es !

Gasselin sortit du café Gadaud, situé juste en face de la boucherie, de l’autre côté de la rue. Il s’essuya la bouche du revers de sa main, ralluma sa pipe éteinte et accourut, disant :

– Me v’là !... Me v’là !

Il était nu-tête, la face toute rose, grasse et fraîche, les manches de sa chemise relevées jusqu’à la saignée. Son tablier de toile blanche, étoilé de taches rouges, le recouvrait tout entier, depuis le foulard bleu, noué très lâche

autour du cou, jusqu'aux sabots, où ses pieds étaient nus. Son *foiril* dansait le long de sa jambe gauche au bout d'une chaîne d'acier. Il s'avança sur son beau-père et lui tendit la main.

– Ça va-t-y comme vous v'lez ?

– Ça va, mon gars, ça va tout bellement.

– Faut-y donner d' l'avoine à votre cheval ?...

– Pargué non ! Il a bu et mangé à c' matin... J' viens d' la foire d' Chaussans, mon gars !...

– C'était-y une bonne foire ?

Maît' Poivret hocha le chef ; il répondit simplement :

– Oua !... oua !... Point tant bonne, point mauvaise itou... Les prix s' tiennent cor...

Changeant de ton :

– Eh ben ? quoi donc ? En arrivant à la Mansonnière, le petit gars Auguste m'a appris l' malheur...

– Ben oui !... Ben oui !...

– Alors, j'ons point dételé... j'ons seulement donné quat' litres d'avoine à mon cheval... Et pis me v'là...

Pierre Gasselin demanda :

– Vous allez p' tête ben vous rafraîchir ?

– Ma foi, c'est point d' refus... J'ons la gueule sèche quasiment comme un four... Alors, c'est ben vrai, c'est pas d' la frime, all' est morte, ta femme ?

Le boucher prit sa pipe, en secoua la cendre sur le talon de son sabot.

– Elle est morte, dit-il, c'te nuit, sur le coup de deux heures... Oui, deux heures et demie peut-être... dans ces tournants-là, quoi !

– C'te nuit, fit Poivret, qui balança la tête... quen ! quen !... quen... Voyez-vous ça ?.. quoi qu'y a pris ? C'est

donc une maladie enragée, un coup de sang ?

Gasselin expliqua :

– C’est point un coup d’ sang, maît’ Poivret, non, point un coup d’ sang... C’est du ventre... Le ventre y a gonflé, gonflé !... Elle a crié ! crié, ah ! mazette, qu’elle a crié !... Et pis ! elle est morte... v’là comment elle est morte... mais on m’out’ra point d’ l’idée une chose...

– Quelle chose, mon gars ?

– Eh ben, v’là... Il y a quinze jours, p’tête douze... p’tête pus, p’tête moins... Enfin, il y a quinze jours, vout’ fille m’a dit j’ sais quoi... j’crai qu’elle m’a traité d’ cochon, d’ soulaud, à cause d’une fête que j’avions fait avec l’ gâs Bacoup et l’ gâs Mauté... Alors, j’y dis d’ me fout’e la paix... mais gentiment, pas fâché, en ami, quoi !... Mais v’là qu’elle m’agonit d’ sottises, plus fô !... Et pis ça, et pis l’aut’e. Alors j’y ai donné une claque, et pis un coup d’ pied dans l’ ventre. Mais vous pensez ben, maît’ Poivret, c’était pour jouer, sans malice. J’ voulais pas lui faire du mal... Là-dessus on se remet... Le lendemain elle se plaignait, elle disait : « J’ sais pas c’que j’ai dans l’ventre... J’ai quéque chose dans l’ ventre, pour sûr... Une bête, une grosse bête qui m’ mange ! » Ça n’l’empêchait point d’aller, de venir, de servir les clients... Avant-z’hier, ça l’a repris plus fô... Elle s’est couchée... elle a gonflé !... Et elle gueulait !... Enfin, elle est morte !... Du diable si j’aurais jamais cru qu’un coup de pied dans l’ ventre, comme ça, en jouant, pas fâché, ça pouvait crever une femme.

Poivret se gratta la nuque, et, tout songeur, il répéta :

– Quen !... quen !... quen !... voyez-vous ça !

Il ajouta d’un air moitié navré, moitié résigné :

– Ce que c’est que d’nous, pourtant !... C’est comme la Poivrette, sa mère, et défunt ma femme... all’ est morte et

dans un rien d' temps !... Un âbre qui y a tombé d'sus le cô, tu sais ben, le sacré grand noyer d' la ferme !

– Ben oui !... ben oui !... gémit Gasselin... Vous v'lez p'tête ben la vouâ, vout' fille... Elle est là-haut, maîtr' Poivret.

Poivret répondit :

– Tout d' même, mon gâs... Allons la vouâ !...

Et tous deux ils traversèrent l'arrière-boutique, s'engagèrent dans un escalier obscur, et s'arrêtèrent devant une porte entre-bâillée.

Le beau-père dit au gendre :

– Passe devant, té !

– Non, vous, maîtr' Poivret...

– Non, mon gâs, non... C'est té...

Ils entrèrent dans la chambre, en marchant sur la pointe du pied...

Maîtr' Poivret s'était découvert, tournait, très respectueux, sa casquette dans ses mains. Ses petits yeux étaient devenus tout ronds, énormes ; ses lèvres rejointes fermaient sa bouche en deux plis bombants qui donnaient à sa physionomie une singulière expression d'effarement comique et d'émotion comprimée. Il regarda autour de lui.

Sur le lit, une femme était couchée, la figure renversée, les traits affreusement tirés, le teint plombé, le corps rigide sous le drap qui moulait les parties saillantes et les formes cadavériques. Ses mains, croisées sur la poitrine, tenaient un crucifix. Près du lit, une vieille veillait et priait, et près de la vieille, sur une table ornée d'une nappe blanche, deux bougies brûlaient, flanquant de leur lueur triste un autre crucifix plus grand. Un aspergeoir, fait de quelques brindilles de bouleau, trempait dans un pot de terre rougeâtre rempli d'eau bénite.

Maît' Poivret se signa et s'approcha du lit. Pendant quelques minutes, il considéra sa fille, essayant parfois de se pencher sur elle, comme s'il eût voulu l'embrasser, puis se redressant subitement, envahi par une crainte vague qu'il eût été incapable d'expliquer... À la fin, il posa sa grosse main noueuse sur la main de la morte, et il la retira aussitôt en faisant une grimace douloureuse, ainsi qu'un homme qui s'est brûlé à un fer chaud. Il alla retrouver son gendre qui était resté au milieu de la pièce, et il lui dit à voix basse :

– All' est ben morte !... all' est fraide ! mâtin qu'all' est fraide !

Ils redescendirent, gênés, affaidis, troublés, malgré eux, par le grand mystère de la mort qu'ils ne comprenaient point.

– Mâtin qu'elle est fraide ! répétait maît' Poivret, en rythmant de cette exclamation le bruit sourd de ses sabots sur les marches de l'escalier...

À quoi Gasselin répondait :

– Et jaune ! Et jaune !

Dans la boutique, ils se regardèrent.

– Vous v'lez p'tête prendre un verre pour vous remettre ? demanda le gendre.

Et le beau-père remercia :

– J' veux ben ! J' veux ben !... Et dire qu'il y a pas cinq jours, all' s' portait comme père et mère... Quen ! quen ! quen ! voyez-vous ça !...

Lentement ils traversèrent la rue, Poivret marmonnant : « Qu'elle est fraide ! » Gasselin ripostant : « Et jaune, maît' Poivret ! »

Attablés au café devant une bouteille de vin, ils restèrent d'abord silencieux. Poivret remplit les verres en faisant couler le liquide de haut.

– À ta santé, dit-il.

– À la vôtre, maît' Poivret, répondit Gasselin.

Puis ils causèrent longtemps du prix de la viande, de la qualité des pâturages, de la foire de Chassans... Maît' Poivret se plaignait qu'on ne vendait plus les anthenais comme autrefois.

– Si j' n'avions point les Spagnols, et les Armęricains pour nous acheter nos bêtes, quoi que j' deviendrions.

Comme ils se levaient, ayant bu deux bouteilles de vin, et tout à fait ragaillardis, Poivret dit à Gasselin :

– C'est pas tout ça, mon gâs... quand est-ce que j' l'enterrons ?

– Eh ben ! voilà qu'est l'embarras... Demain, vendredi, j' tue !

Le beau-père approuva :

– Ben oui !... ben oui !...

– J' peux pas l'enterrer demain !

– Ben non ! ben non !

– Samedi, c'est l' marché !...

– Ben oui ! ben oui !...

– J' peux pourtant pas laisser gâter ma viande.

– Ben non !... ben non !

– C'est ben embarrassant, maît' Poivret...

Il y eut un silence de quelques minutes. Le maît' Poivret réfléchissait. Enfin, sur un ton confidentiel, il prononça :

– J' vas t'dire, mé... C'est qué va se gâter itout, la pauv' femme !

– Ben oui !... ben oui !

– Et qué va faire tourner ta viande !

– Ben oui !... ben oui !... quoi faire, maît’ Poivret, dites, quoi faire ?

Maît’ Poivret réfléchit encore, très grave, le menton dans la main, et il dit, en faisant un geste large :

– Si j’ reprenions une autre bouteille.

Le petit gardeur de vaches

Messieurs les jurés,

Durant les longs mois de ma pénible détention dans la prison de C..., j'ai acquis la certitude que les juges d'instruction, les procureurs de la République, et, en général, tous les magistrats qui ont sur les hommes charge de vie et charge de mort, se font une effroyable et très fausse idée des actions humaines. Leur intelligence du crime ne va pas au-delà de certains faits classiques, de certaines conceptions arbitraires auxquelles ils rattachent, avec un odieux et mécanique entêtement, tous les crimes qu'ils ont mission d'élucider et de punir. Dans les crimes que j'appellerai philosophiques, ils ne tiennent compte de rien, ni de la sensibilité particulière à chaque individu, ni des raisons morales, naturelles, *éternelles,* supérieures, par leur immuabilité, aux lois – à la Loi, si vous aimez mieux, capricieuse et vaine, qui change avec le temps, avec les gouvernements, avec les majorités parlementaires, avec le diable sait quoi ! Les magistrats sont bornés, ignorants, routiniers, essentiellement *romantiques* et féroces, par indifférence, quand ils ne le sont pas par tempérament. Ils sont magistrats, enfin. D'ailleurs, je ne puis admettre qu'un homme ait osé se dire, à un moment quelconque de sa vie : « Je serai juge ! » Cela m'épouvante. Ou cet homme a conscience de la responsabilité effrayante qu'il assume, et, dans ce cas, c'est un monstre ; ou il n'en a pas conscience, et dans ce cas, c'est un imbécile. Imbéciles et monstres, voilà par qui nous sommes jugés, depuis qu'il existe des tribunaux ! Et voyez si je me trompe.

J’ai tué un petit gardeur de vaches dans les circonstances claires, évidentes, forcées, que je vais vous raconter. Car méconnaissant le droit des juges, et dédaignant la protection rapetissante des avocats, encore faut-il que je vous construise des faits qui m’amènent devant votre justice. J’ai tué ce petit gardeur de vaches, parce que cela était juste, parce que cela était nécessaire. Or le juge, à qui était confiée l’instruction de mon procès, voulait absolument que j’eusse tué le petit gardeur de vaches pour le voler. Par quelle suite de raisonnements bizarres, par quelles saugrenues déductions cette idée avait-elle pénétré le cerveau de ce juge ? Je l’ignore. En vain, je lui expliquai l’absurdité de cette supposition ; en vain je lui représentai que j’étais riche de soixante mille francs de rente, que le petit gardeur de vaches ne possédait vraisemblablement que les pauvres guenilles qu’il portait sur son dos, quand je le tuai. Il insista, s’entêta, et cela dura deux mois. Il me faisait venir à son cabinet, entre deux gendarmes, ou bien lui-même me visitait dans ma cellule. Et chaque fois il me disait, en arrondissant la bouche :

– Avouez que vous l’avez tué pour le voler ? Je répondais agacé :

– Voler quoi ?... Mais quoi ? quoi ?... quoi ?

Alors il me regardait, presque suppliant :

– Avouez !... Il y va de votre tête... Pourquoi n’avouez-vous pas ? La cour vous tiendra compte de votre franchise. Avouez donc !

Je répliquais :

– C’est de la folie, de la folie, de la folie !... Comment l’aurais-je volé ? Et qu’aurais-je pu lui voler, je vous le demande ?

Enfin, obsédé, énervé, et pour couper court à des visites qui me répugnaient fort, un matin je dis au juge :

– Eh bien ! j'avoue... C'était pour le voler, vous entendez, pour le voler... Je pensais, je croyais que le petit gardeur de vaches avait sur lui des bijoux, une montre en or, un portefeuille bourré de billets de banque, des actions de chemins de fer, des...

Le juge m'interrompit et poliment il prononça :

– Cela suffit...

Puis, se tournant vers le greffier qui curait ses oreilles et rongeait ensuite ses ongles avec obstination :

– Écrivez, commanda-t-il... J'avoue que c'était pour le voler que j'ai assassiné le petit gardeur de vaches...

Le lendemain, les journaux qui, jusque-là, avaient parlé avec colère de mon endurcissement, louèrent, en termes ineffables, le juge de sa merveilleuse sagacité.

Messieurs les jurés, je m'adresse à vous qui êtes des âmes simples, à vous qui n'avez pas été élevés dans les couloirs sombres des geôles et dans les louches réduits des palais de justice. Je vous raconterai, sans phrases, naïvement, sincèrement, comment je tuai le petit gardeur de vaches, et vous me jugerez ensuite, selon mes œuvres et selon votre conscience.

Encore un mot.

Quelques honnêtes gens, grands défenseurs de l'autorité et de ses symboles, partisans imperturbables des hiérarchies sociales, s'étonneront de voir un magistrat prendre ouvertement parti en faveur de l'être infime qu'était le petit gardeur de vaches, contre un homme riche, jouissant d'une haute position dans le monde, tel que je suis, et ils concluront de cette anomalie à ma triple culpabilité. Je leur dirai seulement que je suis l'auteur d'un livre intitulé : *la Réforme judiciaire,* dans lequel, au nom de la morale, au nom de la philosophie, au nom de l'humanité, je m'élève contre la puissance monstrueuse, laissée, sans contrôle,

sans justice, aux mains indifférentes des juges. On pardonne une infamie aux gens de ma sorte ; on ferme les yeux sur un crime... Mais ça, voyez-vous, ça ?... la guillotine !

* * *

Mon récit sera court.

La propriété que j'habite est entourée de larges fossés et fermée d'une grille. Pour empêcher les escalades nocturnes, les piliers de la grille sont pourvus jusqu'en bas de piques de fer qui s'enchevêtrent, se recourbent, dardant leurs pointes en tous sens, sous un épais feuillage de vignes vierges, de lierre et d'aristoloches... Un matin, franchissant la grille, j'entendis un miaulement douloureux et prolongé, et j'aperçus, cloué à l'un des piquants de fer, par la patte, un pauvre petit chat, au pelage fauve, rayé de noir. Il devait être là depuis longtemps, car, sur les feuilles emmêlées, je découvris des coulées de sang séché et noirâtre. Sa patte, traversée par la tige de fer, était cassée en deux endroits, et la peau arrachée laissait une partie de sa cuisse à vif. Je détachai le chat que je reconnus pour être celui d'une ferme voisine. Il faisait pitié à voir et à entendre, et je fus ému, je vous assure, comme devant une souffrance humaine. Je pensai d'abord à le tuer, mais je réfléchis qu'il ne m'appartenait pas, et j'allai le porter à son maître.

– Ah ben !... ah ben ! s'écria celui-ci... C'est le petit gardeur de vaches qui aura fait le coup, pour s'amuser... Y ne se plaît qu'à agacer les bêtes, c'gamin-là !... Y ne sait quoi inventer !

– Votre chat est perdu, dis-je... Il est inutile de le faire souffrir davantage... Je vous engage à le tuer... Ce sera mieux ainsi.

– Ben oui, ben oui, je l'tuerons à nuit.

Et là-dessus, je m'en allai. Comme je rentrais chez moi, je vis le petit gardeur de vaches, appuyé contre un arbre, qui me regardait, en dessous, l'air tout drôle. Il sifflotait un refrain paysan et il affectait de tailler une gaule de châtaignier, fraîchement coupée. Il ne me salua pas. Ce jour-là, je le rencontrai partout sur ma route. Il me suivait ainsi qu'une mauvaise pensée. Sur un talus, brusquement, sa petite figure sournoise et cruelle se levait ; elle apparaissait, entre les feuillées des arbres, dans le bois, au bord des allées. Je ne pouvais faire vingt pas, qu'elle ne se dressât devant moi, ironique, irritante, épouvantable. Le soir, le petit gardeur de vaches chanta longtemps, autour de la maison, il chanta à plein gosier, et sa voix se mêla aux cris des orfraies. M'étant mis à la fenêtre, il me sembla – effet de l'hallucination – voir ses yeux luire dans l'ombre, à la cime d'un hêtre.

Huit jours après, je me promenais dans les champs, longeant une haie large dont la douve est plantée de trognes de charmes et de jeunes châtaigniers. Et tout à coup, dans l'épaisseur de la haie, je vis le petit gardeur de vaches. Le bruit que faisaient deux grosses vaches, en broutant les pousses fraîches, l'avait empêché de m'entendre venir. Je l'examinai. Et véritablement, j'eus peur, un frisson me secoua de la tête aux pieds. Accroupi dans les feuilles, parmi les ronces, il s'amusait à maltraiter le pauvre chat que j'avais détaché de la grille et que je croyais mort. Il lui enfonçait des épines dans le yeux, avivait les plaies de sa cuisse en les frottant sur un caillou ; puis il lui serrait la gorge entre les doigts et le secouait dans l'air, en hurlant avec une joie féroce. À torturer le pitoyable animal, il prenait un plaisir monstrueux ; cela se lisait dans ses yeux, où flambait une lueur sinistre, un effroyable regard d'assassin. Oh ! ces yeux ! comment les oublier jamais ? ces yeux inexprimables qui avaient la couleur et la forme d'un coup

de couteau !... La colère me saisit ; d'un bond je fus près de lui, dans la haie.

– Que fais-tu là, petit misérable ? criai-je.

Il ne parut pas s'étonner beaucoup et ne répondit point.

– Lève-toi, commandai-je.

Il ne bougea pas.

– Veux-tu bien te lever ?

Rien. Pas un mot, pas un geste. Rien que ses yeux hallucinants qui entraient en moi, me pénétraient, comme une lame de surin.

Alors je me jetai sur lui, et de mes poings convulsés, je lui broyai la gorge.

– Assassin ! assassin ! assassin ! criai-je.

Il essaya de se débattre, de me déchirer les bras avec ses ongles. Puis, peu à peu, ses membres se détendirent ; ils eurent quelques contractions de spasmes, et retombèrent inertes, le long de son corps. Comme il remuait encore sur l'herbe où je l'avais étendu, je l'achevai d'un coup de soulier, sur le crâne. Voilà tout.

Maroquinerie

C’était une petite boutique, fort banale d’aspect, et toute neuve, toute luisante, à la montre de laquelle s’étalaient, ingénieusement arrangés, une quantité d’objets bizarres qui sollicitèrent mon attention. Ce qu’il y avait de particulièrement bizarre en ces objets, c’est qu’ils étaient réellement, puissamment bizarres, sans qu’ils eussent la moindre apparence extérieure de bizarrerie. Cette bizarrerie, on la devinait, on la sentait, mais on ne la voyait pas. Elle inquiétait d’autant plus qu’on n’eût pu dire à quel ordre de faits psychiques elle se rattachait, quelle coïncidence spirituelle existait entre ces objets, d’un commerce journalier et courant, semblait-il, et la sensation très intense d’une indéfinissable horreur, que leur rapide inspection faisait naître dans les âmes. Ces objets, la plupart de cuir ouvragé, ressemblaient, tous, à ces affreux bibelots connus sous le nom d’article-Paris ; ils en avaient la forme laide et sans art, la destination vague, l’insupportable clinquant. Cependant, si bourgeois qu’ils fussent, il étaient terribles ; sous leur vulgaire enveloppe, il y avait un grand et pathétique mystère. Mais lequel ? Cela m’intrigua infiniment. Pour les examiner de plus près, je m’écrasai le nez contre la glace de la vitrine qui s’interposait entre eux et moi, et je commençai de les étudier, de les détailler dans leur physionomie morale. Hélas ! je n’ai jamais eu l’impassibilité qu’il faut à un moderne savant, et mes nerfs ont vite pris le dessus sur ma volonté... Bientôt j’eus peur, si peur que je reculai sur le trottoir, secoué, en toutes mes mœlles, par un frisson. Était-ce un effet de mon imagination encore troublée par une maladie cérébrale récente, ou bien une de ces hallucinations auxquelles je suis sujet

quelquefois ? je ne le crois pas, en vérité. Il me parut que ces objets remuaient, vivaient, grouillaient comme des larves ; non, pas comme des larves, comme les tronçons d'un corps, morcelé à coup de hache, qui cherchent à se rapprocher, à se rejoindre, à se recoller l'un à l'autre ; et dans cet effort volontaire à se reconstituer, dans cette aspiration consciente à se réunir en un seul corps, je vis ces multiples objets dessiner, en leurs spasmes, de vagues ébauches de figures humaines. Pendant quelques minutes, je restai sur le trottoir, sans bouger, et pour ainsi dire, pétrifié par la terreur. Pourtant, des gens allaient et venaient devant la boutique, la regardaient distraitement, avec indifférence, et tous passaient sans manifester le moindre sentiment d'effroi. Un coupé s'arrêta à deux pas de l'endroit où je m'étais subitement immobilisé ; deux jeunes femmes, jolies, élégantes, en descendirent, pénétrèrent dans la boutique, en ressortirent cinq minutes après, rieuses et légères, avec, chacune, de petits paquets à la main. Je compris que j'avais été le jouet d'une erreur de mes sens, et je revins près de la vitrine, assez disposé à me rassurer, quand nettement, distinctement, j'aperçus un porte-cartes, en cuir rougeâtre, s'ouvrir de lui-même, bailler ainsi qu'une bouche, faire des efforts pour articuler des sons.

– Oh ! oh !... criai-je... Qu'est-ce cela ?

Et, une sueur froide au front, je faillis tomber à la renverse.

J'eus alors l'idée, malgré mon émoi, de regarder l'enseigne de la boutique. Sur une plaque de marbre noir, était gravé, en lettres d'or, de caractère elzévirien, ce mot unique *Maroquinerie.*

* * *

Pendant que j'avais les yeux en l'air, occupé à découvrir une inscription, un signe révélateur, un homme apparut sur le seuil de la boutique, me sourit, et me dit d'une voix douce :

– Entrez donc, monsieur.

Chose inconcevable ! sans avoir jamais vu cet homme, je le reconnus aussitôt. C'était M. Taylor. Celui-ci réitéra son invitation gracieuse, avec des mots si engageants, des gestes si cordiaux, que je surmontai mes appréhensions. Résolument, je franchis ce seuil étrange.

– Veuillez vous asseoir, monsieur, fit M. Taylor en m'avançant un siège.

L'ancien chef de la Sûreté alla s'asseoir derrière un comptoir encombré des mêmes objets que j'avais déjà remarqués à la devanture. Et croisant ses mains sur une pile de porte-cartes qu'il tapotait gracieusement, il me regarda avec affabilité :

– Je vous ai vu, tout à l'heure, si intrigué, me dit-il au bout d'un instant, que j'ai cru... Je me suis permis... Enfin, ai-je été indiscret ?... Vous ai-je désobligé ?

– Nullement, mon cher monsieur Taylor, répondis-je... Je suis en effet curieux de ces choses.

Je m'enhardissais. D'un coup d'œil circulaire j'embrassai toute la boutique et je demandai ;

– Alors tout ça... c'est... ?

M. Taylor inclina la tête affirmativement :

– Oui ! fit-il... Tout ça c'est... !

Je le remerciai de sa délicatesse à ne pas prononcer des mots terribles que moi-même, j'avais visiblement évité de prononcer. Il y eut un silence. M. Taylor, le premier, reprit la parole.

– Il y a, monsieur, des nécessités souvent cruelles dans la vie... Forcé de donner ma démission, il fallait bien que je vive pourtant... Alors j'ai monté ce magasin, avec ma petite collection, et celle de mon associé Goron, comme fonds principal... Mais ces petites collections ne suffisent plus... Je m'agrandis, je m'agrandis beaucoup...

– Vous n'employez pas que la peau des suppliciés ?

– Je le devrais ! murmura tristement M. Taylor... Mais comment faire ?.. La production, en France, n'est pas énorme... On peut même dire, grâce à M. Grévy, qu'elle est très faible...

Il soupira profondément.

– Il nous faudrait une monarchie !... Dans l'état politique actuel, je suis obligé d'avoir recours à l'étranger, ce qui est fâcheux... N'importe, monsieur. Je me suis mis en relations avec les bourreaux de tous les pays, avec quelques souverains absolus, aussi, comme celui de Dahomey, par exemple, qui m'envoie tous ses... tous ses cuirs, régulièrement.

– Et c'est solide, tout de même ?

– Mon Dieu ! il y en a de toutes les qualités... Il y a du bon, il y a du mauvais... C'est comme en toutes choses, n'est-ce pas ?

– Et M. Goron ? demandai-je.

– Goron ?... il travaille au laboratoire... Il est très fort, Goron, vous savez !... Je lui dois bien des progrès dans la partie !... D'abord, nous ne nous servions que de la peau... Maintenant nous nous servons de tout, des os, des cartilages, du sang, des cheveux, de la gélatine des pieds, des ongles... C'est étonnant comme avec les moindres déchets d'un homme on peut fabriquer de charmants bibelots... Ainsi Goron étudie, en ce moment, un nouveau manche de parapluie, appelé à faire sensation cet hiver...

C’est un tibia aminci, façonné au tour, ajouré au ciseau, avec un œil serti dans la pomme... Le difficile est de parvenir à bien dessécher l’œil, à le rendre dur comme de l’agate, sans lui enlever l’éclat de sa prunelle... Nous voulons même arriver à ce que l’œil semble pleurer...

– Vous exposerez en 1889[(1)] ?

– Sans doute ! C’est notre intention... Mais il nous faudrait un clou, d’ici là... Pranzini[(2)] sera usé...

M. Taylor devint rêveur. Il mit ses mains dans ses poches, se balança sur sa chaise et regarda au plafond.

– Il nous faudrait un assassin extraordinaire !... poursuivit-il. J’en connais bien, parbleu ! qui feraient joliment notre affaire... Mais voilà !... le tout est de les pincer !... Si seulement nous avions une victime de grande marque, une femme du monde !...

Je ne pus m’empêcher de m’écrier :

– Comment ! une victime !... vous employez aussi les victimes ?

– Quelquefois ! répondit M. Taylor, doucement... mais c’est rare... Il faut des occasions, des circonstances. Tenez, j’ai là un porte-allumettes fabriqué avec un morceau de la cuisse de Marie Regnault... Ce qu’on me le demande !... Mais je le garde comme type !... comme modèle !... Oh ! quel cuir ! quel grain !

– Enfin, êtes-vous content ?... Cela marche-t-il ?

– Ça marche !... ça marche !... Nous ne sommes qu’au début... mais ça marche... J’ai déjà la clientèle de la magistrature et de la galanterie.

M. Taylor avait, près de lui, à sa droite, une sorte de corbeille, pleine de poudre rouge, dont il prenait des poignées, de temps en temps, qu’il faisait ensuite ruisseler de haut, entre ses doigts, avec délicatesse.

– Qu’est-ce cela ? demandai-je.

– Cela est de la poudre pour le papier à lettre... Nous la faisons avec du sang séché, pilé, tourné...

Il s’interrompit brusquement et cria :

– Oh ! les maladroits !... Ils ont laissé du son !

Puis, fouillant la poudre, il en retira quelques petites saletés, qu’il jetait sur le parquet d’un air mécontent ; quand il eut fini ce travail, il conclut :

– Il faudrait toujours être sur le dos des ouvriers !

* * *

J’avais terminé mon inspection de la boutique et de ses mille objets, et je me disposais à me retirer.

– Ce n’est pas tout, me dit confidentiellement M. Taylor... Vous pensez bien que je ne veux pas en rester là... Je rêve de révolutionner l’industrie moderne. J’ai des projets, de grands projets, de gigantesques projets... Tenez, attendez-moi une seconde...

M. Taylor disparut par la porte du fond et revint bientôt, un violon à la main. Il me pria de l’examiner...

– Qu’est-ce cela ; je vous prie ? me demanda-t-il.

– C’est un violon, répondis-je.

M. Taylor haussa les épaules.

– Mais ça... ça ?...

Et il tapait, à petits coups secs, sur la boîte.

– Je ne sais pas, fis-je humblement.

– Ça..., c’est le crâne d’Abadie !... Et ça !...

Et il pinçait les cordes qui résonnaient mélodieusement.

– Ça..., ce sont les boyaux de Marchandon !... On dirait de la voix humaine... Écoutez !...

M. Taylor, rejetant alors ses cheveux en arrière, les yeux enthousiastes, le corps frémissant, posa son archet sur le violon... Et j'entendis une divine musique. M. Taylor jouait sur le crâne d'Abadie et les boyaux de Marchandon, l'air céleste du Cygne, de *Lohengrin...*

Et pendant que M. Taylor jouait, je vis s'effacer, s'évanouir les choses autour de moi... Et je me réveillai.

La pipe de cidre

... Quand nous eûmes fini de déjeuner, maît’ Lormeau, notre hôte, un des plus gros fermiers du Perche, nous invita à visiter son cellier.

– Vous allez voir une chose rare, une drôle de chose, ben drôle ! nous dit-il.

Ce qui était drôle surtout, c’était cette idée bizarre qui lui avait poussé tout à coup, après boire, et un jour d’ouverture de chasse où toutes les minutes sont comptées. Nous aurions mieux aimé retourner à la poursuite des perdreaux et des lièvres. Mais il était entêté, le père Lormeau ; de plus, son entêtement naturel se compliquait, en cet instant, d’une légère griserie. Malgré notre visible mécontentement, il insista, il exigea, et force nous fut d’en passer par où il voulait.

– Vous regretterez point d’avoir vu ça ! ne cessait de répéter le bonhomme, en nous conduisant au cellier... parce que c’est une chose tout à fait drôle... Des perdreaux, des lièvres, y en a toujours... Mais le gibier que je vas vous montrer, personne dans le pays, ni ailleurs, ni nulle part, ne peut se vanter d’avoir son pareil !... Ah ! dame ! non.

* * *

Le cellier nous parut semblable à tous les celliers. C’était une vaste pièce, sombre, très fraîche, au fond de laquelle une vingtaine de grosses pipes de cidre étaient rangées symétriquement sur de solides chantiers. Dans un coin gisait l’armature démontée d’un pressoir ; ailleurs, c’étaient des

rangées de cercles neufs, et un tas de vieilles douves pourries, et encore des poulains, instruments de bois qui servent à décharger les lourdes futailles pleines. Une odeur aigre de marc ranci s'exhalait de tout cela.

– Nous y voilà, fit maît' Lormeau. Attention !

Mais soudain, il sembla se raviser, et, durant quelques secondes, se gratta la tête, songeur et perplexe.

– J'ai peut-être tort de vous faire voir ça ! murmura-t-il, parce que c'est point une chose naturelle... Enfin, vous êtes des amis, pas vrai ? des bons garçons ? Vous n'irez point jaser là-dessus, à droite et à gauche ?... Quand vous serez sortis d'ici, ni vu, ni connu ?... C'est-y comme ça ?

Nous flairions une mystification, comme les paysans, en état de gaieté, aiment parfois à en inventer. Pourtant ces paroles, ces précautions du père Lormeau nous intriguaient un peu.

– C'est-y comme ça ? répéta le fermier.

L'un de nous l'assura qu'il pouvait compter sur notre discrétion.

– Eh ben ! dans ce cas, vous allez voir une chose ben drôle ! Je ne vous dis que ça !

Il se dirigea vers la pipe du milieu, la plus grosse, la plus large de toutes, et dont la face ronde était barbouillée d'une sorte de croix noire, au goudron.

– Savez-vous ben ce qu'il y a dans cette pipe, nous demanda-t-il.

– Du cidre, répondit quelqu'un.

Le bonhomme haussa les épaules.

– Du cidre !... Bien sûr que c'est du cidre !... Mais savez-vous ben ce qu'il y a dans le cidre ?...

– Des pommes ! criâmes-nous en chœur.

– Des pommes, ben sûr que c'est des pommes... Vous êtes ben malins à nuit, mes beaux messieux...

– Allons, maît' Lormeau, ne vous fâchez pas... et dites-nous bien vite ce qu'il y a dans votre cidre ?

Le vieux fermier nous examinait d'un regard oblique et méfiant.

– Et si je vous le disais pas ?... fit-il... Vous seriez attrapés, vous bisqueriez...

Avec tout cela, le temps passait ; et par la porte ouverte du cellier nous arrivaient des bruits lointains de coups de feu...

– Père Lormeau, dis-je, nous ne savons point ce qu'il y a dans votre cidre, et nous brûlons de le savoir, parce que ce doit être très curieux...

– Si c'est curieux ! Ah ! oui, c'est curieux... Personne n'a une chose curieuse comme celle-là !... Il faudrait peut-être faire le tour de la terre avant d'en rencontrer une pareille... Mâtin, oui ! c'est curieux... Ah ! bon sens !... Ah ! Mazette !...

– Voyons, père Lormeau, dites-le, dites-le vite !

Le vieux réfléchit un instant, dodelina de la tête...

– Oui... mais c'est ben entendu... Vous n'irez point conter ça aux gars de Paris ? C'est ici comme à confesse ?

– Oui, père Lormeau.

– Eh ben, mes gars... dans cette pipe-là, dans ce cidre-là, il y a un homme !

Nous nous récriâmes.

– En vérité du bon Dieu, il y a un homme dans cette pipe-là, dans le cidre-là... un homme qui est haut, qui est gros... un homme, si tant est qu'un Prussien, sauf vot' respect, soye un homme, comme vous, comme moi, comme tout le monde... Et j'vas vous dire... Je suis sûr qu'il y a un homme là-dedans, parce que c'est moi qui l'y ai mis, avec son sabre,

son casque, ses bottes, et tout... Il est là-dedans... Attendez donc... Il est là-dedans, d'pis... d'pis...

Maître Lormeau compta sur ses doigts...

– D'pis dix-sept ans ! Y aura dix-sept ans au mois de novembre... Approchez-vous... Tapez sur la pipe... C'est point ordinaire, hein ! de taper sur une pipe de cidre où il y a un homme d'pis dix-sept ans !... Approchez-vous...

Et il ajouta en ricanant :

– On ne pourra toujours pas dire que celui-là n'a pas été baptisé ! Approchez-vous donc !...

* * *

Nous étions consternés et nous regardions la pipe, et il nous semblait voir, sous ces douves pacifiques, flotter dans le liquide jaune, des masses de chair informes et gluantes qui avaient été autrefois une créature humaine.

Le père Lormeau revint près de nous. Il nous parut qu'il était alors dégrisé.

– On dit dans les journaux que nous allons avoir encore la guerre, fit-il.

Et, désignant l'horrible pipe :

– C'est pourtant une chose triste, que la guerre !... ben triste !... Mais qu'est-ce que vous voulez !... Voilà l'histoire de ce pauvre bougre-là... C'était comme de juste, en 1870... Nous n'avions point encore vu de Prussiens dans le pays... mais on savait qu'ils n'étaient pas loin... Un jour tout de même, je vais porter du fumier dans les champs... Et pendant que je déchargeais le tombereau, je vois venir de loin un homme, à cheval, qui était tout blanc, et qui avait sur la tête quelque chose qui reluisait... Je pensai : « Cet homme-là, ben sûr, c'est un Prussien. Il arrive sans doute

pour me tuer ». En quelque temps de galop il fut arrivé près de moi... Il arrêta son cheval, mit pied à terre... Pardi ! Il n'avait point une trop méchante figure pour un Prussien... Et le voilà qui me baragouine un tas de choses que je n'entendais point, comme de juste... Pourtant, je compris qu'il s'était égaré et qu'il me demandait son chemin... Même qu'il tira une bourse de sa culotte et qu'il me montra des pièces de monnaie... Il m'offrait sans doute de le conduire... Écoutez, messieurs, je ne suis point un méchant homme et je ne ferais pas de mal à une mouche... Mais voilà, la colère qui me prend et me monte aux oreilles... C'était peut-être parce que mes deux gars étaient partis à la guerre et que je n'en avais pas de nouvelles... C'était peut-être parce que je me disais que les Prussiens allaient venir dévaster nos champs, nos maisons... Enfin, je ne sais pas pourquoi... Je saisis ma fourche à deux mains, et de toutes mes forces, avec rage, je frappe l'homme... L'homme tombe... Et je l'achève en lui enfonçant ma fourche dans la poitrine... C'est drôle tout de même, ces choses-là... Sur le moment, ça ne me fit pas plus d'émotion que si j'avais enfoncé ma fourche dans du fumier... Je ne pouvais pas laisser cet homme-là dans le champ, parce que les autres l'auraient trouvé, et, dame ! c'était ma peau, n'est-ce pas ? Le cheval, lui, était reparti en galopant, en hennissant... Je chargeai l'homme dans le tombereau, mis du fumier par-dessus lui, et je rentrai à la ferme... S'il faut tout vous dire... je n'étais pas trop fier !... Non ! cet homme, ce Prussien me gênait... Qu'est-ce que j'allais en faire ?... Je pensai d'abord à l'enterrer... mais j'avais entendu dire que les Prussiens fouillaient la terre autour des maisons, pour y découvrir les provisions cachées... Et puis je me méfiais des chiens, qui sentent les cadavres et qui vont gratter le sol au-dessus d'eux... Vraiment, j'avais du regret maintenant ! Il fallait pourtant que je m'en débarrasse, car les Prussiens pouvaient arriver d'un moment à l'autre... Alors, voilà ce que je fis : la nuit, je me relevai, je transportai le militaire dans le cellier... je

démontai ma plus grosse pipe de cidre... je mis l'homme dedans, je la remontai, la replaçai sur le chantier... et par la bonde, je fis couler du cidre, jusqu'à tant que la pipe fût pleine... Et cela tout seul !... C'était de l'ouvrage... et une pipe de cidre perdue ! Mais qu'est-ce que vous voulez ? quand il faut, il faut ! Il n'était que le temps du reste... Car les Prussiens vinrent le lendemain, et n'y virent que du feu !... Et voilà : l'autre est là-dedans depuis ce temps-là ! J'ai point osé l'enlever.

* * *

En ce moment, le facteur apparut à la porte du cellier.

– Bonjour, maît' Lormeau, et la compagnie ! dit-il.

– Bonjour, mon gars !

– Un beau temps, maît' Lormeau !

– Mais chaud, mon gars !

– Oui, ben chaud, maît' Lormeau.

– Tu boirais ben un coup de cidre, mon gars ?

– Ce n'est pas de refus, maît' Lormeau.

– Eh ben, mon gars, va-t-en chercher, à la maison, une vrille et un pot... Je vais t'en faire goûter un comme jamais tu n'en as bu !... Va !

Au bout de quelques minutes, le facteur revint, apportant la vrille et le pot. Mais Lormeau avait pris un fausset. Il se mit à percer la pipe de cidre, et le cidre jaillit en un petit filet mince... et remplit le pot. Après quoi, le fermier boucha le trou qu'il venait de faire dans la pipe, avec le fausset.

– Bois ça, mon gars, dit-il au facteur, en lui tendant le pot plein jusqu'aux bords. C'est du pur jus.

Le facteur salua, sourit, essuya ses lèvres du revers de sa main.

– À votre santé, maît' Lormeau, et la compagnie ! dit-il.

Mais il avait à peine avalé une gorgée, qu'il s'arrêta, fronça le sourcil et fit une grimace.

– Eh ben, quoi ? mon gars, dit maît' Lormeau... Ça ne va point ?...

Le facteur considérait le cidre.

– Oui, c'est du bon cidre, fit-il, ben sûr que c'est du bon cidre... Mais, c'est... drôle... il a un goût..., un goût... quasiment comme mes bottes... sauf l'respect que je vous dois...

Un mécontent

Il y avait, l'autre mois, dans un département que je ne nommerai pas, une élection de député. Les candidats ne chômaient point. On en comptait jusqu'à quatre, d'opinions différentes et d'égal appétit. Un monarchiste, un opportuniste, un radical, et un mécontent. Le mécontent, c'était M. Ulysse Perrine.

Issu de parents pauvres, presque mendiants, déplorables diables en guenille que tout le monde, dans le pays, a connus, travaillant à la journée, M. Ulysse Perrine, par on ne sait quelle paradoxale fantaisie de la vie, s'est élevé, tout seul, à une situation enviée et considérable, qui en fait aujourd'hui un des personnages les plus importants de la région ; d'autant plus mécontent qu'il est plus important. Ses commencements furent assez mystérieux. À son retour du régiment, où sa conduite n'avait rien eu d'exemplaire, il s'établit cafetier dans la petite ville de X... Ce fut un véritable événement, car on n'avait jamais vu à X... semblable café, ni si luxueux. Perrine ne négligea rien pour l'orner magnifiquement : des tables de marbre griote, des dorures au plafond, des glaces, des banquettes de velours grenat, un comptoir ventru, tout en métal blanc, qui reluisait comme un tabernacle. D'où lui venait l'argent ?... D'abord, on supposa charitablement qu'il l'avait volé ; ensuite, on raconta, non sans admiration et envie, qu'il le tenait d'une dame « très belle et titrée » dont il avait été l'amant durant ses années de service. Au fond, on ne savait rien de précis ; Perrine gardait un silence gouailleur sur les origines de sa fortune. Il payait comptant, voilà qui était clair. De plus, il était d'un naturel gai, entraînant, beau parleur même, et instruit de beaucoup de choses, à ce qu'il semblait. Aussi

quelques personnages de l’endroit, plus lettrés que les autres, émirent-ils l’opinion que M. Ulysse Perrine devait « être de la police secrète ». On le respecta et son café obtint un succès énorme. Tous les buveurs de bière et les joueurs de manille désertèrent les cabarets enfumés, pour venir se prélasser sur les neufs et mœlleux sièges de cet établissement que rehaussait encore le mystère dont il était sorti. Quant au père et à la mère Perrine, ils continuèrent, dans leur petit village, d’aller en journée, aussi maigres, aussi lamentablement vêtus que par le passé. Lorsqu’on leur parlait de leur fils, ils hochaient la tête, et disaient avec une sorte d’orgueil : « Il est si riche ! si riche ! si riche !» Ils moururent abandonnés, dans un taudis, où le lit était une puante couche de vieux fumier.

* * *

Au bout de trois ans, Ulysse Perrine était conseiller municipal, et faisait au maire républicain centre gauche, peureux et conciliant, une guerre acharnée et joviale. L’année suivante, lorsqu’il fut question d’élire un conseiller d’arrondissement, le cafetier fut choisi par le comité radical, comme le seul candidat capable de battre le conseiller sortant. Perrine fut élu. De jour en jour, sa considération grandissait avec sa fortune.

Cependant, ce n’était un secret pour personne, Ulysse Perrine prêtait de l’argent à la petite semaine, même on le disait très fort pour entortiller les gens et pour ajouter sur les billets, dans un coup de boisson habilement préparé, des zéros imprévus, au chiffre convenu. Derrière la salle de billard, il y avait une petit pièce qui inquiétait, et où des choses terribles, des ruines de petits cultivateurs, s’étaient, disait-on, silencieusement accomplies. On en voyait sortir, parfois, des paysans « avec des mines toutes retournées ». Il

y eut des plaintes. La justice, un instant, parut s’émouvoir, mais il fut impossible de prouver quoi que ce soit. Les plaignants furent conspués, et l’on accusa les curés de mener de sales intrigues contre un citoyen honorable, dont le seul tort était de ne pas aller à l’église et d’aimer le peuple. Perrine, en ces moments de crise, haussait les épaules et disait gaiement : « Comment ! j’oblige un tas de gueux... je m’expose... je me dépouille... et l’on gueule après moi ! Si c’est comme ça, bonsoir !... Je ferme la caisse ! » Du reste, quoiqu’il aimât le peuple, il se montrait impitoyable aux débiteurs « en retard d’échéance », mais si gaiement qu’on ne pouvait lui en garder rancune. En faisant vendre son dernier champ à un misérable paysan, il avait une façon si cordiale de lui taper sur le ventre et de l’appeler : « Sacré farceur ! », que le paysan était désarmé et concluait devant sa maison vide et ses champs évanouis : « C’est tout de même un bon homme, M. Perrine, et qui est farce ! »

* * *

Vinrent les élections au conseil général. La lutte fut vive, et Perrine fut élu à une grosse majorité. Tout en conservant son café, et en pratiquant l’usure, il s’était lancé dans des affaires plus vastes, avait joint à ces deux métiers le métier de marchand de biens. Il achetait des domaines, des bois, des fermes qu’il revendait ensuite, morcelés, par petites tranches. Ce diable d’homme possédait un flair extraordinaire pour ces spéculations hasardeuses. Souvent, le soir, en fumant sa pipe, au milieu de ses amis éblouis de ses coups d’audace et de ces coups de fortune, il disait avec orgueil :

– De la terre !... Ah ! j’en ai acheté de la terre !... J’en ai acheté si long, si large, qu’en la mettant bout à bout, elle ne

tiendrait pas dans trois départements... Comptez donc, vous autres, si ça en fait des arpents et des hectares !...

À mesure qu'il s'engraissait, sa gaîté tournait à la farce. Il aimait à taquiner les gens, à les mystifier cruellement, surtout les petits et les pauvres, car malgré ses opinions radicales hautement affichées, il avait naturellement un fonds de respect servile pour les riches et les hommes en place. Aussi, dans le pays, ça n'était plus de la considération qu'on avait pour M. Perrine, c'était de l'admiration, de l'enthousiasme, de la fierté ! Les notaires menaient le branle de sa popularité ; les huissiers venaient derrière, qui jouaient de la flûte, comme derrière le char d'un empereur romain.

* * *

Un jour, il arriva que M. Perrine vendit son café. Et l'on apprit avec une certaine stupéfaction qu'il venait d'acheter, pour son compte, et presque à vil prix, le beau domaine de Branche-Fleurie. Châtelain, un cafetier ! Cela, même chez les démocrates les plus avancés, renversait toutes les idées reçues, toutes les notions acquises sur la hiérarchie sociale ! Évidemment, il devait y avoir là-dessous des histoires très curieuses et très malpropres, « des micmacs de voleur » ; il y avait surtout une forte jalousie, qui aiguisa contre le nouveau seigneur les langues provinciales. Branche-Fleurie appartenait au baron de V..., un jeune écervelé « qui ne connaissait pas le prix de l'argent », et l'on n'ignorait point que depuis longtemps, le baron était dans les griffes de Perrine. Pendant quelques semaines l'on chuchota, mais M. Perrine, tout à coup, se déclara « mécontent ». Il en avait assez, lui aussi, des bandits qui ruinent et déshonorent la France ; il voulait la grandeur de la France ; il exigeait que la France reconquit son rang parmi les nations. Il envoya au

général Boulanger plusieurs adresses où il affirmait son propre mécontentement et le mécontentement du peuple, où il parlait du dévouement, d'impopularité, d'honnêteté, de dissolution. En même temps, il s'installait bruyamment dans son nouveau domaine, achetait des chevaux, des voitures, construisait, à la place d'un vieux moulin, une immense scierie mécanique, qui devait faire la richesse de tous. Puis, c'étaient des briqueteries, des fromageries, des fours à chaux, des fermes modèles, qui allaient imprimer un mouvement industriel et fécond à ce petit pays, immobilisé dans la routine. Et Perrine parcourait la campagne, clamant :

– Qu'est-ce que je veux, moi ?... Qu'est-ce que veut Boulanger ?... Qu'est-ce que nous voulons tous ?... Être contents ! Or, nous sommes mécontents ! Voilà !... Nous souffrons !... Vive Boulanger !

Alors, l'enthousiasme revint plus acharné que jamais, malgré les jalousies qui s'éveillaient en ces cœurs, et les inquiétudes qui se levaient des consciences troublées.

En dépit de son mécontentement, M. Perrine, châtelain de Branche-Fleurie, restait gai et farceur, comme avait été M. Perrine, cafetier, usurier, marchand de biens et content. Il tapait toujours sur le ventre des bonnes gens, familièrement. Mais sous ses allures joviales de bon enfant, c'était le propriétaire le plus féroce qu'on pût rencontrer. Il ne permettait pas que les pauvres ramassassent dans ses forêts le bois mort, les fougères et les feuilles sèches ; ses gardes défendaient, armés jusqu'aux dents, l'entrée de ses chasses ; il faisait poursuivre, à coups de pierres, les promeneurs qui, le dimanche, s'aventuraient dans ses allées. Avec cela, de mauvaise foi et de mauvaise paie, et toujours en discussion avec les ouvriers pour le règlement de leur semaine. Par exemple, ne s'emportant jamais, plaisantant sans cause, et disant à chaque réclamation : « Sacré farceur !... Tu voudrais m'exploiter ! T'es ben malin !

mais je suis plus malin que toi ! » Et il bourrait le réclamant de coups amicaux et le renvoyait content, flatté, sans le sou.

* * *

Une matinée, en visitant ses bœufs, dans une prairie au bas de laquelle coulait la rivière, il aperçut un vieux bonhomme qui pêchait des écrevisses. Du temps du baron V..., tout le monde pouvait pêcher à cet endroit éloigné du château. Donc, le vieux, sans défiance et la conscience calme, posait ses balances et les relevait chargées d'écrevisses. M. Perrine l'aborda.

– Eh bonjour, mon père Normand !

– Bonjour, monsieur Perrine.

– Et tu pêches, mon père Normand ?

– Comme vous voyez, monsieur Perrine.

– Et ça mord-t-il un peu ?

– Ça mord !... ça mord !... monsieur Perrine. J'en avons pris de biè belles... de biè belles !

– Montre-moi ça, mon père Normand.

Le bonhomme tendit à M. Perrine un bissac de toile où des écrevisses grouillaient, noires et luisantes, parmi des feuilles d'orties.

– Mâtin ! fit le châtelain... Mais dis donc, la pêche a été bonne... T'en as au moins pour trois écus là-dedans, hein ?

– P't-ête ben ! monsieur Perrine.

– C'est une fameuse journée, ça, mon père Normand.

– Point mauvaise, monsieur Perrine... Vous êtes ben honnête.

– Trois écus !... C'est que ça fait bouillir la marmite des petits, ça...

– Ben oui !... Ben oui !...

– Enfin, t'es content ?

– Ben oui !... Ben oui !...

Perrine examinait toujours les écrevisses, s'extasiait sur leur grosseur.

– Sacré père Normand, va !... Est-il habile ce vieux bougre-là !... Dis donc, veux-tu que je te montre une chose curieuse ?

– À vot' service, monsieur Perrine.

Il prit le sac par le fond, le pencha au-dessus de la rivière, et, doucement, à petits coups, le secoua. Les écrevisses tombaient dans l'eau, une à une, disparaissaient.

– Monsieur Perrine ! Monsieur Perrine ! criait le père Normand, la mort dans l'âme.

– Sacré père Normand ! répétait le gai châtelain. Ne gueule donc pas comme ça ! Et regarde les trois écus qui se foutent à l'eau...

Quand il n'y eut plus une seule écrevisse dans le sac, Perrine dit :

– Et maintenant, mon petit vieux, tu vas décaniller d'ici, hein ?... Et que je ne te retrouve plus dans mes prairies, hein ?... sacré bonhomme, va !

* * *

Il a été nommé au ballottage.

Un gendarme

J’ai été élevé dans le respect du gendarme et, je puis le dire, le gendarme fut ma première conception de la société. Simple d’ailleurs, comme toutes les belles choses, cette conception gendarmesque et sociale. D’un côté, le voleur ; de l’autre côté, le gendarme, le gendarme héroïque et paternel, abritant sous son grand manteau tous les braves gens du bon Dieu et les défendant de son grand sabre : car tout était grand dans le gendarme, l’arme, l’homme et le rôle. Je n’imaginais rien au-delà. Né dans un petit village inconnu des Guignols, je n’avais pas été perverti par les dialogues démoralisants, par les conseils de révolte que soufflent aux enfants de Paris et les marionnettes dominicales. Si, plus tard, au collège, sollicité par les hautes pensées qu’inculque aux jeunes cerveaux le commerce assidu du latin, j’avais eu à allégoriser la société en une composition synthétique, à la mine de plomb, je ne l’eusse point représentée autrement que par un temple grec, ayant un gendarme à sa base, un gendarme à son faîte. Peut-être même, il m’eût paru grandiose d’y ajouter, au-dessus d’un paysage symbolique, dans le ciel clair, le chapeau légendaire irradiant sur le monde, comme un soleil. Hélas ! où sont les virginités des impressions de l’enfance ?... Je gardais cette généreuse illusion jusqu’à l’âge de quatorze ans, et ce fut un gendarme lui-même qui se chargea de me l’enlever. Il s’appelait Barjeot.

Barjeot était un énorme gaillard, dont la trogne reluisait splendidement, comme si, tous les matins, il eût pris le soin de l’astiquer en même temps que sa giberne. Et de fait, il ne manquait point de l’astiquer, cette trogne éclatante, richement ornée de bubelettes vives, décorée d’un entrelac

de veines bleues, jaunes, violettes, écarlates ; mais ce n’était point avec du tripoli ni du blanc d’Espagne qu’il l’astiquait. Bon compagnon, farceur, toujours prêt à boire un verre de trois-six et à caresser le menton d’une fille, il avait conquis, dans le pays, une véritable popularité. Cette popularité venait surtout de ce que Barjeot se grisait régulièrement ; et quand il était gris, jamais il ne querellait ni ne bataillait, ainsi que font tant d’ivrognes qui ne savent pas vivre. Bien au contraire, il n’y avait pas, dans le monde, de drôleries qu’il ne débitât, de sottises amusantes et spirituelles qu’il ne fût capable d’exécuter. Les gamins, les petits maraudeurs qui s’en vont, la nuit, voler des poires dans les vergers, et que la vue d’un tricorne met ordinairement en fuite, suivaient le gendarme dans les tues, glapissant et battant des mains :

– Hé ! Barjeot !... C’est Barjeot... V’là Barjeot !

Quelquefois même, ils accrochaient à sa tunique, par derrière, une longue corde, au bout de laquelle ils avaient attaché un chat crevé ou quelque autre objet bizarre et malpropre.

– Hé ! Barjeot !

Les gens se mettaient sur le pas des portes, riaient, applaudissaient, criaient aussi :

– Hé, Barjeot !

Le prestige de la gendarmerie se trouvait bien un peu diminué par toutes les frasques de Barjeot, mais il était si bon enfant, si peu gendarme, « ce sacré lascar de Barjeot », qu’on n’y faisait point attention.

– Hé, Barjeot !

* * *

La gendarmerie était située à l’extrémité du bourg, au fond d’un vaste jardin, en pleine campagne ; une belle maison carrée, en brique, avec un toit très haut et moussu. Au milieu de la façade, emmanché d’une hampe fine, flottait le drapeau tricolore, un drapeau de fer-blanc, délavé par la pluie, qui rendait des sons aigres et grinçants de girouette chaque fois que passait un coup de vent. Le jardin se divisait en cinq carrés, affectés chacun à chacun des cinq gendarmes. Naturellement, le brigadier, M. Luton, s’était réservé pour lui le plus grand et le meilleur, par droit de supériorité, et Barjeot, qui se moquait bien des légumes, lui avait, par surcroît, cédé le sien. D’où il résultait que Barjeot était notoirement protégé par Luton, et que Luton, outre sa consommation personnelle, trouvait encore le moyen de faire vendre par sa femme des choux, des salades et des carottes, le lundi, au marché.

Toute la journée, après le passage des chevaux, les gendarmes, coiffés de leur képi bleu et vêtus de tricots de laine rouge, sarclaient, binaient, plantaient, arrosaient, taillaient leurs arbres. Souvent l’été, vers le soir, avant le coucher du soleil, M. Luton se reposait sous une tonnelle de vigne vierge et d’aristoloches qu’il avait édifiée dans un coin du jardin, et là, débraillé, soufflant, les mains terreuses, il cultivait son esprit en lisant des romans-feuilletons, des histoires de crimes tragiques que lui prêtait l’instituteur, lequel les tenait de la buraliste, qui les tenait du percepteur, lequel était un homme très au courant de la littérature de son temps. Les semaines, les mois, les années se passaient toujours de la même façon, hormis, toutefois, les jours « de correspondance », où il fallait bien monter à cheval et exécuter un semblant de service. Pendant ce temps, les braconniers fusillaient cerfs et chevreuils dans les bois, lièvres et perdreaux dans la plaine ; ils ne se cachaient plus, tiraient, colletaient, panneautaient à la barbe des gendarmes, qui avaient définitivement abandonné le bancal

pour le sécateur, et la carabine pour la pomme d'arrosoir. Quant aux maraudeurs nocturnes, pourvu qu'ils ne vinssent point piller les laitues et les fruits du brigadier, tout leur était permis. Aussi s'en donnaient-ils à cœur-joie, les bons maraudeurs.

Barjeot, lui, ne jardinait pas. Semer des pommes de terre et lier des chicorées, « ça n'était pas son affaire ». Il avait d'autres occupations, comme on a vu plus haut. Régulièrement, avec une ponctualité militaire, il se rendait au bourg, sur la place, devant le café Bodin, où quelques soiffards d'importance avaient accoutumé de se réunir. Du plus loin qu'apparaissait sa trogne excitée et flambante, on levait les bras, on riait.

– Ah ! c'est Barjeot !... Eh ben, sacré Barjeot, on va prendre un verre, hein ?

– Tout d' même !

Et l'on s'attablait. Le vin blanc d'abord, puis le mêlé-cassis, le trois-six, parfois quelques absinthes. Vers dix heures, Barjeot, très éméché, redescendait la Grande-Rue en zigzaguant, et rentrait à la gendarmerie pour déjeuner.

Le brigadier, qui ramait des petits pois, sa femme, qui *étendait* du linge, les trois gendarmes : l'un bêchant, l'autre taillant la haie d'épines, celui-là arrachant des scorsonères, s'écriaient en chœur, la face réjouie :

– Hé ! Barjeot... as-tu ton plumet ? Sacré farceur de Barjeot !

Or voici ce qu'un jour il arriva.

* * *

À quelques kilomètres du bourg, dans une maison isolée, près du bois de Daguenette, habitait un braconnier très

connu des revendeurs et des *coquetiers,* très redouté des honnêtes gens. On racontait de lui de sinistres histoires, des assassinats de gardes, des coups d'audace stupéfiante. Il se nommait Boulet-Milord. Pourquoi Milord ? Personne ne connut jamais la raison de ce sobriquet. Aussi l'appelait-on Milord, de préférence à Boulet. Barjeot entretenait avec Milord, paraît-il, des relations clandestines et cordiales. Assez souvent il partait, le soir, sous prétexte de tournée, pour le bois de Daguenette, et passait des nuits en compagnie de Milord, à boire, à faire le diable sait quoi, car on prétendait que la maison du braconnier était hantée par les beautés forestières d'alentour. Ce qu'il y a de certain, c'est que Barjeot rapporta plusieurs fois un lièvre, un faisan, de ces visites nocturnes, et toute la gendarmerie s'en régala.

Une nuit, Milord dit à Barjeot :

– Pourquoi qu' tu ne viendrais pas à l'affût avec moi ?

Et Barjeot répondit :

– À l'affût !... mais j' suis gendarme !

– Gendarme, t'éi ! siffla Milord... Imbécile, si tu étais gendarme, est-ce que tu serais icite ? Allons, viens-tu ?...

Barjeot hocha la tête, se gratta le nez :

– À l'affût !... à l'affût !... Tout d' même !

– Ah ! sacré Barjeot, va !

Ils partirent. La nuit était claire ; la lune brillante, très haut dans le ciel.

Milord et Barjeot s'engagèrent dans le bois, traversèrent un taillis, puis une courte futaie. Milord huma le vent, comme un chien de chasse. Une belle clairière s'étendait devant eux et l'ombre des troncs d'arbre s'allongeait sur la clairière.

– C'est ben, dit Milord à voix basse... Arrêtons-nous.

S'adressant à Barjeot, il commanda :

– Té, allonge-té d'rière c'te âbre... Écarquille les yeux et tâche moyen de ne pas éternuer.

Barjeot ne répondit pas. Il se coucha sur la bruyère humide, mal à l'aise, inquiet du frémissement du bois. Au loin, un renard qui chassait aboya.

* * *

Il y avait un quart d'heure qu'ils attendaient, l'un près de l'autre, le fusil au poing. Deux lapins traversèrent lentement la clairière.

– Ne tire pas, dit Milord... Ren que des chevreuils ou ben des biches !

Et tout à coup, sur le sol, une ombre remua, rampa, puis un homme se dressa, tout droit, devant eux, immense dans la clarté lunaire.

– Ah ! j' vous y prends, c' coup-ci ! cria l'homme ; canaille !

Une arme reluisait dans ses mains, une plaque brillait sur sa poitrine.

Affolé, Barjeot s'était levé, fuyait, courbant le dos, essayant de se garer derrière les troncs d'arbres.

– Ne fiche pas le camp ! menaça l'homme, ou je tire.

Barjeot fuyait toujours... Une détonation retentit, et le gendarme sentit comme un coup de fouet lui casser le bras gauche, qui retomba inerte au long de la cuisse.

Mais il réfléchit et se fit ce raisonnement rapide :

– Cet homme m'a reconnu, bien sûr... S'il ne me tue pas de son second coup, il me dénoncera... Le conseil de guerre... je suis perdu.

Il s'arrêta.

– C’est bon, dit-il... Ne tire pas... Je me rends.

Et, s’approchant de l’homme, Barjeot lui déchargea son fusil en pleine poitrine. L’homme tourna sur lui-même, étendit les bras, et s’abattit comme une masse sur la bruyère.

Milord s’était blotti au pied d’une touffe de houx, épaisse comme une muraille... Lentement il avança la tête et, d’une voix qui tremblait :

– C’est l’ garde d’ Blandé, tu sais ben... Est-y ben mô, au moins ?

– Vas-y voir, toi.

– Mé ?

– Oui, toi... Je n’ose pas... et puis je suis blessé : il m’a cassé le bras, cet animal-là.

À quatre pattes, comme un loup, Milord se dirigea vers le cadavre, se pencha sur lui...

– Il est bien mô... dit-il. Quoi qu’ j’allons en faire ?... Sacré Barjeot, va !

Et, par un instinct de voleur, l’ayant palpé, il fouilla dans les poches du garde...

Barjeot regardait Milord, perplexe, la main droite sur la crosse de son revolver.

* * *

Au petit jour, une charrette descendait la Grande-Rue, conduite par un paysan. Barjeot marchait derrière, l’uniforme taché de sang poisseux, sur lequel des feuilles mortes s’étaient collées ; le bras soutenu, au milieu de la poitrine, par un mouchoir à carreaux. Au fond de la charrette, sous une bâche de toile tannée, on distinguait la forme rigide de deux cadavres. Les portes s’ouvraient : les

gens, à peine réveillés, sortaient de chez eux, et les hommes mi-vêtus, les femmes en camisole, les chiens rôdeurs, se mirent à suivre la funèbre voiture, silencieux, terrifiés...

Je venais de relever des lignes de fond, quand, près de la gendarmerie, j'aperçus une grande foule... Je m'approchai...

– ... Alors, disait Barjeot, voilà que j'accours dans la direction du coup de feu... bon... Et qu'est-ce que je vois ?... Milord qui était sur un homme mort et qui le fouillait !... Rends-toi ! que je lui crie... Mais v'là Milord qui prend le fusil du garde, qui m'ajuste... Je fonce sur lui... Il tire, m'attrape le bras gauche... bon... Rends-toi, que je lui crie... Mais voilà qu'il m'ajuste encore... bon... Alors je fais ni une ni deux... Je prends mon revolver, pan !... Et v'là Milord qui toupine, les quatre fers en l'air... Alors, v'là que je vais auprès du garde... Il était tout chaud... Mais bernique !... tué raide, le pauv' diable... Le coup dans la poitrine, en plein mitan... Moi, j'ai l' bras cassé... C'est rien, ça !... Alors, j'ai été d'mander un coup d' main à maîtr' Drouet.

– Sacré Barjeot ! murmura quelqu'un, dans la foule. Mais ce n'était plus le « sacré Barjeot ! » goguenard, poussé par les gamins s'amusant du « soûlard », c'était un « sacré Barjeot » grave, recueilli, profond, le cri d'admiration exaltant le héros.

* * *

Trois mois après, Barjeot obtenait sa mise à la retraite... On le décora.

La p’tite

Et voici ce qu’il nous conta, de sa voix dolente, en promenant sur nous ses petits yeux bouffis, où la débauche avait mis la marque indélébile de ses griffes.

* * *

J’avais un homme de journée, pour herber le jardin et ratisser le sable des allées, On l’appelait le Polonais. Pourquoi ? Je n’en sais rien, car il se nommait réellement Jean Louvain. C’était un particulier à louches allures, et fort paresseux. Il avait un cou de taureau, une nuque épaisse, obstinée, d’assassin, des membres tourmentés d’athlète. Du matin au soir, il ne faisait rien, et me volait ce qu’il pouvait : des outils de jardinage, des graines, du bois. De temps en temps, et seulement à l’époque des fêtes locales, il me dérobait, dans la basse-cour, des poulets et des dindons. En réalité, il menait, dans le vol, de la discrétion et de la ponctualité. J’aurais pu le renvoyer, mais je n’aime pas le changement, et j’avoue que j’ai un faible pour les crapules. J’étais habitué à le voir, chaque jour, il faisait pour ainsi dire partie de mon paysage. Et puis, souvent, je m’amusais à remuer la fange de ce cœur de brute, il s’en levait une odeur d’humanité nauséeuse et putride qui me rendait plus tolérable l’odeur du mien. Enfin, un autre visage quotidien m’eût été davantage haïssable. Pour arriver à le supporter, il m’eût fallu une longue accoutumance que je ne me sentis pas le goût de recommencer. Chaque fois qu’un de ces petits vols domestiques, dont je viens de parler et qui m’eussent peut-être manqué avec un autre, avait été commis, c’était

pour moi, un plaisir que d'embarrasser, par mes questions et mes soupçons, l'impassible Polonais, qui répondait immuablement, comme le paysan de Jules Jouy(1) : « J'en avons point connaissance ! »

Louvain était marié, et sa femme faisait métier de repasseuse. Blonde, grasse, hardie et jolie encore, Mme Louvain était une gaillarde, dont les aventures amoureuses ne se comptaient plus ; la digne, l'harmonieuse femelle de ce mâle. Tout ce qui, dans le pays, était sain, vigoureux et fortuné, avait passé dans son lit. Sur ce chapitre délicat, le mari était d'une complaisance infinie, d'une inaltérable philosophie, à donner le frisson parfois. Les amants de sa femme étaient ses meilleurs amis. Il se faisait payer à boire par eux, les incitait à de réjouissantes parties de gueule, provoquait les cadeaux et, dans les cas urgents, empruntait « des p'tites sommes », avec des airs de menace tranquille et bonhomme que les muscles de son cou et l'agilité de ses biceps rendaient effrayants, et qui ne manquaient jamais leur effet. Une chose le chagrinait, c'était mon indifférence à l'égard de sa femme. Il y voyait des gains perdus, ce qui le fâchait fort ; il y voyait aussi un mépris, dont il avait peine à supporter l'idée. Car il avait de l'amour-propre et de l'honneur à sa façon, le Polonais. J'étais non seulement l'homme le plus riche, mais le plus important personnage du pays, et je manquais à la collection ! Il me disait souvent, en dardant sur moi ses petits yeux aigus : « Pourquoi qu'vous ne voulez point qu'elle vous repasse ?... Elle repasse ben, allez !... ben, ben !... C'est une femme qu'en a du vice, pour le repassage !... Mâtin, qu'elle en a !... Elle en a plus que celles de la ville, que celles de Paris ? Elle repasse en long, en travers, d'ssus, d'ssous, d'dans... Elle vous repasserait comme vous l'avez jamais été ; c'est moi qui vous le dis ! » Un jour qu'il m'exaspérait avec les qualités de repasseuse de sa femme, je crus le faire taire, en lui disant brutalement : « Vous voudriez que je couche avec votre

femme, hein, Louvain ?... Eh bien, non... votre femme ne me plaît pas... À mon âge, on aime mieux les fruits plus verts. » Mais il me regarda d'un tel regard que je frissonnai de la tête aux pieds, comme devant la vue soudaine d'un crime possible et indéfini. Et je sentis sur mes reins, sur ma poitrine, sur ma gorge, quelque chose de froid, d'intolérable et de pareil à l'enlacement d'un reptile gluant et glacé, lorsqu'il murmura négligemment, en lançant sur le sable de l'allée un jet de salive : « Des fruits plus verts !... Ça pourrait ben s'trouver ! »

Le Polonais avait une fille, de douze ans à peine, la p'tite, comme il l'appelait. La p'tite était frêle, jolie et très blonde, avec de grandes prunelles perverses, et un teint de femme fatiguée par le plaisir. Elle gardait dans sa petite personne délicate, dans son corps mince d'enfant, la grâce d'amour qu'ont les femmes vieillies et qui ont beaucoup aimé. Et cette grâce, qui est une survie des bonheurs disparus et des ivresses mortes, et qui est si mélancolique, si émouvante, chez les femmes dont les cheveux ont blanchi, était, en elle, si jeune, monstrueuse et terrible. Chaque fois que j'allais au bourg, je la voyais gaminer dans les rues, avec les garçons, coquette, en robe claire, ses cheveux toujours ornés d'un ruban éclatant, ou d'une vive fleur. On m'avait raconté d'elle des traits d'une effrayante précocité. Dressée au vice par la mère, présente chaque jour aux saletés de ce ménage impudique et prostitué, il n'y avait là rien d'étonnant. Je l'avais déjà remarquée, non sans trouble, je dois le confesser. Dans la vie solitaire, comme est la mienne, lorsque l'homme n'est pas défendu contre soi-même par l'antisepsie d'un travail incessant et de hautes préoccupations intellectuelles, la pensée va loin et très vite, à travers la folie des rêves morbides et la nourriture des désirs infectieux. L'oisiveté mentale et physique a cela de destructeur, de mortel que, nous laissant seuls avec ce qu'il y a en nous de pire et de dégénéré, elle déforme, peu à peu,

dans notre appareil cérébral, nos sensations les plus naturelles et nos plus nobles sentiments. Elle fait plus : elle abolit, dans notre esprit, dans notre conscience, le sens de la beauté normale, et y substitue l'amour du laid et le besoin du monstrueux. Il m'est arrivé, à moi, des choses incroyables ; j'ai passé par d'étranges et irréparables perversions, par des dégénérescences caractéristiques dont je ne suis pas guéri aujourd'hui. Les femmes les plus horribles, aux dessous malpropres, aux difformités répulsives, m'attiraient impérieusement, tandis que devant de belles chairs saines et d'harmonieuses formes, je restais insensible, plus qu'insensible. J'en avais réellement le dégoût, un dégoût poussé jusqu'à la douleur physique. Pour faire entrer dans mes veines refroidies un peu des anciennes flammes, il me fallait l'abject et continu spectacle des ordures excrémentielles, ou bien le contact criminel, l'affreux et épouvantable excitant des vieillesses qui sont près de s'éteindre, ou celui des jeunesses impubères. Je ne veux pas m'excuser, mais je connais de fort braves gens, des magistrats, des prêtres et des académiciens qui sont ainsi...

Le lendemain du jour où le Polonais m'avait dit, avec une intention que j'avais tout de suite comprise, et qui me bouleversa : « Des fruits plus verts !... Ça pourrait bien s'trouver », il m'amena sa fille, sous un prétexte quelconque. Il ne se donnait même pas la peine de déguiser son cynisme, ni de parer son crime de raisons habiles et d'hypocrites excuses. L'enfant était charmante ce jour-là, de ce charme invincible et torturant qu'ont les monstres. Sa mère l'avait ornée, avec soin, de tout ce qu'elle possédait de plus frais en rubans, de plus riche en fanfioles joyeuses. Ses mains étaient, je me souviens, gantées de transparentes mitaines qui sentaient l'iris, et sa robe, très courte, rose, découvrait de petites jambes d'une courbe molle et déjà voluptueuse. Des nattes blondes, nouées, au bout, de coques roses, retombaient sur ses épaules, toutes dorées de soleil. Et dans

ce rose dont elle était vêtue, son teint avait quelque chose d'impudique et de plus fané, et ses prunelles, qui s'étaient attachées sur moi, avec une fixité lourde et brûlante à la fois, lançaient d'étranges, de fauves, de voraces lueurs de passion. J'eus d'abord la pensée de débattre le prix de ce crime vivant qui s'offrait à moi. Mais cette pensée où s'étaient rués tous mes désirs, je la repoussai aussitôt, non par crainte de ce crime que j'allais commettre, non par remords anticipé ; ne croyez pas non plus que je me sentisse glacé par la survenue d'une répulsion physique, ni par rien de ce que vous pourriez imaginer de naturel et de moral. Je la repoussai parce que je ne trouvais pas assez de sécurité dans la complicité forcée du père, parce que je redoutais ce marchandage, où il essaierait de me voler, peut-être, et qui était gros de conséquences sociales ultérieures. J'avais tort, sans doute, car en ce moment, le visage du Polonais rayonnait. Sa nuque était moins terrible ; il y avait dans ses membres houleux de lutteur comme une détente, un apaisement. J'aurais pu remarquer aussi en ses yeux louches et habituellement farouches, un reflet d'émotion sincère, de joie intérieure, de bonté même, de confiance, oui, de confiance, ainsi qu'il arrive aux êtres les plus sombres lorsqu'ils espèrent un succès, et qu'ils sont sous l'influence d'une bonne action ou d'une bonne affaire. Le Polonais était redevenu paternel et hiérarchique ; et c'est d'un ton paternel et condescendant qu'il me dit :

– Oh ! qu'elle a du vice, la p'tite !... Elle en a du vice, allez monsieur ! C'est pis que sa mère !

Et il ajouta, bonhomme et tendre :

– C'est une enfant qui me donnera ben du tracas !... Elle sait tout... elle fait tout !... Tenez, hier encore, je l'ai surprise dans le grenier, sur mes haricots, avec un garçon !... On ne peut point l'empêcher... C'est dans le sang ; oh ! j'aurai ben du désagrément avec elle... Mais on n'a pas le cœur de la battre, n'est-ce pas ?... Un père est un père... Et puis,

quoi ?... C'est si gentil, si drôle !... Dimanche dernier, on était quelques amis, le soir, à souper ensemble... Et on rigolait, comme ça, gentiment, entre soi ! La p'tite avait bu un petit coup... Elle était grise, un peu... Et elle en disait des bêtises, elle en disait !... Faudrait que vous l'auriez vue et entendue... Elle asticotait Jules Dubosc et elle lui disait, en levant ses jupes, ses petites jupes : « Fais-moi un enfant, Jujules... fais-moi un enfant !... » Et puis, tout d'un coup, elle a été prise de je ne sais quoi... Elle se roulait. Et puis après, elle s'est mise à pleurer, à pleurer, comme çà, sans raison !

La petite me regardait toujours de ses yeux étranges, si grands, qui me faisaient sur la chair l'effet de ventouses. Il me semblait que tout mon sang affluait à ses yeux, pompé, tari par eux, tandis qu'un froid intense envahissait ma poitrine et que mes membres, trop lourds, défaillaient. Elle me prit la main et cherchant à m'entraîner, tandis que le Polonais, ravi, répétait : « Ah ! qu'elle a du vice, la p'tite ! », elle me dit, ironique, et sur l'air d'une chanson saccadée : « Fais-moi un enfant, Jujules, fais moi un enfant ! »

Et autour de moi, elle pirouette, tendant son buste grêle et faisant bouffer sa robe rose.

Un matin, c'était le jour de la Fête-Dieu, elle revint, toute seule, pour cueillir des fleurs. Elle en emplit un grand panier. Je n'étais pas chez moi. Elle m'attendit longtemps, et s'en alla. Le dimanche suivant elle revint, mais elle ne cueillit pas de fleurs. Je l'entraînai vers un bosquet, qu'un épais rideau d'arbres et de lianes emmêlées rend impénétrable au regard. Mon pouls battait violemment.

Le narrateur s'interrompit soudain, et pendant quelques secondes, il passa sa main sur son front où venaient d'apparaître des plaques rouges. Il poursuivit :

– Après tout, il n'y a peut-être rien de vrai, dans ce que je viens de vous raconter... Ai-je vraiment commis le crime, l'ai-

je seulement rêvé ? Je n’en sais rien... La petite existe-t-elle ?... Il y a des moments où j’en doute... Il me semble pourtant que je l’ai revue souvent, dans mon jardin, sur les routes, dans le bois, partout où je vais, partout où je suis, il me semble que je la revois encore... Mais il se peut que cela soit un songe... Le Polonais existe, lui... Il n’herbe plus les allées et les plates-bandes de ma propriété, mais je sais qu’il existe. Depuis cette aventure, qui n’est peut-être pas arrivée, je fais au Polonais une rente de deux cents francs par mois... Et chaque fois, en touchant son argent, il me dit : « Si je voulais, ça serait plus cher que ça... Je n’aurais qu’à parler aux juges ! »

L’homme au grenier

Quand Clément Sourd rentra du service, par une matinée d’hiver, tout crotté de la boue du chemin, tout trempé de la pluie du ciel, il n’embrassa pas sa mère qui travaillait, ne l’attendant pas, à un ouvrage de couture, il ne s’informa pas de son père, qui était aux champs, ni de sa sœur, servante à la ferme des Hourdes. Et il s’assit près de la cheminée, sombre, sans prononcer une parole. C’était un grand garçon maigre, gauche, avec des mains velues, et de longs bras pendant comme ceux des gorilles. Il avait un front très bas, mangé par de rudes cheveux noirs, et des yeux étranges dont le regard semblait être ailleurs, toujours.

La mère considéra son fils, toute saisie de le trouver ainsi.

– C’est bien toi, Clément ? demanda-t-elle... Quoi qu’ t’as, dis, Clément ?... Pourquoi qu’ tu ne dis rien ?... Pourquoi qu’ t’es si changé ?... Est-ce qu’on rentre comme ça, chez ses parents, sans seulement leur faire mignon ?... Es-tu malade ? T’as donc pas faim ?

Clément se retourna sur sa chaise, poussa une sorte de bestial grognement... Puis, tout à coup, il se leva, et se dirigea vers la porte.

– Où qu’ tu vas ? dit la mère... Où qu’ tu vas, déjà ?

– Je vas où j’vas... répondit Clément, avec colère... Fiche-moi la paix.

Et la mère Sourd, levant ses bras au ciel, soupira :

– Si c’est Dieu possible !... Et quoi qu’on lui a fait à mon garçon, pour me le rendre comme ça ?

Clément sortit, s’acheminant vers le village, entra au cabaret, tout droit.

– Tiens ! c’est Clément ? s’écrièrent quelques ouvriers attablés autour d’une bouteille de vin... Eh ben !, tu vas boire, avec nous, Clément... Nous allons arroser ton retour... Viens donc avec nous, camarade.

Il ne les regarda même pas, choisit une table éloignée des buveurs, et les coudes sur la table, les yeux brillants, ses narines battant aux souffles d’alcool dont la pièce était pleine :

– De l’eau-de-vie ! commanda-t-il.

Il ne rentra chez ses parents que le soir, très tard, ivre-mort.

Chaque jour se passa de même. Les reproches, les scènes, les menaces furent impuissantes à rien changer de la conduite de Clément. Il ne répondait pas, n’avait même pas l’air d’entendre, et brusquement il quittait la maison pour aller s’enfermer au café. Quelquefois, en rentrant la nuit, il trouva la porte close, les fenêtres barricadées. Alors il s’abattait en travers du seuil et s’endormait, la face dans ses ordures. Au bout d’une semaine, le père lui dit :

– Nous ne pouvons plus te garder à rien faire... Nous ne gagnons pas notre argent pour que tu le boives... Tu travailleras, ou tu t’en iras... tu t’en iras au diable !

– C’est bon ! fit Clément.

Il partit et ne rentra plus.

La mère l’attendit vainement. À l’insu de son mari, souvent, le soir, elle déverrouillait la porte, afin que son fils pût trouver la maison ouverte, si l’idée lui venait de rentrer, quelque nuit. Mais Clément ne rentra plus.

Un mois s’écoula. On n’avait plus revu Clément, on n’avait plus entendu parler de Clément.

– Où qu'il a pu aller ? demandait la mère... Il est peut-être mort ?... et tout de même, s'il est mort, ça ne serait pas bien de l'avoir renvoyé de chez nous...

– Tant mieux, s'il est mort ! répondit le père... C'est un bon débarras ! Nous ne pouvions pas garder et nourrir un feignant pareil !... Nous aurait grugés, ce feignant-là !

– C'est tout de même notre fils ! hasardait la mère, qui hochait la tête tristement.

– Notre fils !... notre fils !... criait le père... Hé ben, après ?... Il n'y a pas de fils qui tienne !... D'abord, un fils, c'est un qui travaille et qui gagne sa vie ! Voilà !

Il fallait pourtant se préoccuper de la disparition de Clément. On s'informa auprès des uns, auprès des autres. Personne ne l'avait vu nulle part. Nulle part, aucun, ni dans les bois, ni sur les routes, ni dans les auberges, ne l'avait rencontré.

La mère, un peu plus pâle maintenant, disait, avec des pleurs dans ses yeux :

– Il se sera peut-être pendu dans quelque coin du bois.

À quoi le père répondait, sans une émotion, en faisant le geste de quelqu'un qui perd pied dans les eaux profondes :

– À moins qu'il se soit, peut-être, *nèyé,* dans quelque trou de la rivière.

Et il concluait :

– Ah ! ben ! qu'il se nèye !... C'est son affaire... ça n'est pas la nôtre.

On fouilla la campagne, le bois, les carrières de Marteuil dont les galeries s'enfoncent très loin, sous la terre ; on sonda la rivière. Les gendarmes commencèrent d'inextricables enquêtes qui n'aboutirent qu'à de crapuleuses ribotes dans les bouchons ; le parquet

poursuivit une molle instruction qui n’aboutit à rien. Nulle part, nulle trace de Clément.

Clément avait disparu du pays, comme s’évanouit, dans l’air, une fumée.

Deux mois, trois mois, six mois s’écoulèrent. Depuis longtemps, il n’était plus question de Clément. La curiosité des premiers jours avait été vite épuisée. D’autres événements bien plus importants, bien plus extraordinaires, bien plus incompréhensibles, remplaçaient, renouvelaient, décuplaient l’agitation un instant produite dans les villages et les bordes d’alentour par la fuite de Clément. Quelque chose d’inouï, de mystérieux, de diabolique planait sur la contrée. Une fatalité terrible semblait peser sur chaque maison, une malédiction entrait par chaque porte. Depuis le jour où Clément avait disparu, – mais il n’était venu à l’esprit de personne d’établir une corrélation entre ces deux faits –, toutes les nuits, des vols étaient commis. D’abord discrets, puis audacieux, ils tournaient maintenant à la dévastation générale. On volait les volailles, on dévalisait les clapiers. Des chiens, des moutons furent dérobés. Des porcs disparurent. Le père Sourd, qui, chaque année, élevait une douzaine d’oies pour les vendre, grasses, à la Noël, les vit s’en aller, une à une, et, des six poules pondeuses de la mère Sourd, il ne resta, un matin, que trois plumes dans le poulailler vide. Les débitants de boisson constataient aussi qu’il leur manquait des litres de vin et des cruchons d’eau-de-vie. Riche comme pauvre, personne n’était épargné. On n’en citait aucun qui n’eût à se plaindre d’un vol. Mais c’était surtout à la ferme des Hourdes que les ravages étaient grands. Poulets, dindes, pintades, canards, fondaient littéralement. La basse-cour se dépeuplait de ses hôtes. Chose inexplicable, et qu’on n’avait jamais vue, les vaches avaient leurs mamelles taries quand, dès l’aube, les filles d’étable allaient les traire. Chose plus stupéfiante encore, on

trouva, dans les herbages, des bœufs abattus dont il ne restait que la carcasse.

Qui donc volait et tuait ainsi ? On avait d'abord accusé de ces crimes les rôdeurs, les vagabonds, les Bohémiens, qui, tout le jour et toute la nuit, se succèdent en effrayantes files, sur la grand'route de Paris, séparée du village par quelques centimètres de prairies à peine. Chacun faisait bonne garde. Étaient-ce des loups, des fauves échappés d'une ménagerie foraine ? Les braves se cachaient, armés d'antiques flingots, autour des demeures, dans les fourrés. Mais on n'avait pris personne ; rien d'insolite ne troublait le silence coutumier des vergers et des champs. Et les vols et les massacres augmentaient en audace et en nombre. Alors, devant cette énigme, les imaginations s'étaient affolées. Un miracle seul pouvait détourner, du pays hanté et maudit, cet invisible, ce surnaturel ennemi. Il n'y avait plus que Dieu qui fût capable de vaincre cet insaisissable démon. On fit des neuvaines, on organisa des processions ; et le soir, de même que pendant les épidémies de choléra, on alluma de grands feux pour brûler des esprits malfaisants qui rôdaient sûrement dans l'air.

Pendant ce temps, la mère Sourd, très triste, se disait, en joignant les mains :

– Et si c'était Clément ?... ou bien son âme ?

Un après-midi, la fille Sourd, servante à la ferme des Hourdes, monta dans un grenier qui servait de réserve pour la paille. Elle n'avait pas fait deux pas sur le plancher mou que, soudain, devant elle, elle vit une botte de paille remuer, se détacher du tas, tourner comme une personne, s'abattre à ses pieds, et, dans ce trou d'ombre noire que la botte avait couvert en tombant, apparaître une horrible figure, un surhumain, terrifiant paquet de cheveux et de barbe poissés, au milieu duquel luisaient deux yeux de bête

féroce, et saignait une bouche hideuse de cauchemar. Elle voulut fuir, elle voulut appeler. Mais l'effroi de cette apparition fut tel qu'elle resta clouée sur le plancher, sans mouvement et sans voix. En même temps, dans un bond, dans un grognement rauque, elle se sentit empoignée, soulevée, entraînée dans quelque chose de très sombre, puis renversée sous un corps de diable qui l'étreignit à l'étouffer, à lui écraser la chair, à lui rompre les os. Et elle s'évanouit.

L'endroit de cette scène était une sorte de caverne ronde, dont les murs étaient formés par des bottes de paille tassées l'une contre l'autre. Un jour terne tombait du toit par une lucarne carrée, éclairait des choses sinistres dont il est malaisé de décrire l'horreur. C'était sur le plancher, autour du monstre en rut et de la fille évanouie, comme un ossuaire et comme un charnier. Des quartiers de viande encore saignante, de carcasses de bêtes rongées, des peaux récemment écorchées et, pêle-mêle avec des ossements, des bouteilles cassées, des lambeaux de chair noire, des flaques de sang séché, un prodigieux amas de choses gluantes et d'ordures. Une intolérable et suffocante odeur de pourriture, de breuvages corrompus, se levait de cet épouvantable chaos, de ce résidu des vols et des meurtres nocturnes qui avaient désolé le pays, durant plus de six mois.

Quand la fille Sourd eut repris connaissance, meurtrie, brisée, presque morte, elle eut peine à se rendre compte de la réalité de son aventure, ainsi que du lieu d'épouvante où elle gisait. Que s'était-il passé ?... Elle ne le savait pas bien. Non loin d'elle, accroupi sur un lit d'innommables fanges et d'os putréfiés, le monstre déchiquetait de ses crocs aigus un lapin qu'il venait d'éventrer. Elle le considéra, horrifiée. Des traits, jadis connus, se dessinèrent, plus précis sur cette face sauvage. Et tout à coup, elle poussa un cri :

– Clément !... Clément !... C'est Clément !

Clément tourna la tête :

– Hé ! hé ! hé ! grogna-t-il.

Puis un sourire grimaça dans l'emmêlement de sa barbe sanglante, tandis que, de sa bouche encore immobile, un lambeau de chair filamenteux pendait, comme à la gueule d'un fauve...

Le vieux Sbire

Ce jour-là, je décidai que je tuerais le vieux Sbire.

– Jeudi... vendredi... samedi... dimanche... calculai-je. Oui, ce sera dimanche, à neuf heures du soir... Dimanche, la lune se lèvera tard... j'aurai tout le temps de le tuer, sans me presser... Il fera nuit encore lorsque je rentrerai chez moi...

J'avais longtemps hésité ; durant des semaines, j'avais discuté scrupuleusement, point par point, mon droit à supprimer cette criminelle existence. Je ne dormais plus, je ne mangeais plus, je ne prenais plus de plaisir à rien, pas même aux choses qui me sont quotidiennement agréables, mes nerfs tendus comme des cordes, me faisaient horriblement souffrir... Il fallait en finir, sans plus...

– Oui, ce sera dimanche, répétai-je...

Et je me sentis soudain soulagé. Mon esprit délivré de cette inquiétude, retrouva son calme et son ordinaire sécurité. Je constatai, avec satisfaction, que mes jarrets étaient souples, mes bras solides. Je fis jouer les ressorts de mes doigts, qui craquèrent puissamment, en serrant une gorge absente, la gorge imaginaire du vieux Sbire.

– Je l'étranglerai... je l'étranglerai... me promis-je, répétant à haute voix ce mot qui me rassurait ; je l'étranglerai... il n'y aura pas de sang... je déteste le sang... la vue du sang m'épouvante et m'amollit... je l'étranglerai...

Et j'allai me promener dans la campagne. Un enthousiasme activait ma marche, doublait l'énergie de mes muscles ainsi qu'un coup de vin. J'avais le cœur rempli de quelque chose de délicieux et fort, qui ressemblait à de l'amour, et je ne savais si c'était d'un besoin de chanter ou

de pleurer que se gonflait ma poitrine. J’aimais davantage le ciel, davantage la terre, et les champs et les coteaux et les arbres. Et les parfums qui s’exhalaient de toutes les choses, ainsi que de l’encens, et les sonorités qui me suivaient, chœurs d’invisibles musiciens, me berçaient d’une ivresse sublime, cette ivresse qui vous prend toute l’âme et tout le corps, rien qu’à respirer et entendre la Vie.

En rentrant, à la tombée du jour, je rencontrai, sur la route, près de sa demeure, le vieux Sbire, courbé en deux, les jambes tremblantes : il poussait devant lui une brouette chargée de crottin ; il était coiffé d’une calotte de velours noir, indiciblement pisseux ; sa veste courte, couleur de terre, ralinguait sur son dos maigre, sur son ossature pointue de squelette ambulant ; ses sabots, en rabotant le sol, rendaient un son étrange de ferrailles et de bois fêlé... Je passais près de lui.

– Voilà encore que vous ramassez le crottin de la route, vieux démon, lui criai-je... vous ne pouvez donc pas le laisser aux pauvres gens !

Sbire leva vers moi son visage trouble, pareil à la plaque de corne d’une vieille lanterne.

– Les pauvres gens !... fit-il... Et sa voix me parut verte de haine... Les pauvres gens !... Heu... Mais j’ suis-ti pas pauvre, moi... J’suis-ti pas le pauvre des pauvres ! Heu !

Une lueur – la lueur de son solide regard – s’épandit de ses yeux, vacilla sur la surface cornée de sa peau et il dit encore :

– Les pauvres gens ?... Pourquoi qu’ils l’ ramassent pas, l’ crottin, eusse ? Sont trop feignants, les pauvres gens ! Heu !

– Mauvais chien ! grondai-je, en le frôlant brutalement.

La pensée de le tuer, là, tout de suite, traversa mon esprit. J’y résistai, et d’une voix nette où il aurait dû, ce me semble,

entendre l'arrêt de sa mort, je dis :

– Non !... ce sera pour dimanche.

* * *

Le vieux Sbire habite, à trois cents mètres du bourg, dans un enclos, une misérable maison isolée dont la façade regarde les champs. Aucune ouverture n'est pratiquée dans le mur qui longe la route. Seule, une lucarne de tuile montre, au milieu du toit, son œil rongé de chancres et tout noir. Nul voisin ne l'épie, nul chien ne le garde ; le vieux Sbire se méfie du regard des hommes et du regard des bêtes. Une haie d'épines, épaisse et haute, contourne l'endos, dans lequel on ne peut pénétrer que par une barrière, toujours fermée. Des ronces artificielles hérissent leur quadruple rangée de pointes de fer, au-dessus de la barrière et de la haie, de façon à décourager les escalades. Mais la mort entre partout ; elle se rit des défenses dont se protègent les vies condamnées.

Le vieil avare ne pouvait me soupçonner de mauvais desseins contre sa personne. J'ai, dans le pays, une réputation de probité et de bienfaisance qui éloigne toute idée de crime et rend les coups de mains plus faciles à exécuter, plus difficiles à punir. Et puis, je suis un justicier et non point un voleur. Je ne m'attardai donc pas à prendre des dispositions dramatiques, pour me glisser dans l'ombre, escalader l'endos, forcer les portes, conquérir de vive force la chaumière. Et comme je l'avais décidé, le dimanche, à huit heures du soir, je me présentai devant la barrière, et j'appelai :

– Sbire !... Êtes-vous là, Sbire ?...

Le crépuscule rendait toutes formes confuses ; aucun être vivant ne passait sur la route, mon cœur battait avec

violence.

– Hé ! Sbire !... Voyons, êtes-vous là ?

J’entendis une porte s’ouvrir, de sabots résonner sur les cailloux de l’enclos, et je vis, enfin, au coin du pignon, une silhouette apparaître, avancer de quelques pas, et s’arrêter.

– Qui est là ? demanda la silhouette.

Je me nommai.

– Voyons, Sbire... ouvrirez-vous ?

La silhouette ne bougea pas.

– Quoi qu’ vous v’lez ? dit-elle.

– Je veux causer d’affaires, Sbire... d’affaires importantes... d’affaires d’argent ! Allez-vous ouvrir, oui ou non ?

La silhouette toujours immobile, répondit :

– Des affaires ?... à c’t’ heure ?... J’ causerons aussi ben ici...

– Je vous apportais l’argent du père Radiguet !... Puisque vous ne voulez pas ouvrir, c’est bon, je m’en vais... Bonsoir !

La silhouette s’avança de trois pas.

– L’argent du père Radiguet ? C’est-y ben vrai ?...

– Non, non, je m’en vais... Bonsoir.

Et je fis mine de m’éloigner.

Sbire me rappela.

– Attendez donc... attendez donc.

Il ouvrit enfin la barrière, et quand il m’eut livré passage, je vis, malgré la nuit, ou plutôt, je sentis, oui, réellement, je sentis l’horreur physique de son regard peser sur moi, sur tout moi. Je frissonnai. Mais j’étais dans la place, l’heure de la justice allait enfin sonner. Pour m’exalter, dans mon œuvre, je répétai intérieurement ce mot : la justice ! Et ce

mot n’avait déjà plus dans mon âme qu’un écho lointain, un écho moqueur.

Sbire me poussa dans la maison, referma sur nous la porte, alluma un bout de chandelle, et, plaçant le chandelier sur une table où fumait encore, dans son plat de terre, un reste de soupe, il dit :

– Eh bien !... nous y v’là... Quoi qu’ vous me v’lez ?

J’avais perdu un peu de mon assurance devant cet homme que je m’étais figuré suppliant et terrifié, et dont le calme, l’ironie m’étaient un insupportable agacement. Pourtant, j’articulai d’une voix lente, que je m’efforçai de rendre solennelle comme un arrêt de mort :

– Sbire, je veux vous tuer.

Le vieux ne sourcilla pas, son pâle visage ne se troubla pas. Pas un muscle de son corps ne tressaillit. Il semblait de pierre.

Ce silence, cette immobilité que je n’avais pas prévus me déconcertèrent tout à fait, et, croyant rattraper mes résolutions, qui s’enfuyaient l’une après l’autre, je débitai d’un ton plus fort, entrecoupé et bégaiements :

– Écoutez-moi, Sbire... Vous êtes le fléau de ce pays... Vous avez ruiné tout le monde ici... Il y a ici beaucoup de gens qui pleurent à cause de vous... Il y a aussi beaucoup de gens qui... qui...

Je parlai de l’humanité, de la justice, de l’amour... Je ne savais plus quoi dire. Mes phrases, que j’avais préparées, avortaient en indicibles bafouillages... Et le son même de ma voix semblait ridicule, prodigieusement... Je fis un violent effort sur moi-même ; dans la déroute de ma raison, je compris que je ne pouvais me sauver du ridicule que par un acte terrible, et je m’avançai vers Sbire, menaçant, les doigts ouverts en déchirantes griffes.

Alors Sbire haussa les épaules, se leva lentement, marcha lentement vers la porte qu'il ouvrit toute grande, et me montrant la campagne d'un geste inviteur :

– Vous m' faites pitié, t'nez ! dit-il... Pour tuer un homme, même un vieux homme comme moi... faut être un lapin... un bougre... Vous n'êtes qu'une chiffe, vous !...

Il me reconduisit jusqu'à la barrière, et je n'oublierai jamais, malgré ma honte, l'ironie de sa voix, lorsqu'il me dit, en manière d'adieu...

– C'est pas cor des bourgeois comme vous qui feront le poil au vieux Sbire.

Un voyageur

« Nos intrépides voyageurs, qui reculent les frontières de la patrie. »

(Discours de M. Étienne)

Dans le compartiment où nous n'étions que tous les deux, il occupait une place, en face de moi. C'était un homme très grand, très sec, de teint hâlé, d'emmanchures solides et souples. Par la forme de ses gestes, la coupe de son veston, et aussi par la façon, en quelque sorte balistique, dont il regardait voler les alouettes dans le soleil, au-dessus des luzernes roussies, je devinais que ce devait être un chasseur. Ai-je dit, que tout d'abord, il avait lu, avec passion, l'*Autorité*(1) ? Ganté de peau de chien, chaussé de cuir jaune, bien assis sur les coussins, il avait l'aisance particulière à l'homme qui a beaucoup voyagé et se sent, chez soi, dans tous les *cars* du monde, enfin ce que j'appellerai l'air de wagon. Avec cela, d'humeur joviale, et de caractère liant, que j'ai toujours observé chez les gens qui aiment à tuer. Connaissez-vous rien de plus gai et de meilleur garçon qu'un boucher ?

Malgré ma réserve, le chasseur avait, à plusieurs reprises, cherché à engager une conversation que l'habitude des voyages et l'extrême banalité des rencontres qu'ils amènent, m'ont toujours fait redouter en dépit de ma passion pour l'imprévu. Je le tenais à distance, comme on dit, mais les gens de cette sorte ont une persévérance que rien ne rebute. Voyant qu'il n'arrivait pas à ses fins par les procédés ordinaires, les amorces de petites questions insidieuses sur la portière trop ouverte ou trop fermée, et ma tolérance pour les cigares, il usa d'un moyen violent qui devait vaincre mon impassibilité : il me marcha sur les

pieds. Cela réussit toujours dans un sens ou dans un autre. Ce lui fut matière à longues excuses et interminables politesses de tout genre, auxquelles il me fallut bien répondre.

Après avoir épuisé toutes les phrases en usage en pareille circonstance, il me dit sans transition :

– Quel temps, monsieur !... Quel temps fâcheux !

– Il est vrai ! répondis-je d'un air froid.

– Savez-vous bien que les couvées de faisans sont fort compromises ?

J'avais donc deviné juste. Je répliquai un « ah ! » indifférent et j'affectai, non sans grossièreté, de regarder le paysage par la portière. Mais le chasseur poursuivit :

– Oui, je crains bien qu'elles ne soient compromises. Il fait trop sec. Les petits ne peuvent éclore... Ils sèchent dans la coquille... C'est un désastre, monsieur.

Puis, sans amertume :

– Il est vrai que rien ne va jamais comme on le voudrait... Une année, c'est la sécheresse... Une autre année, l'humidité... Il n'y a pas de juste milieu dans les choses... Et qu'est-ce qui paie les frais de tout cela ? Ce sont les couvées de faisans...

Subitement résigné, il dit avec un geste de conciliation :

– Bah !... Qu'est-ce que vous voulez ?... S'il n'y a rien à tuer, ici... eh bien ! j'irai au Tonkin !...

– Il est vrai, sifflai-je d'un air mauvais, qu'au Tonkin il y a toujours quelque chose à tuer...

Je venais de me livrer au chasseur qui, profitant de cette phrase imprudemment lancée, me demanda :

– Vous connaissez le Tonkin ?

– Non, monsieur.

– Ah ! comment, vous ne connaissez pas le Tonkin ?... C'est incroyable !... Mais aujourd'hui, on va au Tonkin aussi facilement qu'on allait jadis à Fontainebleau !... Quel admirable pays de chasse !... Certes, je ne pardonnerai jamais à Jules Ferry ses indignes décrets... Mais le Tonkin, qu'il nous donna, lui sera une atténuation de ses crimes... Il y a de tous les gibiers, monsieur, au Tonkin, de tous les gibiers !

– Ah !

– J'y suis allé trois fois... c'est charmant !... D'ailleurs moi, maintenant, je ne crois plus qu'aux voyages... Voyager, monsieur, tout est là !... On s'instruit énormément... On voit des choses extraordinaires qui font réfléchir, allez !... Il serait à souhaiter que tout le monde voyageât. Peut-être serions-nous un peuple moins routinier !... Ainsi à Singapour, où je suis resté six mois, j'ai vu des choses vraiment bien curieuses...

– Et quelles, je vous prie ?

– Des choses très, très curieuses, et qu'on ne croirait pas... Croiriez-vous que j'y ai payé une boîte d'allumettes suédoises, dix-neuf sous !... Mais peut-être Ceylan, où je passai tout un hiver, est-il encore plus curieux...

– En quoi, je vous prie ?...

– En tout... Seulement, on ne peut pas chasser dans les jungles... Elles sont trop épaisses... Et puis les femmes qui sont très jolies, les dentellières surtout... On ne peut s'y fier qu'avec des précautions fort ennuyeuses !... Et c'est dommage !... Moi je n'aime pas ça !... Tout ou rien...

– Vraiment ?...Vous êtes, je le vois, un grand observateur.

– Oui ! J'ai beaucoup observé !... Eh bien, de tous les pays que j'ai parcourus, et je connais la Chine, le Japon... Madagascar... Tahiti... et une partie de l'Australie – je n'en

sais pas de plus intéressant, de plus vraiment amusant que le Tonkin... Ainsi, vous croyez peut-être avoir vu des poules ?

– Oui, je le crois...

– Eh bien, non !... Vous n'avez pas vu de poules... Il faut aller au Tonkin pour cela... Et encore on ne les voit pas... Elles sont dans les bois, elles se cachent dans les arbres... On ne les voit jamais... seulement moi, j'ai inventé un truc... Je remontais les fleuves, en chaloupe, avec un coq dans une cage... Je m'arrêtais au bord d'un bois, et j'accrochais la cage au bout d'une branche... Le coq chantait... Alors, de toutes les profondeurs du bois, les poules venaient... elles venaient par bandes énormes... C'était, dans le bois, comme un fourmillement d'ailes... Et je les tuais, je les tuais... J'en ai tué jusqu'à six cents dans la même journée !... C'est admirable !

– Mais que faisiez-vous de toutes ces poules ?

– Rien. Le plaisir de les tuer !... Je me suis excessivement amusé !

– Je vous crois !...

– Et les paons, Monsieur !... Voilà un coup de fusil !... Les paons, c'est magnifique à tuer !... Mais par exemple, c'est dangereux ! Il faut avoir l'œil...

– Ce sont des paons féroces, sans doute ?...

Le chasseur sourit et reprit :

– Non... mais voilà !... Là où il y a du cerf, il y a du tigre... et là où il y a du tigre, il y a du paon. Vous allez comprendre tout de suite... Le tigre mange le cerf, et...

– Le paon mange le tigre...

– Vous avez dit le mot, ou à peu près... Quand le tigre est repu du cerf, il s'endort... Puis il se réveille, se soulage... et s'en va... Le paon, lui, juché dans l'arbre, attend ce moment... Il descend à terre, et mange les excréments du

tigre... C’est sans doute pour cela que les paons sont si beaux là-bas... Car ce que vous prenez pour les paons, dans nos volières et nos jardins, ce ne sont même pas des dindons !... Ce n’est rien du tout...

Son œil brilla, ses gestes prirent tout à coup une envolée superbe, et la voix vibrante d’enthousiasme, il dit :

– Oui, Monsieur, quand j’avais tiré sur un paon, et qu’il tombait... ploc !... il me semblait que j’avais tué... toute une vitrine de pierres précieuses... Allez donc ressentir ces émotions-là en France ! ou même en Allemagne, où il y a plus de gibier qu’en France !... J’ai tué de tout, Monsieur... J’ai même tué des hommes... Oui, deux espèces de pirates, au Tonkin, qui avaient fort mauvaise mine... Eh bien ! jamais un coup de fusil ne me procura un aussi grand plaisir que ceux que je tirais sur les paons... Ah ! ces queues éblouissantes, étalées, toutes larges, sur l’herbe, et ce col féerique, ce col d’indicible topaze qui se tordait çà et là perlé de sang !...

Le train ralentissait. On approchait d’une station. Le chasseur retira du filet un nécessaire de voyage confortable et luxueux, qu’il déposa, près de lui, sur les coussins. Ensuite, il secoua, de sa main gantée de peau de chien, la poussière de son veston, remit de l’ordre dans ses cheveux légèrement dépeignés, regarda sa montre, puis la pointe de ses bottines jaunes. Ensuite, le train s’étant arrêté, il ouvrit la portière, et me dit, en me saluant :

– Si jamais vous allez au Tonkin, monsieur, rappelez-vous bien ceci : là où il y a du cerf, il y a du tigre... là où il y a du tigre, il y a du paon...

Puis il descendit lestement sur le quai... Derrière la barrière, un phaéton, attelé de deux superbes chevaux, attendait, et un petit fox terrier, qui reconnut, de loin, son maître, agita sa courte queue et se mit à japper joyeusement, entre les barreaux de la clôture...

Le train repartit. Et seul, un peu songeur et triste, je me rappelai cette phrase d'un discours de M. Étienne, et qui sert d'épigraphe à ces lignes :

« *Nos intrépides voyageurs, qui reculent les frontières de la Patrie...* »

Puvisse Déchavane

Puvisse Déchavane – il existe parfois de ces homonymies extraordinaires – est un paysan singulièrement raffiné, comme on le verra par la suite de cette histoire. Je ne connais pas de meilleur homme, ni plus complaisant, ni plus naturellement généreux. Il est de ceux dont on dit qu'ils se mettent en quatre pour vous faire plaisir. Ancien maire, ancien conseiller d'arrondissement, répartiteur plein de justice, il n'a souhaité ces honneurs que pour le bonheur des autres. S'il conserve encore, dans l'administration et dans la politique, de hautes, de puissantes relations, c'est pour les employer au service des voisins et des amis. S'agit-il d'obtenir un congé, pour un pauvre soldat, ou le dégrèvement d'une imposition non justifiée, ou encore de rédiger et de patronner une pétition quelconque ? Puvisse Déchavane est toujours là. Aussi jouit-il d'une popularité « de bon aloi », et d'autant mieux méritée qu'il ne demande jamais rien pour lui-même ; quand on le félicite de son désintéressement, il répète toujours, d'un air modeste et bonhomme :

– J'ai ce qu'il me faut... J'ai ce qu'il me faut...

Je vais le voir souvent. J'aime sa figure heureuse, son œil sans remords, la franchise chaleureuse et brusque de sa poignée de mains, son gros ventre de mangeur rabelaisien. J'aime surtout son jardin divisé en planches rectangulaires, où sont cultivées de vieilles fleurs d'autrefois, les vieilles fleurs qu'on ne cultive plus, qu'on ne voit plus nulle part aujourd'hui, sinon dans de très vieilles campagnes, et chez de très vieux curés. En parlant de ses fleurs, Puvisse Déchavane a des mots déments qui me ravissent, et ses gros

doigts, lorsqu'il soigne ses fleurs, ses gros doigts noueux et gourds, ont une souplesse élastique, une caressante adresse de main de femme qui enchante.

Pourtant, je fus bien étonné la première fois que je lui rendis visite. Puvisse Déchavane m'accueillit avec joie, avec empressement, et me fit faire, aussitôt, le tour de son jardin. Tout en marchant :

– Vous avez, dis-je, un nom qui m'est cher... Seriez-vous parent de notre grand Puvis de Chavannes[1] !

Le bonhomme me regarda d'un œil méfiant et sur un ton un peu brusque :

– J'en connaissons point d'autre que moi ! répondit-il.

Je crus devoir expliquer à mon hôte ce que c'était notre grand Puvis de Chavannes... Je dis mon admiration... Je racontai *le Bois sacré, l'Eté,* le Panthéon... Lyon... Marseille !...

Mais il interrompit mes élans d'enthousiasme, en haussant les épaules et en s'exclamant.

– Y en a-t-y des métiers, aujourd'hui !... Y en a-t-y !

Puis il se pencha vers la terre, cueillit une petite fleur orangée, un bizarre et charmant crigéron, me la montra, en en faisant tourner, doucement, la tige, au bout de ses doigts, et il me demanda avec attendrissement.

– En avez-vous mangé ?

Je fus tellement surpris par cette question que je restai bouche close. Le bonhomme continua :

– Moi, j'en ai mangé !... C'est parfait de goût !... J'ai mangé de toutes les fleurs qui sont ici... y'en a de bonnes... y'en a de moins bonnes... Y'en a, pour sûr, qui ne valent pas grand'chose !... Mais ça se mange tout de même !... D'abord, moi, je mange de tout !...

Il cligna de l'œil, claqua de la langue, se tapa sur le ventre, et répéta d'une voix plus forte, où il y avait comme l'accent d'un défi :

– Je mange de tout, moi !

La façon dont Puvisse Déchavane venait de proclamer cette étrange profession de foi, me révéla que sa grande vanité dans la vie, que son snobisme – comme on dit aujourd'hui – était de manger de tout ! Je m'amusai à flatter son vice.

– C'est une grande supériorité ! approuvai-je.

– Pour sûr, fit-il, non sans orgueil. Et ça me fait suer, tenez, quand je vois des gens qui ne mangeraient pas tant seulement un crapaud !... Car c'est pas tant seulement des plantes que je mange moi... C'est des bêtes aussi !... Et des bêtes que personne n'a mangées, des bêtes qu'on ne connaît pas !... Moi, je mange de tout...

Nous continuâmes notre promenade autour des planches fleuries, dans les allées étroites où se balançaient de jolies corolles bleues, jaunes, blanches... Et en regardant les fleurs, Puvisse Déchavane, avait au ventre de petits sursauts de joie, et sa langue passait sur ses lèvres gercées avec un bruit menu et mouillé.

– Regardez donc ce pavot rouge... me dit, tout d'un coup, le paysan... C'est-il pas comme une petite robe de bohémienne !... une jolie petie robe chiffonnée !

– Vous en avez mangé, aussi !

– Tiens bien sûr !... Et je vas vous dire... Y'a pas d'insectes, y'a pas d'oiseaux, y'a pas de vers de terre que je n'aie mangés... J'ai mangé des putois et des couleuvres, des rats et des grillons, des chenilles. J'ai mangé de tout !... on connaît ça dans le pays, allez !... Quand on trouve une bête, morte ou vivante, une bête que personne ne sait ce que c'est... on se dit : « Faut la porter à Puvisse Déchavane ! »...

On me l'apporte... et je la mange !... L'hiver, surtout, par les grands froids, il passe des oiseaux inconnus, des oiseaux qui viennent d'Amérique, qui viennent de plus loin peut-être !... J'ai mangé de tout ça !... Je parie qu'il n'y a pas, dans le monde, un homme qui ait mangé autant de choses que moi !

Il m'invita à m'asseoir sur un banc, près d'une petite table rustique, où frissonnaient les mouvantes ombres d'un cerisier en fleurs. Une brise légère agitait doucement les feuilles, balançait à peine les branches flexibles du cerisier, et de blancs pétales tombaient sur nous en pluie lente et parfurmée.

– Faut que je vous fasse voir quelque chose de curieux, me dit tout à coup Puvisse Déchavane, quelque chose que vous n'avez jamais vu bien sûr.

Et il appela d'une voix retentissante :

– Kléber !... Kléber !...

Entre deux appels, il m'expliqua :

– Kléber, c'est mon furet !... Jamais vous n'avez vu un furet pareil ! C'est un phénomène.

Et il appela encore :

– Kléber ! Kléber !

Alors, sur une branche au-dessus de nous, entre des feuilles et des fleurs, apparut un museau rose, et deux petits yeux noirs, vifs, joliment éveillés.

– Ah ! je savais bien qu'il n'était pas loin... Allons ! viens ici, Kléber !... psstt... psstt !

L'animal rampa sur la branche, atteignit le tronc, descendit avec prudence, en enfonçant ses griffes dans l'écorce. Son corps, vêtu de fourrure blanche, marquée de taches fauves, avait des mouvements souples, des ondulations gracieuses de reptile... Et il levait, de temps en

temps, la tête pour regarder son maître. Il toucha terre, et en deux bonds, il fut sur les genoux de Puvisse Déchavane, qui se mit à le caresser tout joyeux...

– Ah ! le bon Kléber !... Ah ! le charmant petit Kléber !

Et se tournant vers moi, il demanda :

– Avez-vous vu jamais un furet aussi bien apprivoisé ? Il me suit dans le jardin, partout, comme un chien... Je n'ai qu'à l'appeler, et il est là, tout de suite, la queue frétillante, la tête levée, heureux, comme un toutou en vérité !... Il mange avec moi, couche avec moi... C'est une petite bête, voyez-vous, que j'aime quasiment comme une personne... Et ses manières, et son intelligence, quand elle veut quelque chose !... Ah ! il faut voir ça !... Tenez ! j'en ai refusé deux cents francs !... Je ne le donnerais pas pour mille francs, pour deux mille francs !... Ici, Kléber !

L'animal leva la tête vers son maître, puis il grimpa sur lui, atteignit ses épaules, et après mille caresses et mille gentillesses, il se coucha, roulé autour du cou du paysan, comme un foulard.

Alors, une idée infernale me passa par le cerveau.

– Je parie, dis-je tout à coup, que vous ne mangez pas votre furet.

Le bonhomme me regarda avec une subite tristesse. Ses yeux devinrent ronds, ses lèvres tremblèrent.

– Kléber !... balbutia-t-il. Manger Kléber !

– Je parie, répétai-je férocement, que vous ne mangez pas votre furet ?

Le bonhomme s'était dressé de son banc, comme mû par une mystérieuse et invincible secousse. Une extraordinaire agitation était en lui... Il était devenu tout pâle !

– Répétez voir un peu ! bégaya-t-il.

Pour la troisième fois, solennellement, en détachant chaque mot, je dis :

– Je parie que vous ne mangez pas votre furet...

– Je ne le mange pas ? Vous dites que je ne le mange pas ?... Oui, vous dites cela ? Eh bien, tenez !...

Il empoigna le furet, lui cassa les reins d’un coup sec, et courant vers sa maison, au bout de l’allée :

– Eh bien ! vous allez voir ça, si je ne le mange pas !

Je m’enfuis, poursuivi par l’horreur de l’action que je venais de commettre.

Ce n’est qu’un mois après que je revis Puvisse Déchavane. Tandis qu’il me faisait admirer un œnothère, il me dit, doucement :

– Eh bien, vous savez, le furet ?... c’est comme du veau.

Le lièvre

Ses outils sur l'épaule, Jean revenait des champs où, toute la journée, il avait durement travaillé. Il entra triomphalement dans la cour de la ferme, tenant dans ses mains quelque chose qui gigotait. Il commençait à faire nuit, on ne distinguait plus nettement les objets.

– Qu'est-ce que tu as là ? demanda le maître, qui se lavait les mains à la pompe.

– C'est un petit lièvre que j'ai pris dans la haie du Clos-Sorbier ! répondit Jean.

– Sacré Jean ! fit le maître !... Et qu'est-ce que tu veux en faire de ce lièvre ?... Il est trop petit !

– Je veux l'élever, donc ! Et il demanda :

– Vous me permettez bien, dites, le maître, de mettre mon petit lièvre dans le clapier, à côté des lapins... et de tirer une goutte de lait, le matin, pour le faire boire ?

– C'est la maîtresse que ça regarde, mon garçon !

– Oh ! la maîtresse voudra bien !

Pierre, sous le hangar, dételait les chevaux... Il murmura d'une voix mauvaise :

– Pardi !... Il rapporterait le loup-garou, ou bien la gitane, qu'on le remercierait encore, ce chameau-là !... Si c'était moi... Ah ! malheur !

Il bourra ses chevaux, et lança un gros juron...

– Allons ! fit le maître... voilà que Pierre est encore jaloux. Tais-toi, animal... Tu sais que je n'aime pas ça... et que je commence à en avoir assez de tes manières...

Pierre s'exaspéra, et, d'un ton aigre :

– Mes manières !... Je dis une chose juste... et vous ne me faites pas peur !

Le maître haussa les épaules et ne répondit pas. Et tandis que Pierre continuait de maugréer, sous le hangar, il entra dans la maison, où la soupe du soir attendait, fumante, sur la table. Pierre ne tarda pas à venir, ayant rentré ses chevaux à l'écurie. Jean vint ensuite, ayant disposé un coin vide du clapier, pour son petit lièvre. Le repas fut silencieux. Pierre avait un air farouche, avec sa face plate, sa courte barbe rousse et ses yeux obliques, il ressemblait à un tigre... Jean, le visage très doux, rêvait aux gentillesses des petites bêtes, comme un enfant... Et quand ils gagnèrent leur lit, Pierre s'approcha de Jean, et lui dit, très bas, les dents serrées :

– C'est encore à cause de toi que j'ai des avanies... Je te ferai ton affaire, tu verras.

Et Jean, très calme, répondit !

– Je ne te crains pas.

* * *

Pierre détestait Jean, parce que Jean était sympathique à tout le monde, dans la ferme et dans le pays. Doux, complaisant, de gestes moins lourds que les autres, de manières plus affinées, courageux au travail, habile à se créer des distractions gentilles, les hommes et les femmes l'aimaient. Pierre ne pouvait, à côté de lui, supporter cette supériorité. Chaque compliment, chaque bonne parole, chaque caresse adressée à Jean retentissait en coups sourds de haine dans le cœur jaloux, dans le cœur lâche du charretier. Pierre avait souvent cherché des querelles à Jean, que celui-ci évitait avec une ironie charmante. Bien souvent il avait songé à l'attendre, le dimanche soir, quand il

revenait de la ville, à se jeter sur lui, à lui fracasser le visage avec des pierres, à lui enfoncer sa faux dans le ventre, à lui briser le crâne à coups de maillet. Mais il redoutait les suites du meurtre. Il n'osait pas non plus aller trop loin dans l'insulte, car il savait que le maître n'hésiterait pas entre Jean et lui ; et sa place était bonne. La haine s'accumulait donc dans son être, exaspéré de ne pouvoir donner à ces énergies condensées un dérivatif autre que celui des clandestines insultes et des anodines querelles journalières.

Ce soir-là, dans l'écurie, sur son grabat, il s'étendit, plus mordu, plus étouffé que jamais par la haine. Sa poitrine grondait comme une machine trop chauffée, et il serrait les draps de son lit, avec des gestes d'étrangleur. Des images de meurtre le poursuivirent toute la nuit et il ne put dormir. Oh ! tuer Jean !... Il lui semblait que toute douleur eût tout à coup disparu de son âme... Tuer Jean !... Oh ! tuer Jean !... Il lui semblait qu'il pourrait peut-être, après cela, aimer les autres, qu'il pourrait peut-être aimer ses chevaux, comme autrefois, ses bons chevaux, qu'il bourrait de coups, depuis que Jean lui avait versé, sur le cœur, le poison de l'universelle haine !... Oh ! tuer Jean !... Alors, au lieu de repousser les rouges images de mort qui le harcelaient, les rouges et fugaces images de mort, qui passaient devant lui, dans les ténèbres, avec d'étranges imprécisions, il s'efforça de leur donner un aspect moins vague, un corps certain, un corps haï, l'aspect et le corps de Jean, égorgé à ses pieds et râlant ! Et il en éprouva un soulagement. Ce fut comme une goutte d'eau sur les lèvres d'un voyageur mourant de soif... Oh ! tuer Jean !...

* * *

Le petit lièvre grandissait. Chaque fois que Jean revenait des champs, il allait porter un peu de lait à l'animal, et

remettre de la paille fraîche dans le clapier. Il lui disait des choses douces, et de petites chansons naïves, comme à un enfant.

À la ferme on aimait le lièvre, parce qu'on aimait Jean. Tout le monde demandait à Jean avec empressement :

– Eh bien ?... Et ton petit lièvre ?

Jean répondait avec un bon sourire :

– Il vient bien... Il boit bien... Il a des yeux bien éveillés.

Pierre détestait le lièvre, parce qu'il détestait Jean. Et, chaque fois qu'on parlait du lièvre, devant lui, une horrible grimace rendait plus hideuse sa tête plate, et plus farouche, l'expression de lâcheté de ses regards obliques.

Et souvent, le soir, comme ils s'allaient coucher, Pierre répétait à Jean !

– Canaille !... Tu verras que je te ferai ton affaire !

* * *

Une nuit, Pierre se leva, ne pouvant plus rester dans son lit. Il alluma la lanterne de l'écurie et sortit dans la cour. Il était nu-pieds, en chemise. Il longea le bâtiment, où Jean dormait à cette heure, s'arrêta près de la fenêtre, derrière laquelle était Jean ; puis il continua sa route. Les chiens de garde vinrent le flairer, et, le connaissant, n'aboyèrent pas. Il aurait bien voulu leur donner des coups de pied, mais il craignit leurs plaintes, dans la nuit. Arrivé près du clapier, il s'arrêta de nouveau ; puis il se coucha sur la terre, devant un petit grillage, à travers lequel passaient des brins de paille et des mèches d'herbes que la lanterne éclairait.

– Canaille ! sale canaille ! rugit Pierre entre ses dents serrées.

Et il ouvrit le grillage, écarta la paille et les herbes, plongea sa main dans le trou...

– Je te trouverai bien, sale canaille !... Tu as beau te cacher !... Je te trouverai bien...

Sa main tâtonna quelque temps, et ramena enfin quelque chose de mou, une boule fauve qu'il présenta à la lumière de la lanterne, le petit lièvre.

– Dis-moi que tu es Jean ! sale bête ! s'écria Pierre, dont l'œil s'alluma d'une joie féroce.

Le petit lièvre avait les oreilles couchées, on ne voyait dans son pelage hérissé que la pointe de son museau qui remuait, et son œil noir où la vie semblait chavirer sous un grand vent d'effroi.

– Dis-moi que tu es Jean ! répéta Pierre, dont la voix s'étranglait, très basse, très rauque... Jean... Jean... Jean !...

Il approcha le lièvre plus près encore de la lanterne.

– Que je te voie !... Que je te voie mourir !... Jean !... Jean !... Car tu es Jean... dis ! Tu es bien Jean !...

Il empoigna le lièvre sous la gorge.

– Il y a longtemps que je veux te faire souffrir... Que je veux te faire mourir... Car tu es Jean... tu es son âme, son âme que je hais !...

Il serra le lièvre, sous la gorge... La tête de l'animal sembla grossir démesurément, son œil sembla sortir de l'orbite ; il se débattit, dans les doigts de Pierre. Et à mesure que la vie s'éloignait, que les mouvements devenaient plus faibles, que l'œil se convulsait, Pierre criait :

– Ah ! enfin ! je te tiens !... Jean !... J'ai ta vie, Jean !... Tu ne me feras plus souffrir... Jean !... Personne ne t'aimera plus...

Quand le petit lièvre fut mort, Pierre le rejeta dans le clapier, ferma le grillage, et rentra dans l'écurie, où il se

coucha. Les membres brisés, le cerveau vide, il s'endormit profondément, comme un homme sans remords, comme un homme heureux, comme un homme délivré.

En viager

Au bout de quinze ans d'exercice pharmaceutique, M. Latête, pharmacien de première classe, ex-interne des hôpitaux de Toulouse, lauréat de plusieurs Académies et Sociétés savantes de province, spécialités diverses, médaille d'or, etc., s'aperçut qu'il n'arriverait jamais, en comptant sur les seuls bénéfices de son métier, à doter convenablement ses filles. Il en avait cinq, et, en bon père de famille, jaloux du bonheur de ses enfants, il ambitionnait pour elles de beaux établissements. Ambition légitime, d'ailleurs, car M. Latête était un homme fort considéré dans sa ville. Adjoint au maire, conseiller d'arrondissement, président du comité de concentration des électeurs indépendants, ami intime du député opportuniste, dont il avait assuré l'élection, fondateur d'une Société mutuelle des cyclistes régionaux, secrétaire et trésorier du groupe des archéologues du Sud-Ouest, décoré du Mérite agricole, officier d'Académie, on le désignait encore à de plus hautes fonctions, à de plus directs honneurs. Honnête, cela va sans dire, partisan de toutes les autorités, respectueux de toutes les lois, défenseur de toutes les institutions établies, c'était, de quelque façon qu'on l'envisageât, un citoyen modèle. Mais sa maison était lourde ; les dîners politiques, les toilettes de sa femme, l'éducation de ses filles qu'il voulait parfaite, lui « coûtaient gros », et, bien que la pharmacie fût d'un bon rapport – cent pour cent comme toutes les pharmacies –, M. Latête ne parvenait pas, à la fin de l'année, à mettre de côté tout l'argent qu'il eût souhaité. Il est vrai qu'il avait été malheureux en diverses opérations extra-professionnelles et qu'il avait subi des pertes considérables en spéculant sur le

Turc et le Panama, en commanditant des fours à plâtres et une entreprise de messageries qui n’avaient point réussi.

– Bah ! se disait-il, je trouverai bien un jour quelque chose de sérieux.

Et il songeait, à l’exemple de quelques-uns de ses confrères, à la découverte de sirops merveilleux et de pastilles magiques.

Il découvrit mieux.

Souvent, venait à son magasin un brave homme, célibataire, sans héritiers directs, et qui se plaignait toujours du mal que lui causait l’administration de ses biens. M. Latête l’avait du premier coup d’œil jugé faible de caractère et malade.

– Pourquoi ne mettez-vous pas votre fortune en viager ? lui dit-il un jour... Vous doubleriez vos revenus, et vous n’auriez aucun tracas...

Mais le brave homme se récria :

– En viager !... Ah ! bien, merci !... Ah ! mais non !... Je ne dors pas si bien ! On ne sait jamais à qui l’on cède sa fortune... Je ne serais plus tranquille... j’aurais peur !... Non, non !... Il y a tant de gens qui assassinent aujourd’hui !... et des anarchistes !...

– Sans doute ! approuva le pharmacien... Et je ne vous conseillerais pas de faire l’affaire avec le premier venu... Diable ! c’est délicat, ces choses-là !... Mais vous trouveriez quelqu’un de tout repos, un homme sérieux, quoi !... Un brave homme : il n’en manquera pas, Dieu merci ! avec les lois nouvelles. Ça vous soulagerait joliment, allez !... Plus de responsabilités, de tentations, de convoitises autour de vous !... La liberté absolue, la tranquillité complète !... Un vrai paradis !... Vous pourriez enfin jouir de la vie !... Et puis, vous savez, de cette manière, un sou vaut deux sous, un

franc deux francs, mille francs, deux mille francs... Hé ! Hé !... sans compter que vous êtes robuste comme un chêne.

– Moi ! interjeta piteusement le brave homme. Mais je suis malade, affreusement malade !... Je ne dors pas... je ne mange pas...

– Ta, ta, ta ! répliqua M. Latête en haussant les épaules. Ce sont les médecins qui vous racontent des balivernes ! Parbleu ! c'est leur métier... Mais moi qui suis médecin aussi, moi qui juge ce que les gens ont dans le ventre, du premier coup d'œil, eh bien ! je vous dis que vous vous portez admirablement... Ah ! je les enverrais promener, les médecins !...

Et il ajouta, d'un air de regret :

– Tenez, si comme vous, je n'avais pas de famille à établir, si j'avais une santé robuste comme vous, il y a longtemps que j'aurais mis mon bien en viager !...

Le brave homme s'exclama :

– Vous !... Monsieur Latête !

– Oui, moi !... ça, je vous le garantis ! Et voulez-vous que je vous dise ?... je le prends, moi, votre bien... Je le prends à dix pour cent d'intérêts... C'est une folie, je le sais... Mais qu'est-ce que ça me fait ?... Je suis comme ça !... J'aime à rendre service !... Vous n'avez pas peur de moi, je suppose ?

– Vous, Monsieur Latête !... Ah ! ça, par exemple !

Et le brave homme, dont la physionomie passait, en étranges grimaces, de l'expression de la plus vive surprise au ravissement, répéta :

– Ah ! ça, par exemple !...

* * *

Le lendemain, M. Latête alla rendre visite au médecin qui soignait le brave homme. Il désirait avoir sur ce dernier quelques renseignements confidentiels. Le médecin objecta tout d'abord le secret professionnel.

– Oh ! de médecin à pharmacien, argumenta M. Latête, en souriant, il ne saurait être question de cela... Et puis, le brave homme est un vieux parent, que j'aime beaucoup... Sa santé m'inquiète vraiment... Il se soigne très mal... Il a des lubies qui pourraient devenir dangereuses... Il faut le surveiller... Voyons, de vous à moi, mon cher maître, qu'en pensez-vous ?

– Eh bien ! de vous à moi, répondit le médecin mis en confiance, je crois que le brave homme a une mauvaise pierre dans son sac... Mon Dieu ! avec des soins, avec un régime inflexible, il peut aller comme ça quelques années encore... Mais pas d'imprudences, surtout !... Il a une manie, contre laquelle j'ai toutes les peines du monde à le garer... Il veut se purger, il ne connaît que ça !... Or, une purgation pourrait lui être fatale... Il y aurait tout lieu de redouter une hémorragie intestinale, et dame ! alors va te promener...

Ils causèrent longtemps, en termes techniques, de l'affection du brave homme, discutèrent certaines éventualités, et conclurent à un régime émollient.

– Parfaitement ! résuma le pharmacien, qui se piquait d'imaginer les plus nobles analogies. Il faut à son ventre de la liberté, mais pas de licence !

– Comme en politique, cher monsieur, acheva le médecin... Tous les organismes se ressemblent... Ils fonctionnent par les mêmes besoins et se rompent par les mêmes causes. En médecine, de même qu'en sociologie, il faut être...

– Ventre gauche, lâcha l'honorable pharmacien, en prenant congé.

Le soir même, l'affaire était conclue. La semaine suivante, l'acte irrévocablement signé, enregistré selon toutes les prescriptions légales, passait au nombre des choses définitives. En même temps que la fortune sortait, par une porte, de la maison du bonhomme, la mort y entrait par une autre.

* * *

Trois jours après, le brave homme, qui ne quittait plus la pharmacie, se plaignait à M. Latête.

– Ça ne va pas ! gémissait-il... Je ne sais pas ce que j'ai... Ma tête tourne, j'éprouve comme des éblouissements... Mon estomac est bizarre, et mes intestins s'affolent !... Ça ne va pas !

– C'est le printemps ! prononça catégoriquement l'honorable pharmacien... À moi aussi, le printemps produit de ces effets... À tout le monde... Il ne faut pas vous inquiéter... Une petite purgation, et tout est dit... Je me suis purgé hier... Il faut vous purger demain !

Le brave homme s'effraya :

– Une purgation !... Qu'est-ce que vous me dites !... Mais cela m'est formellement interdit...

M. Latête ricana.

– Parbleu ! les médecins n'aiment pas les vrais remèdes... Ils font traîner les choses... Ça se comprend ! Enfin, c'est votre affaire !... Comme vous voudrez !

– Franchement ! insista le brave homme, vous croyez ?...

– Une fiole d'eau-de-vie allemande... un verre à vin, toutes les dix minutes, voilà ce que je prends... Et le lendemain, frais comme une rose, gai comme un oiseau, fort comme un Turc.

– Eh bien, donnez !... Après tout, ces médecins en prennent trop à leur aise !...

Il emporta la fiole.

Et quand le brave homme fut parti, M. Latête se frotta joyeusement les mains et, à l'idée de la nouvelle qu'il ne manquerait pas d'apprendre le lendemain, il murmura, facétieux :

– Purge légale !...

Paysage de foule

– Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu !... Au secours !... au secours !

Et M. Rodiguet, sur le seuil de sa porte, brusquement ouverte, apparut, la barbe en désordre, les bras en l'air, le regard hagard, la bouche convulsée.

– Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu !... Au secours !... au secours !

C'était justement l'heure de sa promenade quotidienne. Aussi la stupéfaction de le voir en cet état fut-elle générale et profonde. Il y eut dans le petit bourg comme un ralentissement soudain, comme un arrêt de la vie. Il se passait une chose incroyable. M. Rodiguet, d'ordinaire si calme, si doux, si méthodique dans sa façon de sortir de chez lui ; lui qui marchait si lentement, à pas comptés, les genoux en dehors, les jambes écartées symétriquement, au même angle, le dos humble, voûté, toujours souriant et poli, il faisait, en ce moment, des gestes extravagants, grimaçait d'horribles grimaces, se démenait, était si pâle, avait la figure si tordue, qu'on l'eût dit en proie à une attaque d'épilepsie. Revenus de leur première surprise, des voisins, des passants, des chiens accoururent, se groupèrent autour de M. Rodiguet.

– Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu !... s'écria de nouveau M. Rodiguet, dont l'étrange et incompréhensible mimique allait, à chaque minute, s'accentuant dans l'effarement et dans l'épouvante.

Alors des voix crièrent çà et là.

– Quoi ?... Quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a ?... Monsieur Rodiguet, que vous est-il arrivé ?... Êtes-vous malade ?... Ques-ce qu'il y a ?

– Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu !... Au secours !... J'ai... Ma... Au secours !

Le hululement de cette plainte insolite, la douleur de cet appel imprévu, coururent dans la rue, de porte en porte, de fenêtre en fenêtre, mirent à toutes les ouvertures des visages subitement consternés et curieux. Des interrogations se croisèrent.

– Hein !... Quoi ?... Qu'est-ce qu'il y a ?... Où sont-ils ?... Où allez-vous ?...

Quelqu'un demanda :

– Est-ce un cirque qui arrive ?

Un autre demanda encore :

– Est-ce le feu ?...

Des gens sortaient, en hâte, prudents :

– Le feu !... le feu !... Où est le feu ?

Des gamins en train de jouer, des femmes en train de coudre se précipitèrent dehors, leurs yeux clignant vers le ciel, au-dessus des toits.

– Le feu !... le feu !... où est le feu ?...

– Pourquoi ne bat-on pas la générale ?

– Pourquoi n'entend-on pas le tocsin ?

En une seconde, l'un suivant l'autre, une foule s'amassa devant la porte de M. Rodiguet, sans savoir pourquoi.

– Mais qu'est-ce qu'il y a ?... Ce n'est donc pas le feu ?... Où donc sont les pompiers ?

– On ne voit pas les pompiers !

– On ne voit pas les flammes !

– On ne voit rien...

Un homme qui tenait dans ses bras un petit enfant, s'écria :

– Vous ne voyez pas qu'il est fou !

Et plusieurs, aussitôt, de tous les côtés, répétèrent :

– Il est fou !... Il est fou !

– Qu'est-ce qui est fou ?... Qu'est-ce qui est fou ?

– Prenez garde !... N'approchez pas !... Il va vous mordre.

– Il faudrait lui jeter un sac sur la tête !... N'approchez pas !

– Allez chercher les gendarmes !

La foule grossissait, et ce mot : « Il est fou ! » circulait, bondissait, de bouche en bouche. Les nouveaux survenants demandèrent :

– Mais qui est fou ?...

– Vous ne voyez donc pas... Il bave, ses yeux se tournent ?...

– Qui ?... Qui ?... Quoi ?... Est-ce un chien ?

– M. Rodiguet !... M. Rodiguet !...

– Ah ! ben !... En voilà une histoire !

– N'approchez pas !...

Pour la cinquième fois, M. Rodiguet, en tordant ses bras :

– Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu !... Mes bons amis... mes bons... mes chers...

Et il s'abattit, dans le demi-cercle étroit formé par la foule, qui recula d'instinct, épouvantée.

Il y eut un cri d'horreur, puis un silence.

M. Rodiguet, sur le sol, gisait, inerte, les deux bras en avant, ses jambes contre la marche de la maison, les pieds en l'air.

Une voix dit :

– Est-ce qu'il est mort ?

Une autre répondit :

– On dirait qu'il est mort.

La première dit ensuite :

– Allez voir s'il est mort.

Ensuite, la deuxième voix répondit :

– Oui, je crois qu'il est mort... Il ne saigne pas... mais je crois qu'il est mort...

Et le mot « mort », qui passait de lèvres en lèvres, raidit tous les cols, tendus simultanément dans la direction de M. Rodiguet, couché sur le ventre, immobile, sa barbe dans la poussière.

Alors, un homme dont les bras étaient nus et velus, et qui portait, sanglé aux reins, un tablier de cuir comme en ont les charrons, se détacha de la foule, s'approcha du corps étendu, tourna autour de lui, se pencha sur lui, mit sa main noire sur lui... et il dit :

– Il bouge... Il a bougé... Il bouge encore !

– Mais alors, s'il bouge, c'est qu'il n'est pas mort, peut-être... Retournons-le.

– Non, tape-lui dans le dos...

Et le charron annonça :

– Ses yeux remuent... Oui, ils ont remué... Ils remuent encore !

– Mais, alors ?... Si ses yeux ont remué... Emmenons-le...

– Portons-le dans sa maison.

– Mettons-le sur son lit.

– Le médecin !... un médecin !... vite !

L’homme aux bras velus souleva M. Rodiguet dans une forte étreinte. Il geignait, les veines du cou gonflées par cet effort :

– Qu’il est lourd !... bon Dieu ! qu’il est lourd !

La foule s’était rapprochée, enhardie, secourable :

– Taisez-vous ! il parle... il a parlé !

– Il a parlé !

– Oui, il a parlé.

– Qu’est-ce qu’il dit ?... Mettez-le sur la marche... Vous l’étouffez !... Mais taisez-vous donc, puisqu’il parle...

Et parmi le léger frémissement des voix subitement tues, l’on entendit, comme un souffle, M. Rodiguet, qui soupirait :

– Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu !...

L’homme le déposa sur la marche, déboutonna le col de sa chemise.

– Eh bien ! monsieur Rodiguet ?...

M. Rodiguet respira longuement et regarda la foule, étonné de tout ce monde qui le regardait. De grosses gouttes de sueur roulaient sur son visage.

– Allons, monsieur Rodiguet, dit l’homme au tablier de cuir, vous êtes malade. Nous allons vous porter dans votre chambre, nous allons vous mettre sur votre lit...

– Non, non... laissez-moi ici... Je ne veux pas...

Ses dents claquaient, une épouvante crispait sa face. Il balbutia encore :

– Laissez-moi ici... Je ne veux pas aller dans ma chambre... Je ne veux pas qu’on me mette sur mon lit.

– Monsieur Rodiguet ! Ça n’est pas raisonnable.

– Non... non... Je ne veux pas... Allez-vous... Allez... et tâtez si son cœur bat toujours.

Un murmure s'éleva de la foule.

– Qu'est-ce qu'il dit ?... Il a parlé de son cœur ?...

– Fermez-lui les yeux ! supplia M. Rodiguet.

– Mais quel cœur ?... Mais quels yeux ?... Il a perdu la raison... il déménage !

– Allez !... Allez !... Elle va être toute froide !... Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu !... Moi, je n'irai plus jamais dans ma chambre !... Moi, je ne dormirai plus jamais dans mon lit !... Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu !

– Il est fou ! Il est fou !

– Tiens, parbleu ! Bien sûr qu'il est fou ! Je l'avais dit tout de suite.

– Moi aussi, je l'avais dit... Ça se voit bien... Faut pas être malin.

L'homme accota M. Rodiguet à l'angle de la porte, il entra dans la maison... Au bout de quelques minutes, il revint, stupide, lui aussi, et les yeux effarés.

– Au secours ! À l'assassin ! Elle est morte !

– Elle est morte ! Qui est morte ?

– Mme Rodiguet.

– Mme Rodiguet est morte ?

– Oui... Il l'a tuée.

– M. Rodiguet l'a tuée ?

– Oui, il l'a tuée... Elle saigne par le crâne... Elle est toute raide !...

– Au secours !... À l'assassin !

– Allez chercher les gendarmes !

– Et le maire ?... où est le maire ?... Allez chercher le maire !

– Entrons dans la maison... Allons voir ça !... Elle est toute raide !... Il l'a tuée !...

– Il y a peut-être beaucoup de sang !...

– Un homme si doux, si poli !...

– Vous savez qu'elle le battait !

– Elle ne lui donnait que des os à manger...

– Elle le faisait coucher par terre.

– Un jour, elle lui a jeté de l'eau bouillante dans la figure !...

– Oui... oui... Et puis elle couchait avec le facteur !...

– À l'assassin !... À l'assassin !

La foule grossit, De toutes les rues, de toutes les ruelles, de toutes les maisons, les curieux affluèrent :

– Qu'est-ce qu'il y a ?... On dit qu'il l'a tuée !...

– Les gendarmes ! Voilà les gendarmes !

Les gendarmes, très rouges, arrivèrent... Le brigadier, énorme, demanda :

– Qu'est-ce qu'il y a ? Allez-vous-en !... Circulez !... Qu'est-ce qu'il y a ?

– Laissez passer les gendarmes !

– Qu'est-ce qu'il y a, nom de Dieu ?...

– Elle est morte ?... Qui est morte ?... Allez-vous-en.

– Il l'a tuée !

– Il l'a tuée ?... Qui l'a tuée ?... Circulez ! Mais circulez donc, nom de Dieu !

Des poings, des coudes, de la poitrine, les gendarmes s'enfoncèrent dans la foule, jurant, interrogeant... Ils purent enfin pénétrer jusqu'au seuil de la maison, où M. Rodiguet, affolé, gémissait toujours :

– Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu !...

De-ci, de-là, dans la foule, quelques voix commandèrent :

– Arrêtez-le !... C'est lui !... Il l'a tuée !...

– Qui, lui ?... Où ça, lui ?...

– Rodiguet !... Rodiguet !... Rodiguet !... À mort !

– Oui ! Oui ! À mort ! À mort ! À mort !

À ce moment, le brigadier aperçut M. Rodiguet, affaissé comme un paquet, contre la porte...

– Oui ! Oui ! C'est lui... À mort !...

Mais M. Rodiguet, d'une voix triste et faible, soupira :

– Ce n'est pas moi !... C'est elle !... Elle est tombée tout d'un coup, contre la cheminée... Ce n'est pas moi !

– Si... Si !... criaient les mêmes voix, dans la foule... C'est lui !... Nous l'avons vu !... Elle saigne par le crâne !... Elle est toute raide !

– Pourquoi voulez-vous que ce soit moi ? reprit M. Rodiguet... Pourquoi ? Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu !

– Taisez-vous ! ordonna le brigadier.

Il se tourna vers la foule qui poussait toujours de violentes clameurs de mort :

– Allez-vous-en !... Circulez ! Qu'est-ce que vous foutez ici, vous autres ?... Allez-vous-en !

Puis il s'adressa aux deux gendarmes qui le suivaient :

– Verbalisons... Allez chercher le médecin... Allez chercher le juge de paix... Verbalisons.

Et posant sa large main sur l'épaule de M. Rodiguet, tandis que la foule hurlait à la mort, il dit :

– Au nom de la loi, je vous arrête !...

Le petit pavillon

Ayant subi d’importantes pertes dans les affaires malheureusement moins certaines et tout aussi honorables que les syndicats du Panama, des Chemins de fer du Sud et autres, force me fut, un jour, de « faire argent de tout », comme on dit. Ah ! il y a des moments, dans la vie où l’on regrette de n’avoir pas le moindre Reinach sous la main et de ne pas être le premier Yves Guyot venu, ce qui arrangeait bien des choses. Mais silence aux vaines réclamations ! Ce n’est pas pour me plaindre que j’écris ces lignes.

Donc, je diminuai mon train de maison et réduisis ma domesticité au strict nécessaire – je veux dire à un valet de chambre et à une cuisinière –, sans que, d’ailleurs, l’économie me parût bien notable, ces braves serviteurs s’étant mis aussitôt, à eux deux, à me voler autant que les cinq que j’avais congédiés. Je vendis chevaux et voitures, ma collection de tableaux et de faïences persanes, une partie de ma cave, hélas ! et mes trois serres, lesquelles étaient garnies de plantes rares et magnifiques. Enfin, je me décidai à mettre en location un petit pavillon, un délicieux petit pavillon, indépendant de la propriété, et que j’avais spécialement aménagé pour des visites mystérieuses qui me coûtaient fort cher, et que je dus supprimer aussi. Par sa position isolée dans le parc et son ameublement confortable, ce pavillon pouvait fort bien convenir à un villégiaturiste de n’importe quel sexe, qui, durant trois mois d’été, eût désiré y peupler son célibat ou y cacher son adultère.

Alléchées par des annonces dans ce sens, beaucoup de personnes – étranges, ma foi, et fort laides – vinrent, à qui je vantai l’excellence et la sécurité de cette retraite,

extérieurement tapissée de vignes vierges – car, pour l’intérieur, ce n’était point l’habitude – oh ! non ! – qu’on y vît des feuilles de vigne, et encore moins des vierges. Mais ces personnes se montrèrent si exigeantes quant aux réparations à faire – ne voulaient-elles pas qu’on portât la cave au grenier, et le grenier à la cave ? – que je ne pus m’entendre avec elles, Et je désespérais de louer jamais ce pavillon – car la saison s’avançait – lorsque, un après-midi, un petit monsieur, très rasé, très droit, très poli et déjà vieux, se présenta, le chapeau à la main, pour visiter. Il avait des vêtements d’une coupe ancienne et qui ne faisaient pas un pli, une longue chaîne de montre chargée de breloques bizarres et une perruque d’un blond verdâtre dont l’architecture démodée rappelait les plus mauvais jours de notre histoire orléaniste.

Ce petit monsieur trouva tout admirable... admirable !... et ne cessa de s’extasier en termes si complimenteurs, que je ne savais vraiment comment lui répondre. Dans le cabinet de toilette, devant les peintures licencieuses qui ornent les panneaux alternant avec les glaces, sa perruque eut un mouvement d’oscillation, presque de tangage et il fit :

– Ah ! ah !

– C’est de Fragonard, expliquai-je, ne sachant pas si ce « Ah ! ah ! » contenait une réprobation ou marquait un contentement. Mais je fus vite fixé.

– Ah ! ah ! répéta-t-il... de Fragonard ?... vraiment ?... Admirable !

Et je vis ses petits yeux se plisser étrangement sous l’influence d’une sensation non équivoque. Après un court silence, qu’il employa à un examen plus détaillé des panneaux, il dit :

– Eh bien... entendu... Je prends ce pavillon admirable.

– Et si discret... ajoutai-je sur un ton confidentiellement égrillard, tandis que, par la fenêtre ouverte, je désignais,

d’un geste éloquent le haut, l’épais, l’impénétrable rideau de verdure qui nous entourait de tous les côtés.

– Et si discret... parfaitement !

Devant l’enthousiasme respectueux et probablement « folichon » de cet accommodant locataire, je crus devoir, sous divers ingénieux prétextes, et sans nulle objection de sa part, majorer de quelques centaines de francs le prix, déjà exhorbitant, que j’avais fixé dans les annonces. Mais ceci n’est qu’un incident sans importance, et si j’en parle, c’est uniquement pour rendre hommage à la parfaite bonne grâce de ce petit monsieur qui se déclara, au surplus, enchanté de mes façons d’agir envers lui.

Nous rentrâmes à la maison, où je m’empressai de rédiger un court bail, sous seing privé, par quoi je fus amené à lui demander ses nom, prénoms et qualités. Je sus ainsi qu’il s’appelait Jean-Jules-Joseph Lagoffin, ancien notaire à Montrouge. Je le priai ensuite, pour la bonne correction de l’acte passé entre nous, de me dire s’il était marié, veuf ou célibataire. Sans me répondre, il aligna devant moi, sur la table, une rangée de billets de banque, ce qui m’obligea, sans plus, à lui donner quittance de son argent et de mes questions.

« Évidemment, pensais-je, il est marié... Seulement, il ne veut pas l’avouer, à cause de... Fragonard. »

Alors, je le regardai davantage, je regardai ses yeux qui eussent, peut-être, exprimé de la douceur s’ils avaient exprimé quelque chose. Mais ils n’exprimaient rien, tant ils étaient morts, en ce moment, morts autant que la peau du front et des joues, laquelle, molle, plissée et toute grise, semblait avait été cuite et recuite, à petit feu, dans de l’eau bouillante.

Après avoir accepté, par politesse, un verre d’orangeade, Jean-Jules-Joseph Lagoffin partit avec force remerciements, salutations et révérences, en me prévenant qu’il viendrait –

si cela ne me dérangeait pas –, qu'il viendrait le lendemain même, s'installer dans le petit pavillon, dont, sur sa prière, je lui remis une des clefs.

Le lendemain, il ne vint pas ; le surlendemain, il ne vint pas davantage. Huit jours, quinze jours s'écoulèrent, sans que j'entendisse parler de lui. C'était curieux, mais explicable après tout. Il était peut-être tombé malade. Mais il m'eût écrit, son excessive politesse m'en était le garant. Peut-être, la compagne qu'il devait amener dans le petit pavillon avait-elle, au dernier moment, refusé de venir ? Ceci me sembla davantage plausible, car je ne doutais pas un instant que Jean-Jules-Joseph Lagoffin n'eût loué cet admirable et discret pavillon en vue d'une compagne quelconque, ses yeux bridés à l'éblouissante vision des Fragonard et le mouvement désordonné de la perruque m'étant une indication formelle de ses intentions luxurieuses. Et je jugeai que je n'avais pas à me préoccuper outre mesure qu'il vînt ou qu'il ne vînt pas, puisque j'étais payé, payé généreusement, payé au-delà de mes espoirs.

Un matin, j'allais donner de l'air aux pièces du petit pavillon, resté fermé depuis la visite de Jean-Jules-Joseph Lagoffin. Je traversai l'antichambre, la salle à manger, le salon, et, sur le seuil du cabinet, je poussai un cri et reculai d'horreur.

Sur des coussins, un corps nu, un cadavre de petite fille, était étendu, effroyamment raide, les membres tordus et convulsés, comme ceux d'un supplicié de la torture.

Appeler au secours, appeler mes gens, appeler tout le monde, tel fut mon premier mouvement, quand, soudain, la première impression d'épouvante passée, je réfléchis qu'il valait mieux d'abord examiner les choses par moi-même, tout seul, sans témoins. J'eus même la précaution de refermer à triple tour la porte d'entrée du pavillon.

C’était bien une petite fille de douze ans à peine, une petite fille avec des formes grêles de jeune garçon. Elle portait à la gorge des marques de doigts strangulateurs ; sur la poitrine et sur le ventre, de longues, de fines, de profondes déchirures, faites avec des ongles, ou plutôt, avec des griffes pointues et coupantes. Sa face gonflée était toute noire. Sur une chaise, des vêtements de pauvresse, une pauvre petite robe effrangée et boueuse, des jupons en loque étaient rangés presque minutieusement. Et sur le marbre de la toilette, j’aperçus, dans une assiette, un reste de pâté, deux pommes vertes, dont l’une avait été grignotée comme par des dents de souris, et une bouteille de vin de Champagne vide.

Il n’y avait rien de changé dans les autres pièces que j’examinai l’une après l’autre. Chaque meuble, chaque chose étaient à leur place coutumière.

Alors, rapidement, fiévreusement, sans ordre, je songeai :

– Avertir la police, la justice ?... Jamais... Les juges viendraient, et je ne saurais quoi leur dire... Dénoncer Jean-Jules-Joseph Lagoffin ?... Évidemment, cet homme ne m’avait pas dit son véritable nom, et je n’avais pas besoin d’aller à Montrouge pour savoir qu’il n’y habitait point... Alors quoi ?... Ils ne me croiraient pas... Ils croiraient que c’est une défaite... Ils ne pourraient pas admettre que cet homme qui avait commis cet abominable crime, à deux pas de chez moi, dans une étrange maison qui m’appartenait, je ne l’eusse pas vu, pas entendu... À d’autres !... On ne se moque pas de la Justice à ce point... Alors, méfiants, avec des regards de hyène, ils m’interrogeraient, et, fatalement, je tomberais dans le guet-apens de leurs questions insidieuses et louches... Ils iraient fouiller ma vie, toute ma vie... Fragonard m’accuserait, Fragonard crierait l’impudicité de mes plaisirs, la honte coutumière de mes luxures... Ils voudraient savoir le nom de toutes celles qui sont venues ici, de toutes celles qui pourraient être venues ici, de toutes celles qui ne sont pas

venues ici… Et toutes les saletés des domestiques chassés, du grainetier que j'ai quitté, du boulanger que j'ai convaincu de faux poids, du boucher à qui j'ai renvoyé sa viande empoisonnée… et tous ceux qui seraient prêts, sous la protection du juge, à me salir de boue de leurs vengeances et de leurs rancunes !… Et finalement, un beau jour, devant mes réticences, l'embarras de mes réponses, ma peur des scandales, qu'ils prendraient pour des aveux, ils m'empoigneraient… Ah ! non… pas de juges… pas de gendarmes… pas de police ici !… Rien… Rien qu'un peu de terre sur ce pauvre petit cadavre, un peu de mousse sur la terre, et le silence, le silence, le silence… sur tout cela !…

Je pris la robe effrangée et boueuse, les jupons en guenilles, et j'en enveloppai, comme d'un suaire, le corps de la petite inconnue… Puis, après avoir vérifié que tout, dans le pavillon, était clos hermétiquement, clos aux curiosités indiscrètes ou fortuites de mes domestiques, je sortis. Durant toute la journée, j'errai autour du pavillon, attendant que la nuit vînt.

Ce soir-là, c'était la fête du village. J'y envoyai mes gens, et quand je fus seul, bien seul, je me mis à ensevelir la petite dans le parc, profondément, au pied d'un hêtre…

Oui, oui ! Le silence, le silence, le silence, et la terre, la terre, la terre sur tout cela !…

Hier, dans le parc Monceau, je rencontrai Jean-Jules-Joseph Lagoffin. Il avait toujours la même peau molle, le même regard mort, la même perruque d'un blond verdâtre. Il suivait une petite bouquetière qui vendait aux passants des fleurs de soleil. Près de moi, un sergent de ville se dandinait en regardant une bonne… Mais la stupidité de son visage me fit rebrousser chemin… Je prévis les complications inextricables, les quoi ?… les qu'est-ce ?…

– Ma foi ! qu'ils s'arrangent, me dis-je. Ça n'est pas mon affaire...

Et, lestement, je m'enfuis dans la direction contraire à celle du sergent de ville, de Jean-Jules-Joseph Lagoffin et de la petite bouquetière... qu'un autre peut-être enfouira dans son parc, sous un hêtre, la nuit !...

Paysage d'hiver

L'autre jour, j'étais invité à une partie de chasse. Je ne suis pas chasseur, je suis même ce qu'on pourrait appeler un antichasseur. Mais je résolus néanmoins d'accepter cette invitation et de m'y rendre avec ma canne.

Le départ de Paris avait lieu le matin, de très bonne heure, à la gare Saint-Lazare. Ce fut un spectacle curieux. Avant de pénétrer dans la salle d'attente, il fallut enjamber des corps couchés, de pauvres corps d'émigrants italiens qui dormaient roulés dans des guenilles, en attendant le train de l'exil. Faces terreuses, ossatures décharnées des êtres de faim et de misère, lamentable gibier traqué, chassé par des cynégètes de chair humaine qui finiront par détruire sur le sol sicilien jusqu'au souvenir de l'homme appelé, dans ce pays, à devenir une curiosité scientifique, un ornement de muséum, comme le mammouth et l'ichtyosaure.

Dans la salle d'attente, ils étaient une trentaine de voyageurs – tous chasseurs –, armés d'étuis en cuir, bottés de cuir, sanglés de courroies de cuir où pendaient des filets pareils à des chevelures scalpées ; le collet du paletot de fourrure relevé jusqu'au bord du chapeau mou, on ne voyait de leurs visages que des barbes terribles et des ébouriffements de poils qui donnaient de la peur. Évidemment, le montagnard Tholrog, à la peau blanche, ou le brun lacustre Rob-Sen, si visionnairement évoqués par J.-H. Rosny, dans son admirable *Eyrimah,* devaient être ainsi. Et de les voir, avec tant de cuir fauve, tant de fourrures, et tant de poils, arpenter la salle à grandes enjambées retentissantes, la narine flairant déjà le gibier, l'œil fouillant le buisson où dort la proie, le bras décrivant à l'avance des

gestes de massacre, cela vous reportait au temps fabuleux de la préhistoire, et des furieux combats de l'homme avec le tigre spœleus, l'aurochs et le loup. Ils parlaient entre eux, et leur langage presque incompréhensible, en argot quaternaire, ce langage fait d'articulations rauques ou sifflantes, d'abois variés et de chromatiques hurlements, n'était pas pour effacer cette impression que j'eusse devant moi de véridiques échappées des palafittes de la Suisse ou des grottes de l'Ariège. Autant que je pus saisir un sens verbal dans ce gutturalisme peu nuancé, je compris qu'ils célébraient leurs exploits de la semaine passée, leurs grandes victoires sur les lièvres, les perdrix et les formidables alouettes. Et moi aussi, j'eus la vision rapide, mais précise, des grands lacs et des forêts vierges, où nos ancêtres, vêtus de peaux de bêtes, barrissaient, avec la même éloquence, la mort de l'aurochs et de l'antilope rupicapra.

* * *

Dans le wagon où nous nous empilâmes, la conversation – si tant est qu'on puisse appeler conversation un tel échange de cris discords, qui rappelaient ceux de l'urus, du cerf élaphe, de l'ours brun et du lœmmergejer – en vint sur les braconniers. La clameur fut si forte et si unanimement vocifératrice, qu'il fallut, malgré le froid, ouvrir les portières, car on ne s'entendait plus, et on pouvait craindre que les cloisons du wagon ne résistassent pas à un pareil cyclone de colère. Chacun, et tous à la fois, les poils de leurs barbes plus hirsutes, les fourrures de leurs paletots plus ébouriffées, le cuir de leurs bottes, de leurs courroies et de leurs étuis animé d'une haine plus furibonde, ils proposaient des lois sanglantes, des supplices, des écartèlements, des tortures extra-chinoises, contre les braconniers qui enlevaient aux

chasseurs le plaisir d'une plus vaste tuerie, la joie d'un plus complet massacre.

L'un d'eux émit cette idée que je traduis en langage connu :

– Pourquoi le gouvernement n'autorise-t-il pas la chasse au braconnier ? Pourquoi les préfectures ne paient-elles pas les pattes d'un braconnier mort, comme elles font pour les loups ?... Pourquoi l'Institut Pasteur ne vend-il pas des fioles qui donneraient aux braconniers des infections mortelles, comme il fait pour les campagnols et les mulots ?... Pourquoi n'abat-on pas les braconniers pour les boucheries militaires ?

Chaque interrogation était, par tous les autres chasseurs, accompagnée de vociférations approbatrices et de taïauts forcenés qui couvraient le bruit du train en marche et les sifflements de la locomotive.

* * *

Nous voici dans la plaine. Le ciel est bas ; un vent aigre et glacé souffle du Nord-Ouest. Une brume sale tombe sur les coteaux, enveloppe les champs d'une tristesse indicible. Les chasseurs marchent, écrasent les mottes de terre, retournent du talon de leurs bottes les emblaves de seigle et de blé. Ils marchent, fusil au poing, œil attentif, narine frémissante, à distance régulière l'un de l'autre. J'ai choisi mon chasseur, un immense dolicocéphale, à barbe noire, harnaché comme pour une guerre sans merci, et je vais à côté de lui. À chaque pas qu'il fait sur le sol mou, il emporte des talles de blé, il s'acharne sur le blé, dont les frêles pousses verdissent à peine, et il insulte des bandes de moineaux qui se lèvent à son approche, et, en termes grossiers, il leur reproche de n'être pas des perdrix. À chaque minute, sa marche se fait plus agressive, plus colère. On entend des grondements

sourds dans sa gorge. Il bouscule les pierres, les tas de fumier, les chaumes pourrissants et les jeunes mourons qui verdoient entre les mottes. De temps en temps, au loin, partent des volées de perdreaux, mais si loin que c'est à peine si on les distingue. Alors le chasseur rencolère. Il invective les perdreaux, les défie, les couvre d'outrages, ne pouvant pas les couvrir de plomb, et il me dit :

– Ils sont trop lâches pour venir à portée de mon fusil !...

Et il se met à philosopher :

– Du reste, en France, c'est partout la même chose... Tout fiche le camp... tout disparaît... les principes... les vertus... la gloire... le gibier... Nous sommes un peuple pourri, un peuple fini... Il n'y a plus d'autorité... il n'y a plus rien... Si vous croyez que c'est avec le suffrage universel qu'on repeuplera les chasses !... Autrefois, est-ce que les perdreaux partaient à de telles distances ?... Ils vous partaient dans les jambes, autrefois, les perdreaux... Seulement, voilà, il y avait une autorité !... des principes !... des lois !... Qu'est-ce que vous voulez ? C'est comme ça !... Tant qu'il n'y aura pas d'autorité, une main de fer, un sabre... Oui, un sabre... eh bien ! ce sera comme ça !...

À ce moment, un lièvre part et détale... Le chasseur l'ajuste, le tire et le manque.

– Vache, crie-t-il, sale vache !... Oh ! le chameau !

Puis, après ce moment de stupéfaction passé, il se mit à courir après le lièvre, en aboyant comme un chien.

La journée n'a pas été bonne... Trois perdreaux seulement ont été tués. Les chasseurs, en rond, autour de ces trois dépouilles, se lamentent. Et comme l'un des trois perdreaux a frémi de l'aile et qu'un léger spasme d'agonie a couru sous ses plumes, l'un des chasseurs le prend, l'assomme en lui frappant la tête sur le talon de sa botte, et le rejette sur le sol à côté des autres, en criant :

– Saleté ! charogne !

* * *

Le soir, dans le compartiment qui nous ramène, les chasseurs fatigués dorment, dans leurs cuirs, leurs fourrures, et leurs poils. Et je vois leurs lèvres s’agiter, sous la pâle lumière qui tombe sur eux, et leurs bouches velues s’ouvrir, comme pour un aboi de chien.

Ils rêvent sans doute qu’ils sont chiens et qu’ils poursuivent, dans des plaines vierges, des lièvres grands comme des éléphants, et des perdreaux aux envergures d’aigles.

Le dernier voyage

Après avoir choisi un coin dans un compartiment encore solitaire, et quand j'y eus déposé, en signe de possession hargneuse, ma valise et mon plaid de voyage, je redescendis sur le quai et je flânai, tout le long du train, en attendant l'heure du départ.

J'ai la tristesse invincible, l'incurable angoisse des départs. Même lorsque je vais vers des pays connus que j'aime, conduit par la promesse d'un repos ou par la joie d'une rencontre souhaitée, j'éprouve toujours au cœur comme un froid. Rien ne me donne l'idée de la mort, comme de partir... Les malles ouvertes comme des cercueils, la hâte que je vois dans les yeux des gens qui m'aident, le mystère que prend la sonnerie de la pendule, la majesté extraordinaire que revêtent les choses que je quitte, et tout ce par quoi je suis jeté si violemment hors de moi, m'impressionne et me prédispose aux sensations les plus lugubres. Alors, pour distraire cette manie tragique, j'essaie de m'intéresser à tous ces va-et-vient capricants et désordonnés qui font ressembler les gares à d'immenses maisons de fous ; je tâche de m'amuser aux multiples et comiques spectacles de cette humanité en casquette anglaise qui ne sait où elle va et qui, essoufflée, haletante, se précipite aux guichets, aux wagons, s'y engouffre, s'y empile, s'y bouscule, ainsi que les fuyards d'une armée vaincue qui croient avoir trouvé une retraite sûre. Cela amène des scènes dont je m'efforce d'accentuer le sens caricatural pour ne pas voir ce qu'il y a, au fond, de terrible ennui et de véritable effroi.

Donc je flânais, lorsque je me heurtai à un groupe de trois personnes qui stationnaient devant un compartiment de troisième classe. C'était, d'abord, une vieille dame d'une pâleur cireuse, toute en noir. Un châle de cachemire fané recouvrait son dos rond que la toux, de temps en temps, secouait comme une chiffe. Un homme et une femme l'accompagnaient, l'homme, d'allure vulgaire, la femme, dure et sèche, et dont les yeux semblaient garder le reflet blanchâtre de registres et de livres de comptes. Son masque, qui présentait une surface osseuse trop largement accusée, se plissait prématurément de rides couleur de cendres, au front et sous les zygomas saillants.

– Ah ! mes pauvres enfants ! gémit la vieille dame... Je me sens plus mal !... je ne me sens pas bien...

– Mais si ! mais si !... consola l'homme... Tout ça, c'est des lubies... Vous êtes très bien... Vous êtes bien mieux...

– Certainement ! appuya la femme... D'abord, faut toujours que tu te plaignes.

– Je n'aurais pas dû partir encore, reprit la vieille dame en poussant un soupir qu'un accès de toux interrompit brusquement... Ah ! mon Dieu !... Je sens qu'il va m'arriver quelque chose.

– Qu'est-ce que tu veux qu'il t'arrive ? Pour un petit rhume !... Voilà-t-il pas ?

– Non, non... je n'aurais pas dû partir encore... Mais je vous gênais... J'étais une charge pour vous...

– Mais non...

– Il vous fallait la campagne, le bon air... intervint l'homme... sans ça, pardi !... vous auriez pu rester...

– Ah ! si j'avais pu prendre un bouillon... seulement !... Je me sens si faible...

La femme eut un ton très aigre.

– C’est de ta faute, dit-elle... Tu n’étais pas prête... Tu aurais manqué le train...

– Certainement ! fit l’homme... nous n’avions que le temps...

La vieille dame gémit... Une larme roula de ses paupières qui entouraient ses yeux d’un cercle rouge.

– Mon Dieu !... mon Dieu !... je ne sais pas ce que j’ai dans la tête... Tout tourne dans ma tête...

– Vous avez des lubies, belle-maman... dit l’homme gaiement... C’est des lubies que vous avez dans la tête...

Et la vieille dame gémit encore :

– Ah ! si seulement j’avais pris un bouillon, avant de partir...

– Eh bien, c’est ça ! fit la femme... Tu en prendras un à Versailles... .

– Mon Dieu ! mon Dieu !... il va m’arriver quelque chose... Si j’allais mourir, en route, toute seule !... Si j’allais mourir, là-bas, toute seule...

– Allons ! allons... ne dis pas de bêtises, maman... monte... adieu !...

– Adieu, ma fille.

Le gendre hissa la vieille dame dans le wagon, et la déposa dans un coin, comme un paquet.

– Adieu ! belle-maman.

– Adieu ! adieu ! mes enfants.

Et quand la portière fut refermée, elle fondit en larmes.

On appelait les voyageurs ; je regagnai mon compartiment, et m’installai le plus confortablement que je pus.

Cette scène m’avait ému ; elle ajoutait une tristesse à toutes les tristesses ordinaires que me causent les départs...

Je ne voulus pas y penser davantage, et je tirai un livre de ma valise, dans l'espoir que je pourrais m'abstraire de moi-même et oublier cette douloureuse apparition. Mais je ne pus pas lire... Entre les lignes du livre et mes yeux, toujours s'évoquait la physionomie mourante de la vieille dame, et le visage insensible de l'autre : ce visage blafard me poursuivait... Je revoyais aussi sans cesse, lorsqu'ils étaient partis, leurs dos de meurtriers...

À Versailles – où nous avions un quart d'heure d'arrêt – je descendis, et la pitié me mena devant le wagon de la vieille dame. Elle venait d'avoir une syncope ; on s'empressait autour d'elle... Quelqu'un lui faisait boire un peu de bouillon qu'on était allé chercher en toute hâte au buffet de la gare. Elle se ranima et dit :

– Merci !... merci !... maintenant ça va mieux... ça va bien !...

En effet, il me sembla que ses joues s'étaient colorées d'un afflux de sang... et son regard avait quelque chose de moins fixe, de moins lointain.

Je regagnai mon wagon. Après tout, elle n'était pas si malade que je l'avais pensé. Une faiblesse ! voilà tout !... Maintenant, elle va s'endormir... Et puis, les belles-mères !...

La nuit était venue. Je ne songeais plus à la vieille dame. Et, sur les coussins, je m'étendis de tout mon long, bercé par le rythme endormeur des wagons roulant à toute vitesse...

Je ne me réveillai qu'à Rennes, où je descendais. Encore tout engourdi de sommeil, je suivais le facteur qui portait ma valise, sans avoir conscience de ce qui se passait autour de moi... Je voyais des ombres fuir, des ombres se croiser, des êtres de rêve dans des paysages imprécis, auxquels les vitrages mal éclairés de la gare donnaient des aspects de terres noyées dans une eau de ténèbres et de lumières funéraires... Tout d'un coup, le facteur s'arrêta devant un

rassemblement. Quelques personnes criaient en gesticulant :

– Qu'est-ce que c'est ?... Qu'est-ce que c'est ?...

– Un médecin !... Vite, un médecin ! clamait un voyageur.

– Est-ce un accident ? demandai-je au facteur.

– Non, répondit cet homme paisible... C'est une femme qui est morte dans le train... une vieille femme !...

Je parvins à m'approcher du compartiment sur lequel trente curieux en tas tendaient leurs têtes qu'animait le désir de voir la Mort.

– Allons ! faites de la place ! faites de la place !

Et je vis le cadavre que deux hommes d'équipe soutenaient, l'un sous les aisselles, l'autre par les jambes, passer près de moi... Je reconnus le châle de cachemire fané de la vieille dame, et son visage de cire pâle. Elle était déjà raide et toute froide.

– Est-ce une mort subite ? ou bien est-ce un crime ? se demandaient, près de moi, deux voyageurs.

– C'est un crime ! proférai-je... Un meurtre... Un vrai meurtre... Je le sais...

Et tandis qu'un frisson faisait claquer mes dents, j'ajoutai d'un ton qui sembla étonner grandement les spectateurs de cette scène :

– Qu'est-ce que tu veux qu'il t'arrive ?... Pour un petit rhume !... Voilà-t-il pas ?...

Un joyeux drille !

Figurez-vous un petit tonneau, planté sur de courtes jambes et surmonté, en guise de visage, d'une tomate rougeoyante et dodue, d'une belle tomate à qui une large fente dans le travers de sa pulpe donnerait une constante expression de rire. Tel est l'exact, succinct et symbolique portrait de monsieur Cléophas Ordinaire. Depuis deux ans qu'il est mon voisin de campagne, il ne m'est pas arrivé une seule fois de surprendre un air d'ennui, d'inquiétude ou de tristesse sur ce visage gras, souriant et somptueusement coloré de bonheur. C'est peut-être la seule créature humaine qu'il m'ait été donné de rencontrer dont la physionomie sans remords révèle aussi lumineusement une existence exempte de malheurs et de ces accidents qui perpétuent, sur le visage des autres hommes, les empreintes de la souffrance et les morsures du souvenir ! Ah ! le brave homme que monsieur Cléophas Ordinaire, et combien il dut être heureux pour que, jamais, le passé ne revienne voiler d'une ombre, même furtive, la joie éternelle de ses yeux !

Eh bien ! voici ce que, un soir, en dînant chez moi, et le vin l'incitant aux confidences, me raconta l'excellent et joyeux monsieur Cléophas Ordinaire :

– J'ai eu, moi qui vous parle, une existence vraiment drôle et je vous assure que je n'ai pas volé – ah ! non, par exemple ! – la petite pension de retraite que j'ai fini par toucher l'année dernière, Dieu sait après combien de difficultés, car la Compagnie des chemins de fer, où je servais comme chef de gare, voulait me la contester – n'est-ce pas une honte ? – et, ma foi, me la contesta, durant trois ans !... Si je n'avais pas trouvé une bonne place d'agent

d’assurances – assurances sur la vie et contre les accidents, à votre service, mon cher Monsieur –, je ne sais pas comment j’aurais fait pour vivre, durant ces trois semaines... non, en vérité, je ne le sais pas... mais, j’aurais vécu tout de même !...

Et ici, monsieur Cléophas Ordinaire se mit à rire bruyamment. Jamais, d’ailleurs, je n’ai vu un homme rire d’aussi franc rire que monsieur Cléophas Ordinaire. Son rire calmé, il continua :

– S’il fallait que je vous raconte tout ce qui m’advint d’extraordinaire, je n’en finirais pas, et nous serions encore autour de cette table à cinq heures du matin. Il faut savoir se borner, hé ! hé !... Parmi mes nombreuses aventures – dont quelques-unes sont inconcevables, et même, j’ose le dire, uniques – j’en choisirai deux seulement – elles vous donneront une idée des autres : une de mon enfance... une de ma... mettons vieillesse, qu’est-ce que ça fait ? On n’est vieux que par la tristesse, n’est-il pas vrai ?... Or moi, j’ai toujours la gaieté imperturbable de mes quinze ans... et quand la gaieté va, tout va !... Demandez plutôt à ma gouvernante, cette chatte de Rosalie, que, chaque jour... Hé oui !... Hé oui !...

Tout son ventre fut secoué d’un rire qui se prolongea comme la sonnerie dansante, roulante et sursautante d’un réveille-matin. Monsieur Cléophas Ordinaire avala un plein verre de cognac et, tapant ensuite sur la table, il reprit, verveux :

– Attention !... C’est le moment... J’avais alors treize ans, et ceci se passa pendant les vacances... Un après-midi, comme j’avais été bien sage, je fus autorisé à accompagner mon père et mon oncle, qui étaient de grands chasseurs, à la chasse. Nous montions – je la revois encore – une sente étroite qui, bordée de ronces et d’ajoncs, menait au petit bois de Galante-Fontaine, lequel fourmille de lapins... Mon

père et mon oncle, coude à coude, marchaient devant, causant de je ne sais quoi... Moi, à quatre pas d'eux, je venais derrière, portant le carnier. Mon père m'avait aussi, ce jour-là, confié son fusil : imprudence fâcheuse et qu'il doit bien regretter aujourd'hui, s'il est dans l'usage des morts qu'ils regrettent quelque chose, là-haut ! Pour me donner un air plus martial, plus saint Hubert, j'eus l'idée de charger le fusil... idée bien naturelle en somme et qui fût venue à n'importe quel gamin de mon âge... Les cartouches étant dans un des compartiments du carnier, cette opération m'était facile... Je chargeai donc le fusil. Et voilà que, par suite d'une fausse manœuvre, pan ! le coup part... et que mon père, à droite, mon oncle, à gauche, s'abattent dans les ronciers de la sente et qu'ils restent étendus sans un mouvement, sans un cri, la face tournée contre le sol et la nuque toute rouge de sang. La charge de plomb, serrée et drue, les avait atteints en plein crâne, au moment précis et malchanceux où leurs têtes rapprochées se confiaient, sans doute, quelque touchant secret de famille... Ils avaient été foudroyés, ils étaient morts ! ah ! par exemple !... Ce n'était pas mal pour le début d'un aussi jeune chasseur, et j'avais lieu d'être fier de ce résultat... Mais j'étais en même temps très surpris, très embarrassé, et je ne savais vraiment pas à quoi me résoudre !... Situation complexe !... Par bonheur, un paysan se montra dans les ajoncs, qui voulut bien me tirer d'affaire, et ramena cahin-caha, dans un tombereau, les deux cadavres à la maison.

– Malheureux Cléophas !... Qu'as-tu fait ?... cria ma mère, saisie d'horreur à la vue d'un tel gibier que, certes, elle n'attendait pas si copieux, comptant sur une simple gibelotte, selon la coutume.

Et moi, ne sachant pas, non, en vérité, ne sachant pas quelle attitude prendre, et si je devais tirer vanité de ce coup rare, ou bien pleurer, je balbutiai bêtement :

– J'ai fait... J'ai fait... un coup double, donc !

Il faillit s'étrangler à force de rire et c'est à peine si deux ou trois verres de cognac, avalés coup sur coup, purent le remettre en état de poursuivre son récit. La boisson le rendit familier et bredouillant :

– Eh bien, qu'est-ce que tu as ?... fit-il. Je vois bien que cette petite anecdote ne t'a pas déridé. Elle n'est pourtant pas banale, allons, avoue-le... Mais j'ai mieux à t'offrir, mon vieux copain... Et je pense que celle que je vais te conter maintenant dilatera ta rate morose et racornie... À ta santé, et vive la bonne humeur !

Après avoir choqué nos verres, voici comment ce diable d'homme parla d'une voix qui, de plus en plus, s'avinait.

– Je ne te dirai pas à la suite de quelles infortunes familiales je dus entrer, humble et joyeux, dans l'administration des Chemins de fer de l'Extra-Centre. Qu'il te suffise de savoir qu'à l'époque où j'illustrai ma vie de l'incroyable aventure que je vais te faire connaître, j'étais le chef de gare depuis des années et des années. Chef de gare et marié. Ah ! oui, marié !... Jusqu'à la garde, mon vieux copain. J'entends par là que ma femme m'exaspérait outre mesure par ses tracasseries, ses tyrannies, *et caetera, et caetera*. Non que j'eusse perdu ma bonne humeur ; mais elle m'exaspérait, na !... Et elle m'exaspérait au point que j'eusse été capable de me livrer à des folies de reconnaissance envers celui qui m'en eût débarrassé, *per fas et nefas*, si j'ose m'exprimer ainsi... Eh bien ! par un trait de génie, je fus celui-là... tu vas voir comment.

Rien n'est plus simple... Ma femme qui, depuis quelques jours, était allée chez un sien parent, devait rentrer, le soir du 24 septembre 1890, par le train 18. Or, voici l'argument... La ligne étant à voie unique, le train 18 croise, à la station, le train 437, lequel se gare en arrivant et attend, pour repartir, que le train 18 soit passé. Ce jour-là il

y eut, dans le service, je ne sais plus quelle complication, dont je profitai habilement, malgré les protestations du mécanicien, pour faire repartir immédiatement le train 437. Mon calcul était mathématiquement limpide : faire se rencontrer les deux trains et amener une épouvantable collision. C'est toujours drôle... Mais, dans ce cas particulier, la drôlerie se compliquait de ceci que ma femme, ma chère et horrible femme, se trouvât dans le train tamponné !... Ha ! ha ! ha !... Comme le mécanicien hésitait à exécuter mes ordres, je lui expliquai : « Le train 18 a quarante-cinq minutes de retard... En lâchant toute vapeur, vous atteindrez K... avant le passage du train. Là, vous vous garerez... et vous aurez gagné une bonne heure... D'ailleurs, je prends tout sur moi ». Il partit... Oui ! je pouvais prendre tout sur moi ! La nuit était profonde et sans lune, il y avait en outre une brume épaisse, une de ces brumes dont on dit qu'elles peuvent se couper au couteau... Bonsoir, adieu... Bien des choses à la camarade, chers petits agneaux !... Naturellement, ce que j'avais prévu arriva, dans l'ordre où je l'avais prévu... À peine deux kilomètres avaient-ils été franchis que, boum ! bing ! patatras ! les trains se rencontrent, se montent l'un sur l'autre, se broient, s'enflamment... Les machines explosent... des bras, des jambes, des crânes, des troncs épars, toute une bouillie de chair humaine s'agglutinait à toute une pulvérisation de bois, de fer et de cuivre... Total : 150 morts, 212 blessés... Et, parmi les morts, méconnaissable, hideusement mutilée, ma femme !... Était-ce assez génial, ce que j'avais combiné là !

M. Cléophas Ordinaire trépigna, dansa sur sa chaise. Toute sa face de tomate dodue et rougeoyante s'alluma d'une illumination de joie. Mais il avait hâte de terminer son récit.

– Poursuivi ?... Parbleu !... Tu le penses... Négligences dans le service, infractions aux règlements... homicide par imprudence... Oui, je pouvais attraper cinq ans de prison... Mais voilà où le comique atteint les vertigineuses hauteurs

du prodige... Je fus acquitté à l'unanimité, pour cette raison que j'avais chèrement payé l'inconscience de ma faute en perdant ma femme, ma femme adorée, dans la catastrophe... Tout le monde fut d'accord pour me plaindre, les avocats, les juges, et la Compagnie !... Enfin – et je t'offre le bouquet –, remercié par la Compagnie, je trouvai tout de suite, en attendant la liquidation de ma retraite, une excellente et productive place d'inspecteur d'assurances – assurances sur la vie et contre les accidents. Oui, mon vieux, et à ta disposition.

Et, me tapant sur la cuisse, le corps soulevé par les hoquets d'un rire, il ajouta :

– Et tu voudrais que je ne fusse pas gai, pas joyeux drille, pas bon enfant !... Devant les miraculeuses chances dont se décora toujours ma vie, tu voudrais que ma face de joyeux garçon se voilât de tristesse et s'encrassât de mélancolie !... Mais tu es fou... tu es fou... Ah ! il est fou !... Et il ne rit pas !... Ris donc, brute rêveuse et sentimentale, bourrique... Sois gai... Soyons gais !...

Puis ce furent des mots sans suite, des mots désordonnés et capricants... Je ne l'écoutai plus, car il était complètement ivre...

Monsieur Joseph

La semaine passée, on vendait à l'Hôtel Drouot la bibliothèque du comte Trémoli. Elle était célèbre. Bien des anecdotiers en avaient, jadis, conté l'histoire et énuméré les richesses. Le catalogue – quatre tomes *in-8°* – dressé par Morgand et paru chez Techener en 1868, était lui-même devenu une rareté. Chaque année, on y ajoutait un supplément, car la passion du vieux comte grandissait avec l'âge. Elle ne s'arrêta qu'à sa mort, survenue, comme on sait, chez un bouquiniste de la rue de la Sorbonne, alors que le vieillard fouillait d'une main encore alerte dans les cartons.

Cette vente fut un événement. Il y eut une foule énorme. Pendant les 27 vacations qu'elle dura, aucun ne manqua des marchands et des amateurs, et le moindre bouquin connut des enchères extraordinaires. Et je vis là, une fois de plus, combien la bibliophilie est une passion curieuse, et le plus souvent, disons-le, sans vouloir désobliger personne, à l'envers de la nature et de l'art. Tout ce qui ne peut pas se lire s'enlève à des prix fous, tandis que la belle littérature excite moins l'ardeur des adjudicataires. On ne sait pas trop ce qui détermine la valeur d'un livre ou, du moins, on le sait, mais on ne se l'explique pas. On sait que c'est presque toujours un futile détail, indifférent au vrai artiste, comme au vrai savant, par exemple la conservation intacte d'une couverture qui est, en général, fort laide et qui dépare l'harmonie d'un livre, ou bien aussi des annotations, des marginations du premier imbécile venu, ou encore sa rareté, qu'il faudrait souhaiter plus rare, jusqu'à l'inexistence totale, puisqu'il n'offre ni l'intérêt d'une belle œuvre, ni la curiosité d'un document.

Je fus assez surpris de voir que les splendides éditions du seizième siècle – les classiques anciens – avec leurs somptueuses reliures ouvrées comme des bijoux, leur indestructible papier, leurs caractères fastueux, leurs belles marges, ne trouvaient plus d'acquéreurs. On me signala qu'elles n'étaient plus à la mode, sans qu'on pût me dire la raison de ce délaissement. Car pourquoi une mode vient-elle ? Pourquoi s'en va-t-elle ?... Tout le monde l'ignore... Je craignis de me rendre ridicule et de perdre à jamais ma réputation bien établie de bibliophile, en achetant quelques-uns de ces ouvrages admirables qui excitaient si fort le mépris des marchands et faisaient lever les épaules aux amateurs les plus indiscutés, lesquels hier encore, couvraient de billets de mille francs la moindre de ces éditions. Et pour bien marquer que moi aussi, j'étais dans le mouvement, j'exagérai à plaisir le mépris des uns, le haussement d'épaules des autres, tout en maugréant à part moi, contre mon indécente stupidité.

Voyant un Virgile, merveille de reliure et de typographie, atteindre le prix de dix francs, un expert me dit :

– Ah ! bien !... Ils en ont une couche, les Américains ! Car vous savez, ces sales volumes, ce sont les Américains qui les achètent... Ils les achètent par charretées, pour en faire des fonds de bibliothèques publiques dans leur pays... Dix francs, ça !... Ah ! vrai ! Folie ! Folie ! Dérision !

Moi, je tapais sur la table, lui se donnait des claques sur la cuisse, en pouffant de rire... Et nous nous excitions à répéter tous les deux :

– En ont-ils une couche, ces Américains !... Folie ! Folie ! Dérision !

Dix ans auparavant, ce même expert avait payé le même Virgile deux mille francs, et ne s'en souvenait plus...

Doux souvenirs de notre enfance...

Si le seizième siècle était fort malmené et tombait dans un complet discrédit, en revanche, tout ce qui touchait au dix-huitième siècle s'enlevait comme du pain, un jour de famine. Une enchère n'attendait pas l'autre... C'était une lutte ardente, une bataille acharnée autour de la plus mince, de la plus inutile brochure. Dès que les enchères commençaient à faiblir, le commissaire-priseur les relevait par de savantes excitations comme celles-ci :

– Deux cent cinquante-quatre francs. Voyons, Messieurs... Suivez, Messieurs... c'est pour rien... Deux cent cinquante-quatre francs... Et il y a un autographe de la marchande de poisson du coin de la rue Saint-Honoré... un autographe du temps, Messieurs !... Voyons, suivez, Messieurs !

– Deux cent cinquante-cinq !

– Dix !

– Quinze !

– Quatre-vingts !

– Trois cents !

Et les enchères repartaient de plus belle.

J'entrai, moi aussi, dans cette folie, et j'achetai quantité de petits livres, tels que : *L'Art de mettre ses bas... Notes indispensables sur l'emploi de la casserole à daube... Le Bottier galant ou curieuses révélations sur les pieds de la duchesse de Berry... L'Almanach des marchands de beurre...* qui sont, paraît-il rarissimes, et dont je défie bien le liseur le plus patient d'en poursuivre la lecture au-delà de deux pages... Mais il faut dire aussi, pour mon excuse, qu'en dehors de leur littérature, ces petits volumes, dans leur maroquin de l'époque, à grain si fin, à dos si joliment orné, sont de ravissants bibelots, et qu'ils font merveille sur les tables, les étagères et dans les vitrines des salons élégants...

Et justement, je venais d’acquérir... ah ! quelle bataille ! un bijou, un vrai bijou : *La Dissertation économique sur les chemises de Mme la princesse de Polignac* (Londres, 1780), quand, dans la salle silencieuse d’émotion, après le furieux coup de feu de cette enchère, un petit vieillard entra. Il était fort joli, de mine soignée, élégante même. Sa figure toute rose, sa barbe toute blanche, courte et lustrée, ses yeux de bonté, la discrétion charmante de son allure, tout en lui me fut aussitôt sympathique. Et cette sympathie s’augmenta vivement de ce que je remarquai combien il paraissait timide, d’une timidité rose de jeune fille... Il chercha modestement à s’insinuer parmi les rangs pressés de la foule, et je vis bien qu’il eût été heureux de trouver un siège près de la longue table, où les amateurs, accoudés et graves, s’hypnotisaient à lire les alléchantes remarques du catalogue. Spontanément, je lui cédai ma chaise... Le vieillard rougit, s’excusa, me remercia et finit, grâce à mes chaleureuses instances, par accepter le siège que je lui offrais.

Les enchères, un instant ralenties par l’entrée du petit monsieur et le colloque de politesses qui s’était engagé entre nous deux, reprirent, plus batailleuses et plus violentes que jamais... Je fis le tour de la salle et vins me réfugier dans la partie réservée aux personnages de marque, de telle sorte que j’avais en face de moi le nouvel arrivant et que je pouvais l’examiner tout à mon aise. Pressé entre deux marchands, il n’osait pas lever les yeux au-dessus de la table, et chaque fois que son regard timide et doux s’égarait un peu dans la salle et rencontrait un visage, le sien, de rose qu’il était, devenait rouge, pourpre, violet, presque noir. Il resta ainsi, immobile et les yeux baissés, durant une heure et, durant cette heure, je vis ses mains très pâles et très maigres gratter le tapis de la table, d’un mouvement un peu fébrile, qui dévoilait l’anxiété de son âme.

Tout à coup, l’expert appela le n° 4/414 du catalogue : c’était un livre indifférent, mais dont la reliure très riche portait, incrustée dans le maroquin du plat supérieur, une miniature sans valeur, le portrait d’une femme qu’on devinait extrêmement belle, avec la gorge nue et les seins pointant... Je remarquai que le petit monsieur avait tressailli et qu’il s’agitait fébrilement sur sa chaise... Il était visible aussi qu’il souffrait réellement de ce que le livre circulât de main en main, sous les regards et les libres propos de tout le monde.

– Cinq cents francs, marchand !... cria l’expert...

– Cinq cent cinquante ! balbutia le petit monsieur...

Il y eut un silence. L’enchère n’était pas relevée. Le marteau du commissaire allait s’abattre, quand, poussé par je ne sais quelle pensée méchante, par une sorte de perversité que je n’eus pas le temps de raisonner...

– Mille francs ! articulai-je d’une voix de défi.

Le vieux petit monsieur coula vers moi un regard où il y avait de l’étonnement et de la supplication à la fois...

– Mille cinquante ! fit-il...

Et sa voix tremblait comme une petite plainte.

– Quinze cents !

Et ma voix sonnait comme une provocation.

– Cinquante.

– Deux mille !

– Cinquante.

– Six mille !...

La salle haletait... Tous les regards étaient sur nous... Je ne voyais plus les yeux du petit monsieur. Mon enchère, on eût dit qu’elle l’eût empoigné à la nuque et, d’un mouvement brutal, impérieux, qu’elle lui eût collé le visage sur le tapis.

– Cinquante !

Et c'était comme un soupir... un soupir d'enfant, très loin... très loin.

– Dix mille !

– Cinquante.

– Quinze mille.

L'ivresse me gagnait.

– Cinquante.

–Vingt mille !

Mes enchères tombaient, avec fracas, dans la salle, comme des bombes... Celles du petit monsieur n'étaient plus que des souffles... des frôlements de voix... plus rien...

– Cinquante.

– Vingt-cinq mille !

– Cinquante !

Il avait un peu relevé la tête... Et je vis une larme, une pauvre larme mouiller ses cils et descendre lentement sur ses paupières. Je m'acharnai, d'autant plus que je savais mon acharnement sans danger.

– Trente mille ! hurlai-je.

– Cinquante...

Alors, les doigts du petit vieux cessèrent de gratter le tapis et sa tête roula, comme une boule, sur la table. Il venait de s'évanouir tandis que le marteau du commissaire, retombant d'un coup sec, mettait fin à cette scène angoissante...

La syncope dura quelques secondes...

Quand il fut revenu à lui...

– C’est que ! dit-il... je ne savais pas... je ne pouvais pas prévoir... Je n’ai pas d’argent sur moi...

– Votre nom ! seulement... donnez votre nom...

Son visage tout blanc par l’évanouissement s’empourpra comme une pivoine... Et il bégaya...

– Je... ne puis... pas... Je ne puis pas... Eh bien... mettez... monsieur Joseph... Je vais aller chercher l’argent... Je n’aurai jamais pensé que... que...

Et ses pauvres yeux vacillants m’envoyèrent comme un doux reproche... Ils semblaient me dire : « Pourquoi as-tu fait cela ? » et ils n’avaient pas de haine... non, en vérité, pas de haine !

La livrée de Nessus

I

Je m'appelle Yves Lagoannec. Avec un tel nom, de quel pays voulez-vous que je sois, sinon de Bretagne ? Je suis né dans les environs de Vannes, en Morbihan – hihan ! hihan ! qui est tout ce qu'il y a de plus bretonnant dans toute la Bretagne. Mon père et ma mère étaient de petits cultivateurs, très malheureux, très pieux et très sales. Ivrognes aussi, cela va de soi. Les jours de marché, on les ramassait, dans quel état, mon Dieu !... le long des chemins. Et, bien des fois, ils passèrent la nuit à dormir et à vomir au fond des fossés. Selon la coutume du pays, je grandis dans l'étable, avec les cochons et les vaches, comme Jésus. J'étais tenu si malproprement, j'avais sur moi tant et tant d'ordures accumulées que, lorsque mon père venait, le matin, nous réveiller, les animaux et moi, il lui fallait quelques minutes avant de me distinguer des bouses. On m'éleva dans toutes sortes de superstitions. Je connus par leurs noms les diables de la lande, les fées de l'étang et de la grève. Avec le *Pater* et l'*Ave,* quelques cantiques en l'honneur de sainte Anne, et l'histoire miraculeuse de saint Tugen, c'est tout ce que je connus. J'appris aussi à honorer le Révérend Père Maunoir qui, par une simple imposition de la main sur la langue des étrangers, leur inculquait le don de la langue bretonne, ainsi qu'il appert d'une fresque remarquable que tout le monde peut voir en la cathédrale de Quimper-Corentin... Je puis dire, non sans orgueil, que j'étais un des enfants les mieux instruits et les plus savants de la contrée.

Tout le long du jour, jusqu'à l'âge de quinze ans, je gardai, dans la lande, un petit cheval roux, un petit cheval fantôme, sur le museau duquel, à force de se frotter aux ajoncs, avaient poussé deux longues moustaches grises. Et trois brebis, noires comme des démons, avec des yeux rouges, et aussi de longues barbiches pointues de vieux bouc, me suivaient en clopinant et bêlant. C'est le cas de se demander de quoi tout cela vivait ? De l'air du temps, sans doute... à la grâce de Dieu, probablement, car, pour ce qui est de l'herbe, il n'y en avait ni gras ni lourd dans la lande, je vous assure.

Enfin, j'étais un garçon bien obéissant et bien respectueux, craignant Dieu, respectant le diable, et toujours seul. Jamais une pensée mauvaise, comme en ont tant d'autres enfants, n'était entrée dans ma cervelle. Pour être tout à fait juste, je devrais dire que jamais aucune pensée, de quelque nature qu'elle fût, n'était entrée dans ma cervelle... pas même le soir où ma mère, étant morte, mon père fit venir ma sœur, qui était mon aînée, dans son lit... Ne vous récriez point, et ne croyez pas que c'est là une dépravation de l'instinct, une débauche contre-nature... Non... c'est l'habitude chez nous, et ça n'empêche pas de vivre en braves gens, de faire ses dévotions et de suivre les pèlerinages... Au contraire... Mon père eut de ma sœur deux enfants, qui furent mes frères aussi bien que mes neveux... Ils ne vécurent que peu de mois... Mais je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout cela, qui n'a aucun rapport avec la suite de mon histoire... Et qu'est-ce que cela peut bien vous faire ?...

Comme tout le monde, je fis mon service militaire, et j'eus bien de la peine à apprendre quelques mots de français, car je ne parlais que le breton... de quoi je tirai beaucoup d'avanies et beaucoup de horions. Quant à lire et à écrire, ça, par exemple, en dépit de mes efforts et de mon application, il me fallut y renoncer... Pour m'être obstiné à ce

travail, tout ce que je gagnai, en fin de compte, ce fut une espèce de fièvre cérébrale dont je faillis mourir et dont je sens bien, parfois, qu'il m'est resté dans le crâne quelque chose de pas naturel. Mais je garde de ma convalescence, à l'hôpital de Brest, et d'une certaine sœur Marie-Angèle, dont les mains blanches retinrent mon âme qui voulait s'envoler hors de moi, un souvenir charmant et très doux. J'y pense souvent, comme à ce grand cygne que je vis, un soir d'hiver, passer au-dessus de la lande... une fée peut-être... et peut-être l'âme d'une sainte, comme l'était cette si jolie sœur Marie-Angèle qui me sauva de la mort...

Il n'y a pas d'exemple qu'au sortir de l'armée, un Breton, se trouvant dans les conditions où j'étais, ne se fasse domestique. La Bretagne est la terre classique du servage. Elle sert Dieu, la patrie et les bourgeois... Je me fis donc domestique.

J'entrai d'abord chez un notaire de Vannes, ensuite chez un médecin de Rennes. On y fut content de moi. À la vérité, j'étais ponctuel, fidèle, sobre et de bonne conduite. Et je suppléais à mon ignorance totale par des trucs d'ingénieuse mnémotechnique. Mais je ne gagnais que très peu d'argent et je n'avais qu'une idée, me rapprocher de Paris, où l'on disait que, dans les places, il n'y avait qu'à se baisser pour ramasser de l'or et de l'or, à poignées !... Après le médecin de Rennes, ce fut une sèche dame, à Laval. Je n'y restais que huit jours, car, étant très avare, elle nous laissait crever de faim. De Laval, dont je n'ai rien à dire, je passai au Mans, chez un ingénieur, et du Mans à Chartres, chez un évêque, où la cuisinière, une grosse femme à triple menton et à quadruple ventre, m'apprit, un soir d'orage, ce que c'est que l'amour et me força à boire, coup sur coup, cinq verres de chartreuse, dont je fus si malade que je pensai étouffer... Enfin, de Chartres, j'arrivai à Paris, dans un bureau de placement. Je crus, cette fois, que j'avais conquis le monde !

Vous le voyez, je suivais mon idée et je faisais la ligne, sans m'écarter, à droite ou à gauche, du but suprême où rayonnait la Fortune...

Dans ces diverses étapes, je me formais et j'acquérais la science de mon métier, au point que, débarquant à Paris, je pouvais servir, je ne dis pas chez des princes et des ducs, mais dans de braves maisons bourgeoises, aussi bien comme cocher que comme valet de chambre.

Le surlendemain de ma triomphale entrée dans la capitale, je fus présenté à un vieux petit monsieur, tout en deuil, à qui il venait d'arriver un affreux malheur. Son cocher – le cocher que je devais remplacer – avait assassiné sa femme, dans des conditions mystérieuses, et pour des raisons toujours inconnues des magistrats à l'heure qu'il est. Il me raconta ce tragique événement avec beaucoup de discrétion et de tristesse. Il avait une figure un peu ridée et très sournoise, un long pardessus ouaté comme une douillette de prêtre, et ses mains très blanches faisaient, en remuant, un petit bruit d'osselets. Comme il lisait mes certificats, qui étaient excellents, il me dit en hochant la tête, et avec de l'effarement dans son regard :

– Les siens aussi étaient parfaits...

Il ajouta timidement :

– Vous comprenez, il me faut des renseignements précis et sérieux sur les serviteurs que j'engage... Car maintenant, je suis tout seul... Et si je tombais encore sur un assassin, ce n'est plus ma femme... c'est moi qui serais assassiné... Ah ! Ah !... vous comprenez... je ne peux prendre, comme ça, le premier venu...

– Monsieur peut croire que je ne suis pas le premier venu... déclarai-je... Un domestique qui serait le premier venu n'aurait pas servi chez un évêque.

– Sans doute... sans doute... Mais que sait-on ?...

Et son regard semblait vouloir pénétrer en moi... descendre en moi... jusqu'au fond de l'âme...

– Et puis voilà, objecta-t-il après un silence... Vous êtes Breton. L'autre aussi était Breton... Vous avouerez que ce n'est guère encourageant.

– Mais monsieur sait, répondis-je avec une assurance de Scapin dont je fus moi-même tout étonné... monsieur sait que si tous les Bretons ne sont pas des domestiques... tous les domestiques sont Bretons...

– Oui... oui... mais ça n'est pas une raison. Je suis tout seul, maintenant ; je suis très vieux... j'ai... j'ai... beaucoup de choses chez moi... Montrez-moi vos mains.

Je lui tendis mes mains. Il les examina attentivement, mesura pour ainsi dire la longueur des doigts, l'écartement du pouce, en fit jouer les jointures... Et il dit :

– Elles n'ont pas mauvais air... Elles n'ont pas l'air terrible... Ce sont des mains...

– Des mains de travailleurs... déclamai-je fièrement...

– Oui... oui... oui... Enfin, nous verrons... nous réfléchirons...

Ni les certificats, ni l'examen médical, ni le minutieux interrogatoire qu'il me fallut subir ne furent jugés suffisants. Le petit monsieur désira envoyer à toutes les personnes chez qui j'avais servi un questionnaire très détaillé sur mon caractère, mon état mental, mes qualités évidentes, mes défauts possibles, mes dispositions au meurtre, ataviques ou autres, etc. Je n'avais rien à redouter de cette enquête, et je m'y prêtai de la meilleure grâce du monde, car vous pensez bien que j'avais négligé de compter parmi mes références celles du fermier de Quimper... Mais, au fond de moi-même, énervé par ces défiances, horripilé par cette sorte d'espionnage physiologique, auquel, comme un criminel, j'avais dû me soumettre, je sentais, pour la seconde fois, se

lever des pensées obscures et de troubles désirs, dont il me semblait qu'ils exhalaient une odeur âcre et forte, grisante et terrible.

Huit jours après cette entrevue, le petit monsieur me fit prévenir que je pouvais arriver chez lui avec mes bagages et prendre immédiatement possession de mon service de cocher.

J'y allai tout de suite... Mon nouveau maître habitait, dans la rue du Cherche-Midi, une très ancienne maison qui, malgré d'annuelles réparations, gardait un aspect fort délabré. Lui-même était un vieux maniaque. Il collectionnait – je vous demande un peu – des éteignoirs !

II

Ai-je dit que mon maître s'appelait le baron Bombyx ? Je m'aperçus tout de suite qu'il était avare et méticuleux. Bien que sa maison se composât d'une gouvernante, d'un valet de chambre et d'une cuisinière, il ne voulut laisser à personne le soin de m'installer. Il me montra l'écurie et la vieille jument blanche, une bête déjà bien lasse et qui tremblait sur ses jambes arquées...

– Elle s'appelle Fidèle... me dit-il... Ho ! ho ! Fidèle... Ho ! ho !

Et lui caressant la croupe, il entra dans le box.

– C'est une bonne jument... Elle est très douce... Je l'ai depuis dix-neuf ans... Ho ! Fidèle... n'est-ce pas, Fidèle ?

Fidèle tourna la tête vers son maître et lécha la manche de son pardessus.

– Vous voyez ?... un mouton... Seulement elle a une manie... Elle n'aime pas qu'on l'étrille de droite à gauche...

elle veut qu'on l'étrille de gauche à droite... Comme ça, tenez...

Le baron, avec sa main allant et venant sur le ventre de la bête, imitait le mouvement de l'étrille.

– C'est une manie... il suffit de le connaître... De gauche à droite, vous vous rappellerez ?

J'examinai les jambes de Fidèle, raidies et déformées par des éparvins.

– Elle doit boiter, cette jument-là ? demandai-je.

– Un peu... répondit le baron... elle boite un peu, c'est vrai... Dame, elle n'est plus jeune... Mais elle n'a pas un service dur... Je la ménage...

Je fis une grimace et pris une voix grognonne :

– C'est ça... elle ne tient pas debout... C'est un vieux carcan... Et puis, si elle se fiche pas terre, monsieur le baron dira que c'est de ma faute... Ah ! je connais le truc...

Mon maître me regarda de coin, en clignant de l'œil, et il dit :

– Il ne s'agit pas de ça... Elle ne bute jamais.

– Non... c'est moi qui bute peut-être... grommelai-je entre mes dents...

Je me sentais très libre, très à mon aise avec ce pauvre homme qui m'avait, du premier coup, livré toute sa faiblesse. Et j'éprouvais comme un violent plaisir à le dominer par l'insolence et par la peur. Je vis dans ses yeux passer quelque chose comme un reproche... Mais il n'osa pas répondre à ma grossièreté. Il sortit du box, qu'il referma.

– Ho ! ho !... Fidèle... Ho !... ho !...

Et nous allâmes dans la remise.

Sous une housse de lustrine grise dormait une vieille berline, comme je me rappelais en avoir vu parfois dans mon enfance, emporter des caricatures de marquises, sur les

routes de là-bas... Dans un coin, étaient empilées des caisses vides d'épicerie et des boîtes de fer-blanc, vides aussi et bosselées. Je fus humilié. Certes, je n'espérais pas entrer, du premier coup, dans une maison ultra-chic, revêtir de somptueuses et correctes livrées, et mener des pur-sang de vingt mille la paire, mais je n'avais pas non plus compté, à Paris, m'enterrer dans ces poussières anciennes, rétrograder vers un passé disparu. Depuis huit jours que je me promenais par la ville, aux endroits les plus élégants, bien des idées, bien des ambitions m'étaient venues, et je sentais battre en moi une âme moderne...

Je me consolai en pensant qu'il fallait bien commencer par quelque chose... prendre, pour ainsi dire, l'air de ce pays nouveau, et je me promis à moi-même de ne pas rester longtemps dans cette bicoque... Je soulevai la housse et jetai sur la voiture un coup d'œil méprisant.

– Ça n'est pas, non plus, une jeunesse... dis-je... Ah ! mazette, non...

Le vieux Bombyx n'eut pas l'air d'avoir entendu cette réflexion. Il ouvrit une porte.

– Voici la sellerie, fit-il. C'était une pièce très étroite, pavée de carreaux de brique, lambrissée de sapin verni, déverni plutôt... Les harnais, posés sur des chevalets, semblaient parler, entre eux, de choses surannées. L'air humide avait terni les cuirs et noirci les boucles de métal... Un petit poêle, qu'on n'allumait pas, et dont le tuyau crevé traversait le mur, donnait la réplique à une chaise dépaillée, à qui manquaient les traverses du dossier. Sur une planche, couverte d'un papier goudronné, était rangée la livrée de l'ancien cocher.

– Je vous prie de l'essayer, me dit mon maître.

– C'est que, objectai-je, je n'aime pas beaucoup entrer dans les habits d'un autre.

– Une livrée, déclara le baron, ça n’est pas des habits... C’est à tout le monde et ça n’est à personne... Celle-ci est, d’ailleurs, presque neuve. Il ne l’avait pas mise plus de dix fois, quand...

Il n’acheva pas la phrase, que coupa un pli grimaçant de sa bouche...

– N’importe ! insistai-je... je n’aime pas ça, surtout quand...

– Je l’ai fait passer à l’étuve...

Et, après quelques secondes de silence, il ajouta d’une voix moins timide :

– Je désire que vous l’usiez... On n’y voit plus les taches de sang... Je ne puis pourtant pas acheter tous les jours des livrées neuves... Chacun va selon ses moyens...

– Enfin ! soit, concédai-je... Mais monsieur le baron doit comprendre que ça n’est guère engageant... Encore, s’il n’avait pas été un assassin !...

– Il était très propre... répliqua le baron... Allons... essayez la livrée... Elle doit vous aller à merveille...

Ayant examiné ma taille, la largeur de mes épaules, il répéta :

– Elle doit vous aller... elle vous ira certainement...

Je pris la livrée et la dépliai. C’était une tenue bien modeste, et avec laquelle il n’y avait pas moyen de faire le faraud : veston de droguet bleu, gilet bleu, pantalon bleu avec un passepoil rouge ; casquette de cuir verni, ornée d’un galon d’or. Il y avait aussi un gilet d’écurie, à raies rouges et noires. Tout cela, en effet, était propre et comme neuf. À peine si je remarquai sur le drap, aux coudes du veston, aux genoux du pantalon, des places plus luisantes.

J’essayai la livrée.

– Je vous l’avais bien dit, s’écria le baron... Elle vous va admirablement... Elle vous va mieux qu’à lui... elle semble taillée exprès pour vous.

– Je ne trouve pas... dis-je.

– Qu’est-ce que vous ne trouvez pas ? Elle est tout à fait à votre mesure... Mais regardez-vous dans la glace... Le veston n’a pas un pli... il vous moule... Le pantalon tombe très bien, très droit... C’est merveilleux...

Alors, d’une voix lente et grave, je prononçai :

– Je n’ai pas besoin de me regarder dans la glace... Cette livrée me va très bien au corps, possible... mais c’est à l’âme qu’elle ne me va pas du tout !...

Le vieux baron maîtrisa l’effroi qui, soudain, était apparu dans ses yeux :

– Qu’entendez-vous dire par là ?... Pourquoi me dites-vous cela ?... Vos paroles n’ont aucun sens...

– Les paroles ont toujours un sens, monsieur le baron... Et si les miennes n’en avaient pas, vous ne trembleriez point de peur, en ce moment, comme vous faites... hé ?...

– Moi ?... Ta ta ta ta !... Tous les Bretons sont un peu toqués...

Mais il avait résolu de fermer ses oreilles aux voix qui, à cette minute même, j’en suis sûr, se multipliaient en lui et lui disaient, et lui criaient : « Cet homme a raison... Achète-lui une livrée toute neuve... Brûle celle-ci en qui, malgré l’étuve et les acides du teinturier, habite un démon... n’en garde même pas les cendres... » Et, brusquement, avec des gestes fébriles, qui faisaient craquer les jointures de ses longues mains blanches, il me dit :

– Venez, maintenant, que je vous montre votre chambre.

La chambre se trouvait au-dessus de l’écurie, et à côté du grenier. On y accédait par un petit escalier de bois, où

traînaient toujours des brindilles de paille et des poussières de foin. Un vrai galetas que cette chambre, et dont un chien n'aurait pas voulu pour sa niche. Tout de suite je me dis : « Attends un peu que j'aie levé dans le quartier une jolie femme de chambre... une jolie petite fruitière... une jolie petite n'importe quoi... et tu verras si je pose longtemps là-dedans ! » Une couchette de fer avec un matelas sordide, deux tabourets paillés, une table de bois blanc supportant une cuvette ébréchée, composaient le mobilier. Pas de placard : une simple penderie au-dessus de laquelle était fixée une tringle de fer, où, sur des anneaux, courait un rideau de vieille indienne usée et pourrie, à palmes rouges ; sur un escabeau, près du lit, trônait un vase de nuit, en grès brun, et qui avait été jadis, je pense, un pot à beurre. Et l'odeur du purin montait entre les fentes du plancher.

– Eh bien, vous voilà chez vous, me dit le vieux Bombyx. Ça n'est pas luxueux, mais il ne vous manque rien.

Il allait partir, quand, tout à coup :

– Oui, j'ai oublié de vous dire... C'est moi qui fais les achats d'avoine, de paille et de foin... vous n'avez pas à vous en occuper... vous n'avez pas le sou du franc sur les fournitures de l'écurie... vous n'avez que vos gages... C'est un principe... ici.

Et il sortit de la chambre.

Je me jetai sur la couchette. Il se passait en moi quelque chose de bizarre et d'effrayant. À la minute même où j'avais revêtu la livrée de l'ancien cocher, j'avais senti sur ma peau comme une démangeaison... Puis cette démangeaison, peu à peu, entrait en moi, s'imprégnait en moi, descendait dans ma chair, au plus profond de mes organes, et elle se faisait brûlure... En même temps, d'étranges pensées, troubles encore, montaient à mon cerveau, qui semblait se gonfler de brouillards rouges et de vapeurs de sang...

– Vieux grigou... hurlai-je... c'est toi qu'on aurait dû tuer...

Je me levai… j’arrachai violemment mes habits, et je marchai, tout nu, dans la chambre, longtemps, longtemps… Puis ma fièvre finit par se calmer… J’accrochai la livrée au porte-manteau de la penderie… revêtis mes habits à moi… et j’allai retrouver Fidèle, dans l’écurie.

– Ho ! ho ! Fidèle !… Ho ! ho !…



C’est dans ces conditions singulières que je pris mon service chez le vieux baron Bombyx… service peu accablant et facile et qui me laissait, je dois le dire, beaucoup de liberté. Je n’avais qu’à soigner Fidèle, laver la voiture, astiquer les harnais. Deux fois par semaine, le matin, je conduisais la gouvernante au marché, chez les fournisseurs, et, le dimanche, à la messe. Il était rare que nous sortions du quartier.

Durant les trois mois que je demeurai dans cette place, nous ne passâmes qu’une fois les ponts, et nous gravîmes Montmartre pour aller chez un drôle de type, un nommé Érik Satie, où l’on avait dit à mon maître qu’il y avait d’étonnants éteignoirs khaldéens, faits d’un métal inconnu, et ornés d’inscriptions magiques. C’était de la blague. Il se trouva que ces éteignoirs n’étaient autres que les boutons de porte de l’ancien appartement d’un nommé Joséphin Péladan, qui est, paraît-il, une espèce de dentiste vendant je ne sais quelles fioles dans les foires… Ah ! la fureur du vieux Bombyx !… Doux et timide à l’ordinaire, dans la vie, il était inflexible et féroce sur le chapitre des éteignoirs !

Ces courses ne m’amusaient pas, car j’avais à subir bien des avanies. Cette vieille jument boiteuse, qui semblait venir, directement, des pâturages symboliques de

l’Apocalypse, cette antique voiture, plus apocalyptique encore que la jument, ma livrée, aussi dont la casquette trop large me couvrait entièrement les oreilles et la nuque, et, sur le front grisâtre de la garniture à petites fleurettes, ces deux étranges visages, l’un – celui de la gouvernante – mol et boursouflé, perdu dans les franfreluches d’un mode caricaturale et disparue, l’autre – celui du baron – sec et pâle, avec des yeux toujours effarés, sortant du velours passé de la douillette, comme de son écrin noir, un tout petit ivoire, jauni et frotté par les siècles... tout cela excitait les rires des passants dans la rue. On nous suivait, on nous lançait des acclamations grotesques... Les lazzis insultants pleuvaient sur nous, comme sur des masques crottés, un jour de carnaval pluvieux et sale... Ma dignité eut beaucoup à souffrir de ce ridicule, et plus encore de ce ridicule que de ma livrée, je détestai le baron, qui avait la cruauté de me l’imposer.

Jamais je ne pénétrais dans les appartements de M. le baron. Ils étaient, paraît-il, remplis de vitrines dans lesquelles il rangeait soigneusement, méthodiquement, par époques et par pays, ses éteignoirs. Au dire des gens du quartier, il y en avait pour plusieurs millions... Des millions d’éteignoirs !... Et il en achetait toujours !... La matinée, ce n’étaient qu’allées et venues de brocanteurs. À midi, après son déjeuner, le baron sortait, toujours seul, toujours à pied, et il courait jusqu’à six heures les boutiques de ferraille, les magasins de curiosités... Je ne le voyais qu’à sept heures, tous les matins... Il venait passer l’inspection de l’écurie, et se rendre compte par lui-même « où en était l’avoine ». Puis il caressait la croupe de la jument :

– Ho ! ho !... Fidèle... Ho ! ho !...

Et il s’en allait, sans jamais m’adresser la parole... non par mépris, mais par crainte plutôt, et pour ne point rencontrer mes regards qui – je l’avais remarqué – le troublaient d’étrange façon.

La cuisinière et le valet de chambre m’avaient très mal accueilli dès la première fois. C’étaient de vieilles gens, à face humble, à dos courbé, à gestes de dévots. Je sentis, tout de suite, que ce devaient être de profondes canailles, qu’ils s’entendaient merveilleusement pour voler le patron et mettre la maison – éteignoirs à part – en coupe réglée. Les heures des repas étaient pénibles. Nous mangions silencieusement, à la hâte, nous disputant les morceaux et la bouteille de vin avec des expressions et des mouvements de bêtes ennemies. Et dans leurs faces vermoulues, poussiéreuses, comme les lambris, les solives et les escaliers de cette maison, se levaient, de temps en temps, vers moi, des regards de haine, des regards d’une haine si amère, et en même temps, si lourde, que j’avais peine, vraiment, à en supporter le poids...

Mais c’était surtout ma livrée qui m’exaspérait le plus et me rejetait, le plus violemment, à la porte de moi-même. Quand je l’avais sur la peau – et, par une anomalie étrange, par une invincible perversité, je ne voulais plus la quitter, même en dehors de mon service –, je n’étais plus réellement moi-même. Un autre se substituait à moi, un autre entrait en moi, s’infiltrait en moi, par tous les pores de mon derme, s’éparpillait en moi, pareil à une substance dévoratrice, subtil et brûlant comme un poison... Et cet autre, c’était, à n’en pas douter, l’ancien cocher, le cocher assassin, dont l’âme de meurtre était restée dans les habits que je portais. De quoi était formée cette âme ? Je tentai vainement de le savoir... Était-ce un gaz ?... un liquide ?... un mucilage ?... une réunion d’invisibles organismes ?... J’essayai de tout, pour la tuer !... Je me ruinai en benzine, en camphre, en poudre insecticide, en lavages de pétrole, en pulvérisations savantes des plus sûrs antiseptiques. Rien n’y fit. L’âme résista à toutes les expériences... Et, ô prodige terrible ! ô mystère affreux !... le drap ne fut pas brûlé par une infusion prolongée dans de l’acide sulfurique, tant cette âme

obstinée avait imprégné l'étoffe de son immortalité. Non seulement le drap ne fût pas brûlé, mais l'âme y gagna d'être plus active, plus ardente, plus virulente. Je la nourrissais, je la fortifiais de ce qui aurait dû la tuer... Dès lors, je l'abandonnai et m'abandonnai moi-même à son Destin.

Pourtant je voulus lutter. Comme le baron était venu, à son heure habituelle, visiter l'écurie et caresser la jument dans son box :

– Ho ! ho !... Fidèle !... ho ! ho !...

je lui dis, d'une voix ferme :

– Monsieur le baron a tort de ne pas me donner une autre livrée...

Et j'accentuai, en faisant un geste que j'essayai de rendre mystérieux et troublant, et grave aussi :

– Il a tort... que monsieur le baron comprenne enfin qu'il a tort...

– Est-ce qu'elle est usée déjà ? demanda-t-il.

Je regardai fixement le vieux Bombyx, et secouant la tête :

– Non, répondis-je. Cette livrée ne s'usera jamais... elle ne peut pas s'user...

Je sentis qu'un petit frisson courait sous sa longue douillette. Ses paupières battirent comme des persiennes secouées par le vent... il dit :

– Qu'est-ce que cela signifie ?... Pourquoi me dites-vous cela ?

– Je dis cela à monsieur le baron parce qu'il faut que monsieur le baron sache... Il y a une âme dans la livrée. Il est resté une âme dans la livrée.

– Il est resté... quoi ?... quoi ?...

– Une âme, je vous dis, une âme... C'est assez clair...

– Vous êtes fou...

– Que monsieur le baron me permette de lui répondre avec tout le respect que je lui dois... C'est monsieur le baron qui est fou...

J'avais parlé lentement, affirmativement, et j'essayais de dominer ce vieil homme par des regards impérieux. Le baron détourna la tête, et, saisi d'un petit tremblement, il ramena sur sa maigre poitrine les pans lâchés de sa douillette. Et il dit d'une voix timide :

– Ne parlons plus de cela, mon ami. C'est inutile... quand elle sera usée, je vous en donnerai une autre.

Il eut un pâle sourire et il ajouta :

– Vous êtes trop coquet, vraiment... Et je ne suis pas assez riche... Diable !

Alors je n'insistai plus. Mais reprenant une physionomie hostile :

– Soit ! criai-je. Comme monsieur le baron voudra... Et s'il nous arrive un malheur, c'est monsieur le baron qui l'aura voulu... Au diable !

Je saisis la fourche et remuai violemment la paille du box...

– Ho ! ho ! tourne Fidèle !... Ho ! ho !... Fidèle !... Ho ! ho !... sacrée rosse.

La paille volait aux dents de la fourche ; quelques parcelles de crottin frais allèrent éclabousser la douillette du baron. Et la pauvre Fidèle, étonnée de cet emportement, piétina de ses sabots raidis, le dallage dur de l'écurie et se rencogna dans l'angle de la mangeoire, me regardant d'un œil inusité, comme on regarde les fous dans les asiles...

Le baron m'arrêta. Et il me demanda :

– De quel malheur parlez-vous ?

Dans sa terreur, il eut pourtant la force de hausser les épaules. Et je répliquai :

– Est-ce que je sais, moi ?... Est-ce qu'on sait ?... Avec une âme de démon comme celle-là... Au diable !... au diable !...

Le vieux Bombyx jugea prudent de quitter l'écurie. Il fit bien. Car, à cette minute même, je sentais, réellement, physiquement, l'âme de l'ancien cocher s'agiter en moi, descendre en moi, se couler dans mes membres, et, au bout de mes mains, pénétrer dans le manche de la fourche, qu'elle gonflait comme un autre bras, de l'invincible, du torturant, du rouge désir de tuer...

IV

Redouté de mon maître, repoussé des gens de l'office et chassé de moi-même, je ne tardai pas à devenir une profonde crapule, et cela sans efforts, sans luttes intérieures, tout naturellement. Paresseux insigne, effronté menteur, chapardeur, ivrogne, coureur de filles, j'eus tous les vices, toutes les débauches, les pratiquai avec une science merveilleuse de leurs pires secrets, comme s'ils m'eussent été une habitude déjà longue. Il me semblait que j'étais né avec ces terribles et ignobles instincts que, pourtant, je venais d'hériter avec la livrée de l'autre. Ah ! le temps était loin où, chez le brave notaire de Vannes, serviteur inquiet et plein de zèle, je tremblais de ne jamais remplir assez rigoureusement mes devoirs, où je me tuais pour ne pas laisser un grain de poussière sur la robe du petit cheval, où je dépensais des forces de débardeur à frotter les cuivres, à faire reluire, par exemple, l'acier d'un mors, anciennement gravé par la rouille. Mais il ne restait plus rien de ce petit

homme actif, laborieux, dévoué et timide que j’étais, quand j’étais moi-même.

Maintenant, mon service, pourtant si facile et rétribué au-delà de ce que j’avais espéré, je le négligeais complètement. Fidèle était mal tenue, sale, les jambes jamais faites, la tête malpropre, comme celle de quelqu’un qui reste huit jours sans se raser. D’innombrables équipes de vermines habitaient sa crinière et sa queue que j’avais pris le parti de ne jamais plus peigner ni laver. La plupart du temps, j’oubliais de lui donner à manger. Il n’était pas rare que huit jours se passassent sans que je fisse, sur elle, le simulacre d’un pansement. Il m’arriva même de la blesser au genou, d’un coup d’étrille, que je lui donnai sans raison. Le genou enfla, enfla. Le vétérinaire déclara que c’était un accident très grave, et prescrivit des ordonnances que je me gardai bien d’exécuter. De quoi je me félicitai, car la pauvre bête guérit plus vite, sans doute de n’avoir pas été soignée. Il faut toujours s’en remettre à la nature, voyez-vous... Elle seule sait exactement ce qu’il y a dans le genou des vieilles juments, comme dans l’esprit obstiné des vieux Bombyx, et aussi, et surtout, dans la mystérieuse livrée des cochers... Elle seule, ah ! oui.

Ma vie, vous la voyez d’ici, je suppose, et sans qu’il soit besoin de la narrer en ses détails. La nuit, chez les filles, de qui je sus, promptement et sans éducation préalable, tirer de notables profits ; le jour, chez les marchands de vins, où mon temps s’écoula à jouer au zanzibar, avec d’étranges compagnons, rôdeurs de faubourgs, écumeurs de banlieues, pas mal sinistres, qui venaient voir s’il n’y avait point de bons coups à préparer dans le quartier. Braves types d’ailleurs, généreux à leur manière, et rigolos, ils ne tarissaient pas de m’amuser, avec leurs vieux complets anglais à carreaux, leurs casquettes à côtes de drap clair, et leurs bijoux, dont chacun avait une histoire sanglante ou d’amour. Tout de suite, ils avaient compris que j’étais

quelqu'un de « leur bord ». Et ils parlaient devant moi, à cœur ouvert, en amis, en frères.

– Ce quartier est admirable... disaient-ils. Nul autre ne possède de pareils trésors. C'est plein de vieilles demoiselles, dames et veuves, seules ou mal gardées, dévotes en diable, chez qui l'on peut honnêtement travailler, rafler de vrais sacs et d'abondantes monnaies qui ne doivent rien à personne. C'est plein aussi de très curieux vieillards, rentiers, collectionneurs, avares et maniaques de tous genres, où la récolte serait bonne. Seulement voilà, les vieux, on n'en finit jamais de les estourbir... Le surin s'ébrèche sur leurs os... Ils ont un sacré cuir, dont on ne peut pas venir à bout. C'est le diable à tuer !

Ils racontaient de sauvages histoires, d'horribles et lentes agonies de vieux, dans le farfouillement du couteau ; épouvantables boucheries, crimes atroces, évoqués avec des voix grasses, ricanantes, et qui, loin de me faire frissonner d'horreur, m'exhaltaient plus que des poèmes et des musiques un artiste, me soûlaient plus que l'alcool un ivrogne, me faisaient monter au cerveau l'ardente fumée des ivresses de sang.

Plusieurs fois, les coudes sur la table, le menton tout dégouttant de vin dans les mains, graves et tranquilles, nous philosophions sur le moyen de nous introduire, la nuit, chez le vieux Bombyx...

– Je le connais... Ce qu'il doit avoir la peau dure, celui-là ! Ah ! malheur ! c'est tanné !... disait l'un.

– Faudrait partager avec le valet de chambre... et il n'a point une gueule d'honnête homme... disait l'autre.

– Y a du pour... y a du contre !... disait un troisième. C'est chanceux.

Et un quatrième me disait :

– Ses éteignoirs !... Qu’est-ce que tu veux que nous fichions de ces éteignoirs ?

Ce projet, pourtant, me souriait. Vingt fois je le remis en discussion, quand l’absinthe flambait dans les yeux de mes doux amis. Néanmoins, il en resta là.

Si le vieux baron, maniaque et méticuleux comme il était, se montra content de mes services, ah ! vous devez bien le penser... il enrageait. Seulement, il n’osait pas me faire la moindre observation. À sa petite tournée réglementaire dans l’écurie, le matin, je sentais qu’il s’était bien promis de m’adresser des reproches, toute sorte de reproches... Mais, dès son entrée, je le regardais d’un œil si dur que je lui renfonçais immédiatement dans la bouche les paroles prêtes à en sortir. Alors, il tournait et retournait dans le box, mal à l’aise, avec de pauvres petits gestes gauches, et il balbutiait, d’une voix tremblante, quelques mots incohérents :

– Très bien... c’est très bien... Ah ! ah ! bon crottin... un peu sec... mais bon tout de même... bon, bon crottin...

Pour augmenter son trouble, je criais :

– Il n’y a plus d’avoine...

– Comment ? il n’y a plus d’avoine ?... vous en êtes sûr ?... Pourtant il doit y en avoir encore pour douze jours...

Et je grognais :

– Ah ! ah !... est-ce que M. le baron s’imagine que je la mange, son avoine ?

– Bien... bien... bien... Je me suis sans doute trompé... je vais écrire, aujourd’hui... Bon crottin... très bon crottin... un peu noir... mais bon... bon...

Finalement, caressant, à sa coutume, la croupe de la jument, il disait :

– Pauvre Fidèle... Ho ! Ho ! Fidèle !

Et il s’en allait de son pas vacillant et menu...

Un matin, j'étais rentré ivre et je m'amusais – histoire de rire – à peindre en rouge la crinière et la queue de Fidèle. Le patron apparut.

Le premier moment d'étonnement passé, il eut la force de me demander :

– Qu'est-ce que vous faites là ?

– Ce qui me plaît... répondis-je... Et de quoi te mêles-tu, vieux grigou ?... Moi, à mon écurie... toi, à tes éteignoirs !... Est-ce compris ? Allons... oust !

Le vieux baron appela à lui tout son courage et il me déclara solennellement :

– Votre service ne me plaît pas... Je vous donne vos huit jours... Vous partirez dans huit jours...

– De quoi ?... de quoi ?... Répète un peu... Non, là, répète, pour voir.

Je cherchai ma fourche... Mais Bombyx avait disparu. Je lui criai, tandis qu'il filait dans la cour :

– C'est bon... c'est bon... Moi aussi, j'en ai assez de ta baraque... J'en ai assez de ton sale mufle... Entends-tu ?... Hé ! hé !... Entends-tu, vieux fourneau ?

Alors je quittai l'écurie, m'habillai à la hâte et sortis... Une vraie bordée, et qui dura trois jours et trois nuits.

Ce ne fut que le quatrième jour que, très vite, pouvant à peine me tenir sur mes jambes, je réintégrai la maison de la rue du Cherche-Midi, au petit matin... Je dus attendre, assis sur le trottoir, parmi les ordures, que la porte s'ouvrît... Je n'avais pas d'autre idée que de me coucher, cuver mon vin, dormir des heures, des heures et des heures... Non, en vérité, je n'en avais pas d'autre... Et quelle autre idée pouvais-je avoir avec une telle ivresse qui liquéfiait mon cerveau et me soulevait l'estomac en lourdes houles de nausées ?...

Je trouvai la porte de ma chambre fermée à clef, la porte du grenier ouverte... Je pénétrai dans celui-ci et, d’un bloc, je me laissai tomber sur les bottes de foin, qui me parurent un lit mœlleux et charmant.

Je n’étais pas là depuis dix minutes que le vieux Bombyx montra, dans le rectangle de sa porte, sa silhouette courbée, cassée, tout en angles étranges. Il venait chercher une botte de foin, pour Fidèle, et je compris que c’était lui qui, durant ces trois jours d’absence, faisait mon service... Cette constatation m’amusa.

Il ne m’avait pas vu, il ne savait pas que j’étais rentré... Et, grognant tout seul des injures à mon adresse, sans doute : « Bandit !... Misérable ivrogne !... Assassin ! » il s’approcha de moi, si près, que sa main me frôla.

Instantanément je fus dégrisé... Je sentis qu’une joie immense, presque voluptueuse, pénétrait en moi, coulait en moi, je ne sais quoi de puissant qui rendait à mes membres leur souplesse et leur force. Je saisis la main du vieux, je l’attirai près de moi, d’un coup sec. Il tomba en poussant un cri... Mais, de ma main restée libre, j’avais pris une poignée de foin que je lui enfonçai dans la bouche. Et, me relevant d’un bond, et tenant sous mes genoux le maigre vieillard, je lui serrai, autour du cou, mes deux mains, où il me sembla que toutes les forces éparses dans la terre venaient d’affluer...

Je restai ainsi longtemps, longtemps, car je me rappelais les paroles de mes amis : « Les vieux, c’est le diable à tuer ! » Puis, quand ce fut fini, j’empilai sur le cadavre des bottes et des bottes, et de la paille... Et, soulagé, heureux, je m’allongeai sur la pile, où je m’endormis d’un sommeil profond et très doux... sans rêves.

En traitement

Comme je montais m'habiller pour le dîner, quelqu'un, derrière moi, dans l'escalier, m'appela :

– Monsieur Poule ?... Hé !... cher monsieur Georges... je vous prie ?...

Je me retournai. C'était M. Tarte, M. Tarte lui-même, en tenue de cheval, et qui, fringuant, fredonnant, une fleur d'arnica à la boutonnière de son pardessus mastic, rentrait d'une excursion au port de Vénasque.

– Hé ! bonsoir... me salua-t-il... Je suis fort content de vous voir, cher monsieur Poule... fort content, en vérité...

En serrant, à la briser, ma main dans ses mains gantées de peau de chien, il répéta, souriant :

– Fort content... fort content... Ah ! vous n'imaginez pas à quel point vous m'êtes sympathique, mon cher monsieur Poule... Non, là vraiment... vous m'êtes un ami... un véritable ami... D'ailleurs, aujourd'hui... j'aime tout le monde... Vous entendez... j'aime tout le monde !...

Ces effusions de M. Tarte m'étonnèrent grandement. Il n'était point dans ses habitudes de les prodiguer de la sorte. Bien au contraire.

C'était un petit homme sec, nerveux, maniaque, de gestes fébriles, de voix insolente, et qui s'irritait à propos de tout et de rien. Il était, pour ainsi parler, le cauchemar de l'hôtel. Pas un repas qui ne fût troublé par ses discussions, ses incessantes récriminations. Il ne trouvait jamais rien de bien, il se plaignait du pain, du vin, du bifteck, des garçons, de ses voisins. Ses exigences acrimonieuses s'étendaient même sur le système des waters-closets, qu'il ne jugeait pas assez

perfectionné. Il nous était à tous un supplice quotidien. Et voilà que, tout à coup, il se montrait d'une gaieté affectueuse, débordante, et que son visage, toujours plein de colère, rayonnait, tel celui d'un amoureux ou d'un héritier...

Que lui était-il donc arrivé ?... Est-ce que les excursions dans la montagne noire et caverneuse adoucissent les mœurs ?... Cela m'intrigua de savoir la cause de cette brusque transformation.

– Alors, joyeuse excursion, monsieur Tarte ? demandai-je.

– Excellente, cher monsieur Poule... excellente... oh ! excellente.

Et comme nous étions, à ce moment, arrêtés devant la chambre, M. Tarte me dit :

– Voulez-vous me faire un grand, grand plaisir ?... Entrez chez moi une minute... oh ! une minute seulement, cher monsieur Poule... car il faut que je vous raconte mon excursion... que je raconte à quelqu'un mon excursion... à quelqu'un de cher... comme vous... Je vous en prie !

J'aime les originaux, les extravagants, les imprévus, ce que les physiologistes appellent les dégénérés... Ils ont du moins cette vertu capitale et théologale de n'être pas comme tout le monde... Un fou, par exemple... j'entends un fou libre, comme nous en rencontrons quelquefois... trop rarement, hélas ! dans la vie... mais c'est une oasis en ce désert morne et régulier qu'est l'existence bourgeoise... Oh ! les chers fous, les fous admirables, êtres de consolation et de luxe, comme nous devrions les honorer d'un culte fervent, car eux seuls, dans notre société servilisée, ils conservent les traditions de la liberté spirituelle, de la joie créatrice... Eux seuls, maintenant, ils savent ce que c'est que la divine fantaisie...

Vous pensez si j'acceptai l'offre que me faisait M. Tarte.

– Mais comment donc ?... Enchanté, monsieur Tarte...

Et je pénétrai, avec lui, dans sa chambre.

Avec empressement, il me désigna un siège, aussi confortable que le permet l'état de la civilisation et du mobilier pyrénéens. Et lui-même s'enfonça, s'engloutit dans un fauteuil.

– Ah ! monsieur, cher monsieur Poule, s'exclama-t-il en s'allongeant voluptueusement... vous ne saurez croire à quel point je suis heureux... heureux... heureux ! Maintenant, je puis respirer... J'ai un poids de moins sur le cerveau, sur le cœur, sur la conscience... Et quel poids ! La Maladetta, honoré et estimé monsieur Poule... Oui, j'ai en moins, sur le crâne, le poids de La Maladetta et de toute la chaîne des Monts-Maudits. Je suis libre, enfin, je me sens léger, volatil, impondérable, si j'ose ainsi dire... Il me semble que je viens de sortir d'un long, angoissant, infernal cauchemar, et que, autour de moi, au-dessus de moi, en moi, c'est la lumière... la lumière... la lumière... Enfin, j'ai reconquis la lumière...

– Et que vous est-il donc arrivé de si extraordinaire ? Quel événement merveilleux ? Quel miracle ?

La face toute heureuse, les bras mollement balancés en dehors des accoudoirs du fauteuil, s'étirant comme un chat dans une détente délicieuse de tous ses organes, M. Tarte répondit :

– Cher monsieur Poule... ah ! cher monsieur Poule... j'ai tué un homme !

Et sur son visage et dans sa voix, il y avait une expression de soulagement, de délivrance, une ivresse d'âme exorcisée.

– J'ai tué un homme... j'ai tué un homme !...

Sur un mouvement de surprise que je ne pus réprimer, M. Tarte m'imposa silence d'un geste de la main :

– Ne vous récriez pas... fit-il, ne m'interrompez pas... et laissez-moi vous raconter cette joie libératrice qui m'échut

aujourd'hui, d'avoir tué, – ah ! comprenez la douceur fondante de ce mot –, d'avoir tué... un homme !...

Et, en petites phrases courtes, heurtées, saccadées, il parla ainsi :

– Mon cher monsieur Poule, je souffre d'une pharyngite chronique... Elle a jusqu'ici résisté à tous les traitements... Cette année, mon médecin m'ordonna les humages de X... Vous savez ce que c'est ?... il paraît que c'est miraculeux... Bref, je vins humer ici... La première fois que j'entrai dans la salle de humage, l'appareil qui m'était prescrit était déjà occupé... Il y avait un monsieur... Le nez, la bouche, le menton enfouis dans l'embouchure du tube, il humait avec conviction. Je ne le voyais pas bien... Je ne voyais de lui qu'un immense front, chauve et montueux, et pareil à une route de sable jaune entre deux berges de cheveux roux... Tel que je le voyais, il me parut d'une vulgarité dégoûtante... Je dus attendre trois quarts d'heure... Cela m'impatienta, et je me promis d'arriver plus tôt le lendemain... Le lendemain, quand j'arrivai, le monsieur était là... Le jour suivant, j'avançai mon heure... Encore lui... « Ah ! c'est trop fort... m'écriai-je, il ne quitte donc jamais le tube ? » Et j'éprouvai contre cet homme une haine violente... terrible... vous ne pouvez pas vous imaginer... Cette haine grandit, s'exaspéra de jour en jour, car – vous ne me croirez pas, et cependant rien n'est plus vrai – pas une fois, durant vingt-cinq jours, non, pas une seule fois, je ne trouvai l'appareil libre... La première chose que j'apercevais en entrant dans la salle, c'était ce front... Et ce front semblait me narguer... rire de moi... Oui, en vérité, il riait de moi... Jamais je n'aurais cru que le simple front d'un homme chauve pût contenir tant de provocations en si peu de cheveux... Ce front m'obséda... Je ne vis plus que lui, partout... Plusieurs fois, il me fallut me raisonner, me retenir, pour, armé d'un marteau, d'une massue, ne pas frapper ce front obstinément ironique et ricanant... Ma vie devint intolérable. Ah ! cher monsieur

Poule, j’ai connu, durant ces vingt-cinq jours, l’étrange et douloureux supplice de ne penser qu’à tuer cet homme, et de ne pas oser... Le meurtre était en moi... à l’état de désir vague, mais non à l’état d’acte résolu... C’est une horrible souffrance... C’est dans ces conditions morales, et aussi pour échapper, ne fût-ce que quelques heures, à cette obsession affolante du meurtre, que je décidai de faire l’excursion du port de Vénaque... Je partis donc, ce matin. J’avais un bon guide... un bon cheval... le ciel était un peu voilé ; à mesure que je montais, il se dégageait de ses brumes... se faisait radieux... éblouissant... Mais la montagne est terrible... Elle n’éveille que des idées de désolation et de mort... Loin de me distraire de mes préoccupations, elle en augmentait la puissance sinistre... À un certain endroit, l’idée me vint, véritablement providentielle, de quitter la route connue, la route des touristes, et d’atteindre un sommet où la neige étincelait dans le soleil... J’abandonnai mon cheval à la garde du guide, et seul, avec rage, j’attaquai une sorte de sente dans le roc, qui montait, à pic, au bord d’un gouffre... Rude ascension... Vingt fois, je pensai rouler dans le gouffre... Je m’acharnai... Quand, tout à coup, je me trouvai face à face, et poitrine à poitrine, avec un homme qui descendait l’étroite sente... Ah ! jour de Dieu !... C’était mon homme... l’homme du tube... Mon sang ne fit qu’un tour dans mes veines... À ce point précis de notre rencontre, le passage était si étroit qu’il était impossible à deux hommes de le franchir de front sans s’aider mutuellement, et avec quelles précautions !... « Donnez-moi votre main, dis-je à l’homme... et prenez bien garde... car l’endroit est dangereux, et profond l’abîme... on n’en remonte pas ! » Et comme il me tendait sa main, l’imbécile, le triple imbécile, d’une poussée, d’une chiquenaude, je lui fis perdre l’équilibre. Il tomba... « Ah ! mon Dieu !» s’écria-t-il. « Bonsoir, bonsoir, bonsoir ! » Je le vis rouler, rebondir d’un roc à l’autre... Et il disparut dans l’abîme... On a bien raison de dire que les paysages ne sont que des états de notre

esprit... Car, aussitôt, la montagne me parut resplendissante de beautés inconnues... Oh ! l'enivrante journée !... Quel apaisement !... Quelle sérénité !... Et comme il monte des abîmes une musique surhumainement délicieuse.

M. Tarte se leva :

– Comme cela, voyez-vous, me dit-il après un court silence, c'est net, c'est propre... Je n'ai pas de sang aux doigts, ni de cervelle sur mes habits... Et l'abîme est discret... Il ne va pas raconter ses petites histoires à tout le monde. Je suis heureux... heureux... je respire... Ouf !...

Puis, regardant sa montre :

– Mais il est tard... Allez vous habiller, car je compte être joyeux ce soir... très joyeux... Oui, cher monsieur Poule, ce soir... du champagne à flots... des petites femmes... Ohé !... Ohé !...

– Et demain ?... fis-je.

– Demain ?... Eh bien, demain, je ne verrai plus ce front... et je humerai la guérison avec tranquillité... À tout à l'heure !...

Et, doux, souriant, brave homme, M. Tarte m'accompagna jusqu'à la porte.

L’embaumeur

Il y a une vingtaine d’années, étant malade, je fus envoyé à X... Assurément, cette réputation de grande guérisseuse, X... la mérite plus que toutes les autres stations du même genre, car, durant les six années consécutives que je vins demander la guérison à ses eaux, à son climat, au traitement de ses médecins, pas une seule fois je n’entendis parler de mort, pas une seule fois je n’appris qu’un malade fût mort. Oui, véritablement, la mort semblait avoir été supprimée de ce coin de la terre française... À la vérité, il arrivait quotidiennement que bien des personnes disparussent tout d’un coup... Et si vous vous informiez : « Elles sont parties hier », telle était la réponse invariable... Un jour, dînant avec le directeur de l’établissement, le maire de la ville et le tenancier du Casino, je m’émerveillai de ce persistant miracle, non, toutefois, sans émettre quelques doutes sur son authenticité.

– Vous pouvez vous renseigner, dirent-ils en chœur... Voilà plus de vingt ans que nous n’avons eu, ici, un enterrement... À telles enseignes, cher monsieur, que nous avons fait du personnel des pompes funèbres nos doucheurs... nos croupiers... nos chanteurs comiques... et que nous songeons maintenant à transformer notre cimetière en un superbe tir aux pigeons...

Ce fut seulement la dernière année de mon traitement que je connus le secret de cette extraordinaire immortalité... Voici comment :

Une nuit que je rentrais chez moi très tard, et que tout semblait dormir dans la ville immortelle et bienheureuse, je perçus, venant d’une rue transversale à celle que je suivais,

des bruits insolites, bruits de voix essoufflées et chuchotantes, de pas pesants, de fardeaux sonores qui se seraient heurtés l'un contre l'autre... Je m'engageai dans la rue, qu'un seul réverbère éclairait à peine, à l'autre bout, d'une lueur trouble et tremblante. Et, avant que je pusse distinguer ce qui se passait, j'entendis nettement ceci :

– Mais, nom d'un chien !... taisez-vous donc... vous allez réveiller les étrangers !... Et si la fantaisie leur prenait de venir voir ce que nous faisons ici... eh bien, nous serions frais...

Je m'approchai, et voici l'étrange, l'inattendu, le lugubre spectacle que je vis : dix cercueils portés chacun par quatre hommes, dix cercueils se suivant à la file... et se perdant processionnellement dans l'ombre... Dans une ville où personne ne mourait, j'étais tombé sur un embarras de cercueils... Stupéfiante ironie !

Alors je compris pourquoi, depuis vingt ans, on n'avait pas vu d'enterrement à X... On déménageait les morts à la cloche de bois !...

Furieux d'avoir été joué de la sorte par les autorités municipales et casinotiques, j'interpellai un des croque-morts dont la trogne luisait parmi cette nuit shakespearienne :

– Hé ! l'ami... qu'est-ce que c'est ?.. demandai-je en lui montrant les cercueils.

– Ça ? fit-il... C'est des malles, donc... des malles d'étrangets qui partent.

– Des malles ?... Ha ! ha ! ha !...

– Oui, des malles... Et nous les portons à la gare... à la grande gare.

Un sergent de ville, qui dirigeait la manœuvre, vint à moi.

– Retirez-vous, monsieur, pria-t-il poliment... Vous gênez ces hommes... Ils sont en retard... Ces malles – car ce sont

des malles – sont fort lourdes... Et le train n'attend pas...

– Le train ?... Ha !... ha !... ha !... Et où va-t-il, ce train ?

– Mais...

– Il va à l'Éternité, n'est-ce pas ?

– L'Éternité ? dit le sergent de ville, froidement... Je ne connais point ce pays-là...

Le lendemain, tu penses si je terrifiai le maire de la ville... le directeur de l'établissement... le tenancier du Casino, par cette aventure... Je les menaçai de tout dévoiler... Ils m'apaisèrent en m'offrant une somme d'argent considérable et en me nommant, avec un traité avantageux, l'agent exclusif de leur publicité... Et voilà !...

Avec une gaieté tranquille, il me tapa sur les cuisses.

– Elle est bonne, hein ?.. fit-il.

Puis :

– À propos... as-tu un médecin ?...

– Oui.

– Fardeau-Fardat ?

– Non... Triceps !... le docteur Triceps, mon ami...

– Ah ! tant mieux... Parce que Fardeau-Fardat... Tiens !... il faut encore que je te raconte cette histoire-là. Ah ! il y a des types, ici !... Et on n'a pas le temps de s'embêter une minute.

Et Clara Fistule entama un nouveau récit :

Donc, j'avais été envoyé à X... Le jour même de mon arrivée, je me rendis chez le docteur Fardeau-Fardat, à qui j'avais été spécialement recommandé... Un petit homme charmant, vif et gai, de parole exubérante, de gestes cocasses, et qui, néanmoins, donnait confiance.

Il m’accueillit avec une cordialité empressée et peu banale, et, après m’avoir enveloppé des pieds à la tête d’un regard rapide :

– Ha ! ha ! fit-il... sang pauvre... poumons atteints ?... neurasthénique ?... alcoolique ?... syphilitique ? Parfaitement... voyons ça... voyons ça... Asseyez-vous...

Et durant qu’il cherchait je ne sais quoi parmi le désordre de son bureau, il interrogea, dans un petit rire sautillant, et sans me donner le temps de lui répondre :

– Hérédité déplorable ?... Famille de tuberculeux ?... de syphilitiques ?... Paternelle ?... Maternelle ?... Marié ?... Célibataire ?... Les femmes alors... les petites femmes ! Ah ! Paris !... Paris !...

Ayant trouvé ce qu’il cherchait, il recommença de m’interroger longuement, avec plus de méthode, m’ausculta minutieusement, mensura ma poitrine avec des gestes de tailleur, éprouva au dynamomètre ma force musculaire, nota, sur un petit carnet, mes réponses et mes observations ; puis brusquement, d’un air jovial :

– Avant tout... une question ?... En cas de mort, ici... vous feriez-vous embaumer ?

Je sursautai.

– Mais, docteur ?...

– Nous n’en sommes pas là, corrigea cet aimable praticien... Diable !... mais enfin...

– Je croyais... dis-je, un peu effaré... je croyais qu’on ne mourait jamais à X... ?

– Sans doute... sans doute... En principe, on ne meurt pas ici... Mais enfin... un hasard... une malchance... une exception... vous admettrez bien une exception ?... Vous avez quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent de ne pas mourir ici... c’est entendu... Donc ?...

– Donc... il est inutile de parler de cela, docteur...

– Pardon... fort utile, au contraire... pour le traitement... diable !

– Eh bien, docteur, si par extraordinaire, et pour cette fois seulement, je venais à mourir ici... non, je ne me ferais pas embaumer...

– Ah ! ponctua le docteur... Vous avez tort... parce que nous avons un embaumeur étonnant... merveilleux... génial... Occasion unique, cher monsieur... Il prend très cher... mais c'est la perfection. Quand on est embaumé par lui... c'est à se croire encore vivant... Illusion absolue... à crier... Il embaume... il embaume ! ! !

Et comme je secouais toujours la tête pour exprimer un refus énergique :

– Vous ne voulez pas ?... Soit... Ce n'est pas l'embaumement obligatoire, après tout...

Sur la page du carnet où il avait consigné toutes les observations qui avaient trait à ma maladie, il inscrivit au crayon rouge et en grosses lettres : « PAS D'EMBAUMEMENT », puis il rédigea une interminable ordonnance qu'il me remit en me disant :

– Voilà... Traitement sérieux... J'irai vous voir tous les jours, et même deux fois par jour.

Et, me serrant chaleureusement les mains, il ajouta :

– Bast !... au fond... vous avez bien fait... À demain...

Je dois dire que, peu à peu, je pris goût à ses soins ingénieux et dévoués. Son originalité, sa gaieté inaltérable, spontanée et parfois un peu macabre, m'avaient conquis. Nous devînmes d'excellents et fidèles amis.

Six ans après, un soir qu'il dînait chez moi, il m'apprit que j'étais définitivement guéri, avec une joie tendre qui me toucha jusqu'au fond du cœur...

– Et vous savez ?.. me dit-il... vous êtes revenu de loin, mon cher... Ah ! sapristi !

– J'étais très, très malade, n'est-ce pas ?...

– Oui... mais ce n'est pas cela... Vous rappelez-vous quand j'insistai tellement pour que vous vous fissiez embaumer ?

– Certes...

– Eh bien, si vous aviez accepté, mon cher ami... vous étiez un homme mort...

– Allons donc !... Et pourquoi ?...

– Parce que...

Il s'interrompit tout à coup... devint grave et soucieux durant quelques secondes... Et sa gaieté revenue :

– Parce que... les temps étaient durs alors... et il fallait vivre... En avons-nous embaumé de ces pauvres bougres... qui seraient aujourd'hui... vivants comme vous et moi !... Qu'est-ce que vous voulez ?... La mort des uns... c'est la vie des autres...

Et il alluma un cigare.

Le pantalon

Hier, c'était le bout de l'an, à la Madeleine, de notre pauvre ami Jean des Lombes... Bout de l'an sinistre et sans fleurs !... Le service fut dépêché dare-dare, la messe dite à la va-te-faire-fiche, à la va-comme-je-te-pousse, par des prêtres inquiets et rapides... car – Jean n'a jamais eu de chance – il y avait, à la Madeleine, ce jour-là, un grand mariage, un mariage ultra-chic, et l'on ne voulait pas offusquer, par la tristesse des décors funéraires, la joie des épithalames et jeter un éclat sombre et morne sur la sensualité des toilettes. Pauvre Jean ! S'il est vrai que, dans les maximes de l'autre monde, son âme eut soif des prières de la terre et des pardons du ciel, elle fut bien mal désaltérée. Il faut en convenir ! Jusques aux orgues qui, dans leur précipitation à en finir de pleurer la mort, sautaient des notes, avalaient de longues phrases de miséricorde et de sanglots !... Et les enfants de chœur, et les chants de la maîtrise, et les diacres, et l'encens, et l'aspergeoir, tout semblait dire : « Allons ! Dépêchons-nous !... Et rendons tout de suite ce gêneur à l'éternité ! »

J'étais seul, avec la famille, à assister à ce bout de l'an... De tous les anciens et chers amis de Jean, petites femmes, croupiers et palefreniers, aucun n'était venu lui apporter un dernier souvenir... Les uns dormaient encore, sans doute, la tête lourde du champagne de la nuit ; les autres étaient allés à leurs petites affaires... Ceux-là avaient sans doute oublié... Ah ! on a raison de dire que les morts vont vite... vont vite à l'oubli définitif... Hélas ! non seulement ils vont vite, les pauvres morts, mais ils galopent !...

Quant à moi, l'estomac affadi par une nuit blanche, le cerveau meurtri par les coups de matraque des boissons américaines, je m'en revins, très mélancolique, de cette fête mortuaire… Et pour la première fois – est-ce curieux ! – je songeai non sans remords, à cette fin comico-tragique de notre ami… Car il ne faut pas nous le dissimuler plus longtemps – et les restrictions mentales n'y feront rien –, c'est Jacques Cercleux et moi qui l'avons tué, cet infortuné Jean… Et voici comment…

Mais auparavant, laissez-moi émettre quelques pensées philosophiques…

Certes, ce fut une chose coupable. Il faut bien se dire pourtant, à notre excuse, qu'en perdant Jean, l'humanité n'a pas perdu grand-chose, et que les neuf muses n'ont versé aucune larme sur ce cadavre… Tous les jours, il disparaît des êtres, des choses et même des bêtes qui ont, dans la vie, une autre signification… Et rien n'est changé pour cela aux harmonies de l'univers… la terre tourne, les saisons se succèdent, les fleurs éclosent et se fanent !… Qu'importe à la nature dévoratrice et féconde !… Tout de même, ce fut raide !…

En remontant le boulevard Malesherbes, je me répétais :

– Oui, c'est raide !… mais c'est tordant aussi !… Il n'y a pas à dire… C'est tordant !… Faut-il rire ?… Faut-il pleurer ?… Ah ! j'aurais besoin de la psychologie de Paul Bourget pour élucider ce cas de conscience.

Partagé entre le remords et – permettez-moi ce mot pittoresque – la rigolade où me mettaient, tour à tour, les souvenirs évoqués, je me remémorais jusqu'aux moindres détails cette aventure vraiment extraordinaire qui, commencée si bien, s'acheva si mal !… Qu'on en juge, d'ailleurs !…

* * *

Jean des Bombes, Jacques Cercleux et moi, nous étions allés, l'année dernière, chasser dans les marais de Tourenay. Ces marais, où le gibier d'eau pullule, appartiennent à la famille de Jacques Cercleux... Le garde, prévenu, nous avait préparé, dans sa maison, des chambres et un excellent repas : matelotes de carpe et salmis de canard sauvage... Nous étions arrivés, je me souviens, vers sept heures du soir. Après le dîner très gai, Jean, qui n'était pas très robuste, nous faussa compagnie et se retira dans sa chambre sous le prétexte, d'ailleurs sage, que devant se lever dès l'aube, il avait besoin d'un long sommeil pour se donner des forces, car c'est une chasse très fatigante, qui exige du jarret et de la souplesse de reins. Jacques et moi nous restâmes à fumer, à boire de la fine champagne que nous avions apportée et à nous raconter des histoires de femmes, et de chasse !

Tout à coup, Jacques me dit :

– Mon vieux, il faudrait faire à Jean une farce énorme !...

– C'est cela ! approuvai-je... Quelque chose de colossal... Et d'inédit.

– Bravo !

Ce diable de Jacques possède, en ces sortes de choses, une imagination merveilleuse... Nous nous communiquâmes divers plans et, après une discussion sérieuse, nous nous arrêtâmes à celui-ci, que Jacques résuma avec une grande précision joyeuse.

– Tu sais combien notre ami est préoccupé de sa santé. Il s'agit de lui faire croire qu'il va mourir... Ce sont toujours les meilleures farces... Or voici mon plan... Vers minuit, au plus profond de son sommeil, nous nous introduirons dans sa chambre et nous prendrons son pantalon, que nous rétrécirons au point qu'il lui soit impossible d'y entrer les jambes. La femme du garde, en quelques coups d'aiguille, aura vite fait cette besogne... Puis...

Il continua de m'exposer son plan, auquel j'applaudis, en me tordant de rire. Ce Jacques !... Il n'y a vraiment que lui pour avoir de telles ressources dans l'esprit...

– C'est épatant !... criai-je.

– Non ! mais sa tête, demain matin !... la vois-tu sa tête !

– C'est génial !... Ce que nous allons rigoler ! Non ! non... C'est épatant !...

Les choses furent faites selon le programme. Et le pantalon rétréci fut reporté dans la chambre de Jean, sans que celui-ci fût réveillé...

À pointe d'aube, nous pénétrâmes chez notre ami, en faisant un boucan de tous les diables.

– Allons, lève-toi... animal... paresseux ! cria Jacques.

Il ouvrit les fenêtres et, allumant une bougie, il alla vers le lit où Jean venait de se réveiller.

Puis, tout à coup, simulant un étonnement profond.

– Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-il.

– Moi ?... Rien.

– Mais, tu as la tête tout enflée !

– Moi ? Mais non...

– Et toute noire... Tu es malade... Tu as le charbon... Une piqûre de mouche...

– Moi ? Ce n'est pas possible... Je ne sens rien !

Effaré, Jean se leva, se tâta, se regarda dans une petite glace qui se trouvait au-dessus de la cheminée.

– Mais je n'ai rien... Je ne vois rien... J'ai la figure comme toujours.

En disant cela, il tremblait de tous ses membres, claquait des dents et nous examinait d'un œil que l'épouvante agrandissait. Et c'était d'un comique véritablement shakespearien...

Alors, d’une voix triste et brève, et émue, j’appuyai :

– Tu es enflé et tout noir... Mais si tu n’as rien, si tu crois ne rien avoir, habille-toi bien vite, mon vieux... et partons.

Je lui tendis son pantalon d’un geste merveilleusement naturel.

– Allons... Dépêchons-nous !... C’est nous qui avons la berlue.

Jean prit le pantalon, essaya, mais en vain, de le mettre. En dépit de tous ses efforts, violents et rageurs, les jambes ne pouvaient entrer... Il était, subitement, devenu très pâle, si pâle, que je crus voir la face blafarde de Pierrot.

– Mais oui !... bégaya-t-il... vous avez raison... je suis enflé !... J’ai le charbon... Mon Dieu ! Mon Dieu !... Je vais mourir !... je vais mourir !...

Pris de peur, la poitrine haletante, les cheveux horrifiés, il tourna dans la chambre, se heurta aux murs, appela :

– Un médecin !... Un médecin !... je suis enflé... Je vais mourir !...

Ce qu’il était drôle... Ce que sa tête, ses bras, ses jambes nues, ses yeux de fou et tous ses mouvements de pantomine burlesque et tragique étaient drôles !... Nous avions peine à retenir nos rires... Nous nous tenions les côtes... Nous nous tordions littéralement ! C’était épatant !

– Un médecin !... Un prêtre !... Je ne veux pas mourir ainsi !

Un prêtre !... Ah ! non !... C’était le comble !...

Tout à coup, le pauvre garçon eut un hoquet, cria d’une voix étranglée comme un râle « Au secours !... Au secours ! », puis, tendant les bras en avant, il s’abattit sur le plancher, en rejetant, par la bouche, des flots de mousse pourprée.

– Allons ! Allons !... dit Jacques, un peu gêné, en voilà assez !... Relève-toi. Tu vois bien que c'est de la blague ! Avoue qu'elle est drôle !... Sacré Jean, va !

Mais Jean ne se releva pas... Il était mort, foudroyé par la rupture d'un anévrisme, je pense.

– Sapristi ! murmura Jacques, qui se grattait la nuque... la farce était bonne, mais nous avons été un peu loin, tout de même !...

– Tout de même !... répétai-je en hochant la tête, tandis que le matin, or vert et mousseline rose, entrait par les fenêtres ouvertes, frais, jeune et vainqueur, comme un jeune Dieu !

La peur de l’âne

L’autre jour, un homme conduisant un âne par la bride descendait les Champs-Élysées, à l’heure élégante. L’âne était tout petit, très svelte et joli. Il avait des jambes fines et nerveuses comme celles des chevreuils, des yeux expressifs, spirituels, enjoués et d’une telle douceur que je voudrais en voir de pareils aux visages des humains. Sa robe, lavée, peignée, lustrée, était gris rose et une raie d’un noir de velours brillant lui courait, comme un ruban, sur le dos... Je les rencontrai, l’âne et l’homme, juste en face de la grande trouée que forment les nouveaux Palais. À cet endroit, l’avenue est toujours fort encombrée par les voitures, et la circulation des piétons très difficile, surtout à cause des braves sergents de ville à qui est dévolu ce privilège de rendre possible toute espèce de circulation dans Paris... Ce jour-là, l’encombrement était extrême et, de plus, le pavé de bois, glissant, glissant... Le petit âne marchait péniblement, en rechignant, au milieu des voitures et des promeneurs, obligé qu’il était de se garer, à tout instant, des unes et des autres... Et il glissait sur ses sabots mal ferrés... En dépit de son agilité, il manquait de tomber à chaque pas.

– Allons ! fais donc attention ! dit l’homme, qui lui parlait comme à une personne, mais très doucement, presque en camarade... Tu ne tiens pas debout !... On va se moquer de toi, bien sûr... Tu as l’air d’un petit âne pochard !...

L’âne secoua ses oreilles, qu’il avait très longues, pour exprimer un mécontentement et une protestation... Et il regarda son maître et son regard sembla dire :

– Pourquoi aussi me conduis-tu dans cette avenue fourmillante et bruyante que tu sais dangereuse aux petits

ânes ? Et pourquoi mes fers ne tiennent-ils pas le pavé ? C'est de ta faute. Tu aurais mieux fait de prendre par le détour des rues... D'ailleurs, j'ignore où tu me conduis, et j'aime savoir ce que je fais...

– Allons !... ne bavarde pas... et viens !... Pour un petit âne souple et léger comme tu es, descendre les Champs-Élysées, ce n'est pas une affaire... Et puis cette aventure est très chic... J'ai voulu que tu voies le beau monde !...

Le petit âne examina toute cette foule brillante et parée qui passait, dans tous les sens, auprès de lui. Il secoua, d'un mouvement plus impatient, ses longues oreilles, et il sembla dire à l'homme :

– Je ne le trouve pas beau, moi, ce monde-là !... J'aime mieux les gens de mon village... et surtout j'aime mieux les beaux talus des routes, et les belles prairies, où je broute les herbes fraîches... Et puis, je t'assure que ce pavé glisse... glisse...

– Allons ! ne fais pas l'entêté ! et viens !

Mais l'âne s'était subitement arrêté, les oreilles tombantes, la queue agitée...

– Viens donc !...

Comme l'âne ne venait pas, l'homme le tira par la bride d'une secousse légère.

– Sacré petit bougre !... jura-t-il. Voilà encore que tu vas faire tes farces !

Et il imprima à la bride une secousse plus forte.

L'âne écarta un peu les jambes de façon à bien se caler sur le pavé, allongea le col et, la tête oblique, les oreilles tout à fait baissées, le regard malicieux, il resta immobile. Et il semblait, oui, ma foi, il semblait dire :

– Tu peux tirer la bride, et encore tirer la bride... Je ne veux plus rien savoir !... Et je ne consentirai à marcher que

lorsqu'il n'y aura plus personne dans l'avenue et que le pavé ne sera plus glissant !...

Quelques promeneurs s'étaient arrêtés. Malgré les voitures, une foule, bientôt, se forma autour de l'homme et de l'âne. L'homme était humilié, l'âne était ironique... Et la foule s'amusait de l'âne et de l'homme...

– Ah ! nom d'un chien ! cria l'homme, je te dis que tu vas marcher !...

Il allait peut-être le battre, quand l'âne, brusquement, fléchit le genou et se laissa tomber, comme un petit âne mort sur le pavé... La foule applaudit... Quelques voix crièrent :

– Bravo, l'âne ! Bravo, le petit âne !...

L'homme comprit qu'il ne tirerait rien de son petit âne par la violence. Il se mit à lui dire des paroles gentilles, le caressa sur l'échine, sur le col... lui souleva la tête :

– Allons, petit âne... relève-toi... Ne sois pas méchant... C'est très vilain ce que tu fais là... Et tu me mets dans une situation déplorable... Tu vois... à cause de ton entêtement, tout le monde se moque de moi à présent... Tu me rends ridicule, moi qui ne t'ai jamais battu... Relève-toi tout seul, comme un petit homme... voyons ! je t'en prie !

L'âne était étendu tout de son long, le col allongé, les jambes droites, confortablement, comme sur une bonne litière. À chaque objurgation de son maître, il faisait de menus mouvements de tête, et des regards malins passaient entre ses paupières mi-fermées, et tout cela voulait dire clairement ceci :

– Non... je ne me relèverai pas... Je suis bien mieux ainsi et c'est toi qui l'as voulu, après tout... Pourquoi me relèverais-je puisque je ne peux pas marcher sur ce maudit pavé, pire que du verglas ?... Dieu ! que tous ces gens sont laids et ridicules qui me regardent !... Mais je suis heureux de les

voir tels, car ils renforcent mon mépris pour les hommes et pour leurs curiosités stupides... J'attendrai donc ici, avec tranquillité, que tu sois raisonnable et que les choses aient changé...

La foule devenait de plus en plus amusée. Elle prenait parti pour le petit âne contre l'homme, car c'était, exceptionnellement, une bonne foule, qu'animait l'esprit de justice... Et cela enrageait un peu l'homme, et cela le blessait dans son lourd amour-propre d'homme, vaincu par l'esprit d'une petite bête...

Il se pencha sur l'âne, essaya de le prendre à bras-le-corps, de le soulever, de le remettre sur ses jambes. Mais l'âne opposait une inertie incœrcible à tous les efforts de l'homme. L'âne était, dans les maladroites étreintes de l'homme, aussi mol et fuyant, aussi inconsistant qu'un chiffon ou qu'une poignée d'étoupe... Dès qu'il se sentait un peu soulevé de terre, alors, tous les muscles détendus, toutes les articulations désunies, tous les membres ballants, il se laissait retomber comme une masse, comme un paquet de matière inerte... aux applaudissements de la bonne foule, qui clamait :

– Bravo, l'âne !... Bravo, le petit âne !

Haletant, suant, rouge de fatigue et de honte, vingt fois l'homme s'acharna. Et vingt fois l'âne s'échappa des bras de l'homme. Dès que l'homme, après un violent effort, était parvenu à lui faire toucher terre du bout de ses sabots, les sabots aussitôt se dérobaient... Et, les genoux fléchissants, l'âne se recouchait sur le pavé... avec une lueur ironique dans les yeux...

La foule, de plus en plus intéressée, s'enthousiasma :

– Bravo, l'âne !... Bravo, le petit âne !

Mais l'homme criblé de lazzi et de quolibets, ne s'avoua pas vaincu.

– Écoute, fit-il au petit âne !... Écoute bien ce que je vais te dire... Si, dans une minute, tu ne t'es pas relevé tout seul, car je n'en puis plus et mes bras sont rompus, et si tu ne reprends pas gentiment ta promenade... eh bien... je vais te conduire aussitôt... et te vendre au manège des ânes vivants de l'avenue de Suffren.

L'âne dressa les oreilles et souleva la tête.

– Qu'est-ce que tu dis ?

– Je dis, repris l'homme... que si tu ne m'obéis pas... dès ce soir, tu tourneras... tu tourneras, comme un toton, sur la plate-forme du manège de monsieur Hellen...

Alors, d'un coup de reins, l'âne, avec une agilité surprenante, se mit debout sur ses quatre petites jambes fines et nerveuses et, d'un pied sûr, il reprit sa marche à travers les voitures...

– C'était pour rire !... dit-il à l'homme...

Et bientôt, tous les deux, l'âne et l'homme, disparurent parmi la foule...

La vieille aux chats

On est venu m'annoncer, ce matin, que ma voisine, la vieille Claudine Horteur est morte... Elle est morte on ne sait de quoi. Et comment... Cette mort foudroyante étonne et n'émeut pas... Peut-être Claudine s'est-elle tuée ?... On ne sait pas... et l'on n'a pas envie de savoir... Bien qu'on n'ait rien trouvé sur elle, et dans sa maison, aucune trace de violence, ni d'effraction, ni de vol, « il n'y a pas apparence », commente le brigadier de gendarmerie, criminaliste éminent, qu'elle soit morte comme ça, tout d'un coup, d'une mort naturelle... Pourtant on l'a trouvée dans son lit toute froide, toute roide, le visage très calme, les membres allongés, sans une crispation de souffrance sur le corps, sans un seul indice de lutte ou d'épouvante, et comme si elle dormait encore... Elle dormait en effet, mais pour toujours... Ça n'est pas clair, car Claudine Horteur, malgré ses soixante-cinq ans, était vigoureuse, bâtie à chaux et à plâtre, de forte santé, comme un homme. Rien dans sa robuste constitution ne pouvait faire prévoir qu'elle dût mourir ainsi, d'un coup de foudre... Il y a bien sûr, des mic-macs là-dessous... Mais on n'aime pas les histoires, à Fleury-sur-Tille, ni que les gens de justice viennent s'occuper de ce qui se passe dans le pays. Oui, oui, ils connaissent ça !... Les magistrats viennent pour découvrir un crime, et c'est un autre qu'ils découvrent !... Aussi, tout le monde a dit :

– Claudine est morte !... Eh ! bien, voilà !...

Les autorités ne voudraient pas agir à l'encontre d'une impression unanimement ressentie, leur premier devoir étant de satisfaire tout le monde. Et elles aussi ont dit :

– Claudine est morte !... Eh bien, voilà...

Le médecin qui a constaté la mort, tout en éloignant l'idée d'une congestion, d'une apoplexie, et en général, toute cause apparente de mort, a dit :

– Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est morte !

Le maire ensuite, a dit :

– Elle est morte. Nous n'y pouvons rien... !

À son tour, le juge de paix a dit :

– Et puisqu'elle est morte !...

Enfin le notaire, le plus gros et le plus influent personnage de la contrée, a dit :

– Elle n'a pas d'héritiers... Je ne lui connais pas d'héritiers... Alors, comment et par qui aurait-elle pu être assassinée !...

D'où il résulte qu'on enterrera demain Claudine Horteur sans plus d'enquête ! Elle s'en ira, comme elle était venue, on ne sait pas où... Le facteur, qui me raconte la nouvelle, ajoute philosophiquement :

– Et puis, quoi ?.. Ça la ferait-il revenir ?

Il m'apprend aussi, avec une légère grimace de contentement, qu'on n'est pas trop fâché de ça, dans le pays :

– On ira à l'enterrement, m'explique-t-il, parce qu'un enterrement, c'est une distraction ici où il n'y en a pas beaucoup. Mais on ne pleurera guère, allez !... Elle n'était pas aimée, la Claudine...

Je demande :

– Pourquoi n'était-elle pas aimée ? Est-ce que c'était une méchante femme ?

– Non !... Ça n'est pas ça... seulement, je vais vous dire... Elle n'était pas d'ici... On ne sait pas d'où elle était... Elle est arrivée, comme ça, tout d'un coup, avec trois chats noirs...

– Il y a longtemps ?

– Dame, oui !... Il y a bien trente ans... Qu’est-ce que vous voulez ?... On ne peut pas aimer des étrangers. Des gens qui ne sont pas de chez nous... C’est des gens qui ne sont de nulle part !... Et puis, il y a quelque chose qui est plus extraordinaire que tout... Voilà dix-huit ans que je suis facteur, moi qui vous parle, mon bon monsieur... Eh bien, depuis dix-huit ans je n’ai pas porté une seule fois une seule lettre à Claudine Horteur !... Ça c’est louche !...

– Mais moi aussi, je suis étranger... Je ne suis pas de chez vous, comme vous dites...

– Oh ! mais vous, c’est bien différent... Vous recevez des lettres, vous ! Et puis, des paquets !...

Tantôt, je suis allé voir Claudine sur son lit de mort... Sa maison est juste en face de la mienne, et borde la route. Derrière la maison, entre deux haies d’épines, s’allonge un petit, un tout petit jardin, composé d’une unique pelouse, autour de laquelle circule une étroite allée de sable aussi étroite qu’un ruban... Pas de fleurs, pas d’arbres... Sur la pelouse, je remarque une vingtaine de menus tertres, de petites bosses de verdure que surmontent des croix de bois, sur les bras desquelles, parmi des attributs funéraires, je lis en passant des inscriptions comme celle-ci :

– Ci-gît mon Kiki adoré !

Au-dessous, la date, entre deux larmes noires sur le bois peint en blanc.

Et encore :

– À ma biche chérie, assassinée par d’infâmes gamins le... Que son âme repose en paix !

Et d’autres, d’un sentimentalisme plus burlesque et d’une tendresse plus exaspérée.

Je me dis :

– Une monomaniaque des bêtes !...

Et je revois la vieille fille avec son visage méfiant, triste et bourru, comme je la voyais, tous les jours, assise à sa fenêtre ouverte, et cousant, cousant, entre deux pots de géraniums-lierre, avec une table, en face d'elle, une table où, dans une corbeille d'osier, doublée d'ouate et de soie bleue, une grosse chatte blanche ronronnait... En effet, pourquoi est-elle morte ? Elle semblait si forte, si robuste ?

Comme aucune femme du pays ne s'est offerte à veiller le corps, le maire a délégué le garde champêtre pour garder au moins la maison. Il est là, devant la porte, assis sur un banc, les coudes aux genoux, une pipe très courte entre les dents... C'est un bonhomme dont la peau est plissée et brunie, et dont les yeux suintent. Je lui demande si l'on peut voir la morte, et par où pénétrer dans la chambre...

– Elle vivait avec des chats !... Seulement les gamins s'amusaient à les lui tuer. Elle ne pouvait pas avoir un chat plus de six mois... Et elle enrageait... elle enrageait... et puis, elle pleurait... elle pleurait... Avant-hier, on lui a encore tué une grosse chatte blanche... Tenez...

Du doigt, il me montre, sur la pelouse, un tas de terre fraîchement remuée :

– Elle est là, sa chatte... Seulement... elle n'a pas eu le temps de mettre une croix dessus, l'hérétique !

Je regarde les tertres, les croix de bois, ce petit cimetière de bêtes aimées qui contient toute la vie, tout l'amour de celle qui fut cruellement repoussée des hommes. Et une immense émotion s'empare de moi. Je demande encore au bonhomme :

– Claudine Horteur n'allait pas à la messe ?

Celui-ci sursaute comme s'il avait été piqué par une vipère.

– À la messe ! Elle ! Ah ! Bon Dieu !... Mais le Bon Dieu lui-même l'aurait chassée à coups de fourche, de son église !...

À ce moment, sur la route, j'entendis crier : « Le Petit-Journal ! » Demandez le « Petit-Journal !... »

Le vieux se lève du banc, traverse la maison, et revient, une seconde après, avec la feuille qu'il se met à lire, décidé à ne plus répondre à mes questions. Et je m'éloigne, mélancolique...

Paysage d'automne

Toute la journée, une journée grise et bruissante, la forêt a retenti de l'aboi des chiens, du galop des chevaux et du son du cor... On chasse... Ah ! voici donc, enfin, revenu le temps des chasses, des belles chasses, qui ramènent les gens riches dans le pays !

De même qu'une fête votive, où les péripéties des manœuvres militaires, cela a mis en rumeur ce coin de forêt, ordinairement si calme et si plein de silence. La forêt est envahie... elle crie, elle appelle, elle hurle... J'ai vu passer, emportés dans un galop, des messieurs très élégants et de belles et souples brutes humaines vêtues de rouge comme les bourreaux anglais... Et j'ai vu passer aussi des femmes à cheval, bien cambrées sur la selle, les autres mollement étendues sur les coussins de leur voiture, des femmes jolies, des petites femmes blondes et roses, aux prunelles douces et qui, le soir, langoureuses, pâmées, chuchotent derrière l'éventail des mots d'amour et parlent, parlent de leur âme... ah ! oui, de leur âme blessée, de leur âme meurtrie, de leur pauvre âme assoiffée d'idéal... les chers cœurs !... Et j'ai vu passer encore, endimanchées et fébriles, des familles entières de petits-bourgeois, et des paysans, et des ouvriers qui sont venus en foule de la ville, des villages voisins, attirés par la promesse d'un double spectacle, contempler de près des personnes riches dans le brillant exercice de leur richesse, et, peut-être, assister à la mort sanglante, au dépècement de quelque chose de vivant par des chiens...

Quelques-uns se sont arrêtés devant l'auberge que j'habite... C'est un bon endroit, et l'hallali y sonne souvent. Ces braves gens, mêlés, oisifs et prolétaires, sont impatients,

anxieux. Les petits trépignent, les grands ont des figures graves. Joies de carnassiers, admirations serviles devant le luxe et ses manifestations meurtrières, je ne surprends rien d'autre sur ces visages... Une jeune fille dit :

– Pourvu qu'on le prenne au milieu de la Seine... C'est bien plus beau !

– Oui... le soir... avec des torches !... accentue la mère.

Un gamin aux joues boutonneuses, aux jambes torses, dit ensuite :

– Moi... je voudrais qu'on fît la curée dans la forêt. L'année dernière, nous ne l'avons pas vue !...

Le père – un excellent homme – s'inquiète de savoir où aura lieu l'hallali... Il ne veut pas se priver et priver sa progéniture de ce qui est le plus beau dans une chasse... la bête forcée... les chiens fouillant les entrailles chaudes de la bête, les valets fouillant les chiens... la mort... le sang... les lambeaux de viande rouge...

– Avec des torches !... répète la mère.

– Oui... oui... avec des torches !...

Et tous les quatre, l'oreille aux aguets, la bouche sèche, les yeux luisants, ils suivent les appels, les clameurs, les hurlements de la chasse... Tantôt elle se rapproche...

– Ah ! la voilà... la voilà !... Elle vient par ici...

Tantôt, elle s'éloigne...

– Ah ! zut !...

Et toutes les mines s'allongent, déçues et hideuses...

Un ouvrier, tout blanc de poussière de plâtre, dit avec désespoir :

– Il est bien capable d'aller se faire prendre là-bas, aux étangs, cette saleté-là !...

« Cette saleté-là », c'est le cerf, derrière lequel hurlent soixante gueules de chiens.

On se rassure entre soi...

– Mais non !... Mais non !...

Mais non, le cerf ne leur fera pas « cette sale blague » de mourir aux étangs... Il mourra là, devant eux, en pleine Seine.

– Avec des torches !... Avec des torches ! s'obstine la grosse dame.

Certainement, car c'est un bon cerf, soucieux des plaisirs du peuple, que diable !

Et devant moi, de l'autre côté du fleuve qui la reflète, la forêt étage somptueusement, déroule comme une magnifique tapisserie ses houles d'or et ses moutonnements pourprés... La chasse est loin, maintenant... Ce n'est plus, sous cette riche parure, qu'un petit cri, là-bas... que de petites clameurs indistinctes... étouffées... des souffles qui vont s'éteignant, très loin, sous les futaies...

Je me souviens que, la veille, je me suis promené dans la forêt... et que j'ai aperçu dans une allée une bande de cerfs et de biches qui broutaient l'herbe tranquillement... sans se douter de ce qui les menaçait... C'était le soir, avant le coucher du soleil. Un soir immobile, où pas une feuille ne bougeait... Toute la forêt semblait de feu, de soufre et de sang aussi... Les troncs des arbres s'enlevaient, colonnades énormes et toutes noires, sur les pentes rouges... et les feuilles tombées rendaient sourd, comme un épais tapis, le bruit de mes pas... Et, couché derrière le fût d'un hêtre, longtemps, j'avais admiré la beauté libre de ces animaux, leur souplesse nerveuse, leur élégance fine... Et je me sens triste, davantage, à la pensée que c'est peut-être une de ces belles créatures pacifiques que j'ai vues et que j'ai aimées qui fuit, en ce moment, affolée, devant les chiens, devant les

cors, devant les brutes en habit rouge, devant les douces femmes blondes.

Les promeneurs arrivent sans cesse, emplissent la route...

– Où est la chasse ?... Où est la chasse ? Nous avons perdu la chasse...

Le boucher, qui a fini sa tournée dans les bourgs voisins, arrête sa voiture et se mêle à la foule... On voit, aller et venir, son tablier blanc taché de sang... Et ses bras nus s'agitent parmi la foule... Car c'est une foule, maintenant... Une foule qui s'impatiente davantage, qui s'exaspère... Des propos s'échangent, plus nerveux... Des probabilités se colportent... On discute... On dit, du cerf, que « c'est un cochon », et que c'est mal à lui d'être parti si loin... On proclame que telle place est meilleure que telle autre... Le boucher énonce :

– L'endroit est bon... Je vous dis que l'endroit est bon !...

– Savoir... Savoir !

– Sur dix cerfs... il y en a huit qui viennent se faire prendre ici...

Et voilà que, tout d'un coup, et peu à peu, la voix de la forêt se réveille et gronde... Les voix des chiens se rapprochent, à chaque seconde plus rauques, plus terribles... Le cor fait rage... On entend ici et là... des appels... de grandes clameurs... et des galops et des roulements.

– Elle revient ! Elle revient !

Le boucher triomphe.

– Puisque je vous dis qu'il n'y a point un meilleur endroit... Tenez !

En montrant le fleuve, à droite, il crie :

– Tenez !... le voilà...

En effet. J’ai entendu comme la chute d’une grosse pierre, dans le fleuve... Et parmi des bouillonnements... des remous blanchâtres, qui vont s’élargissant en ronds immenses, surgit, presque toute noire et toute petite, la tête du cerf hors de l’eau...

– Le voilà ! Le voilà !

Alors c’est le délire, la bousculade... des cris, des vociférations... des voix furieuses d’hommes encourageant les voix hurlantes des chiens... Et des cavaliers débouchent de tous côtés... les sabots des chevaux sonnent sur la route empierrée... D’autres chevaux se cabrent parmi les voitures... on agite les mouchoirs, des chapeaux... des gestes violents... des gestes crispés... On dirait un massacre, un pillage... le sac d’une ville conquise, tant tous ces bruits, toutes ces voix, tous ces gestes, ont un caractère de sauvagerie, d’exaltation homicide...

Et je ne vois plus bien ce qui se passe... De temps en temps, sur la surface blanche, je vois encore le cerf qui nage moins vite et qui s’engourdit dans le froid de l’eau... Et je vois un piqueur qui a détaché une barque de la rive, et qui, conduit par un rameur en habit rouge, s’avance sur le cerf, la dague au point.

Les cris redoublent... des cris de victoire forcenés...

Et, tout près de moi, une femme du peuple... une paysanne, regardant le piqueur, regardant les cavaliers, regardant les douces femmes, et la foule crie en leur montrant le poing, d’une voix de sublime haine :

– Ah ! les salauds !...

Paysage de foule

C’était la veille de Noël. Contrairement aux poèmes des poètes et aux images des chromolithographes qui veulent que, ce jour-là, le ciel soit couleur de plomb, les maisons et les jardins couverts de neige, les pauvres gens grelottants de froid, il faisait un soleil chaud et gai... un bon soleil qui dorait les maisons et les visages et qui caressait le dos des petits vieux assis sur les bancs de la promenade, en face de la mer... Les rues de la ville de C... étaient pleines de lumière, et les promeneurs y circulaient lentement, paresseusement, par groupes familiaux, parés de leurs beaux et ridicules habits des dimanches... Les ateliers chômaient, les boutiques resplendissaient... l’air charriait partout des odeurs d’oranges et de bois verni... Fleurs plus riches, bijoux plus faux, friandises plus rares, les vitrines, somptueusement décorées, offraient avec plus de pompe, plus d’éclat, plus de malice que d’habitude leurs tentations différentes et répétées... Ce n’était pas de la joie – car la joie n’est jamais parmi les foules, surtout parmi les foules en fête –, c’était quelque chose de grave et de recueilli, de presque austère, dont on surprenait l’expression silencieuse dans les regards en arrêt devant les guirlandes de dentelles, les soies drapées, les écrins étincelants, les architectures de fruits confits et les petits cochons de lait, gras, rosés, lisses, chanoinesques, mollement couchés, une rose au groin, sur un lit de feuillages et de gelées multicolores, précieusement ornementales... Et chacun, bras dessus, bras dessous, poursuivait un profond rêve intérieur, selon la dominante de sa sensualité...

Très élégante, très jolie, une femme descendit de sa voiture devant la boutique d’un confiseur. C’était une dame

étrangère à la ville, mais fort connue d'elle, car elle venait, tous les ans, demander au climat de C... et à son existence tranquille une santé que Paris, avec ses hivers tourmentés et boueux, lui refusait. Riche et généreuse, propriétaire, sans ostentation, d'une villa dont les jardins étaient célèbres et où les pauvres savaient, aux heures de détresse, trouver un bon accueil, on l'aimait, ou plutôt on la respectait à cause de son luxe et des dépenses qu'elle faisait dans le pays... Mais elle intriguait les gens par ses habitudes, qui n'étaient pas celles de tout le monde. Elle apportait, dans cette petite ville extrêmement bourgeoise, un parfum exquis de liberté, un individualisme original et charmant, un souci de vivre pour elle et non pour les autres, bien faits pour troubler les habitants, encroûtés dans la crasse des préjugés anciens et des traditions périmées... Et puis, n'était-elle pas mariée à un Juif ?

Elle entra dans la boutique, déjà pleine de monde. Cette boutique, fort renommée, où le marchand accumulait les imaginations les plus bizarres, scènes en sucre, anecdotes sentimentales en bonbons, terribles histoires militaires en fruits confits, était le point de mire de toutes les curiosités en balade... On venait là comme à une représentation de théâtre, comme à un panorama. Des foules, constamment, y stationnaient devant cet étalage, s'y succédaient, tout le jour, encombrant cette partie du trottoir, et, malgré les efforts d'un homme de police pour le dégager, rendant la circulation difficile. Tout à coup, profitant de l'inattention générale et ayant aperçu sur les coussins de la voiture, probablement oublié par la dame, un joli petit sac de velours à monture d'or, un être lamentable, une sorte de mendiant décharné, la peau toute jaune, couvert de guenilles, fit le geste de s'en emparer... Mais le cocher, s'étant retourné à ce moment précis, poussa un grand cri :

– Au voleur !... Au voleur !...

La foule, en extase devant la vitrine, s'était aussi retournée à ce cri... Subitement, toutes les faces s'étaient crispées, une lueur d'hébétude farouche, et presque d'épouvante, dans les yeux...

– Quoi ?... quoi ?... hurla la foule...

Le cocher, terrible, la bouche mauvaise, répéta :

– Au voleur !... Au voleur !...

Quelqu'un demanda, en montrant le poing :

– Quel voleur ?

– Où est le voleur ?... fit un autre, dont les yeux arrondis exprimaient la haine et la peur.

Tous se mirent en état de défense, et, tous, d'une même voix unie et fraternelle, crièrent :

– Où est le voleur ?

– Là !... Là !... C'est lui !... indiqua le cocher.

Et, du bout de son fouet, il toucha la face décharnée du mendiant.

Aussitôt, celui-ci fut entouré, cerné. Quarante poings se levèrent sur lui... Vingt bouches lui jetèrent, comme un vomissement, l'injure au visage :

– Il a volé !... Il a volé !...

– Quoi ?... quoi ?... Il a volé quoi ?

– Le commissaire de police !... le commissaire de police !

Justement le commissaire de police se promenait dans la rue, avec sa famille... Voyant un rassemblement, des poings tendus, des faces crispées, il s'était élancé...

– Qu'est-ce qu'il y a ?...

– Il a volé !... Il a volé !...

– Qui a volé ?

– Le voleur, parbleu !...

– Où est-il ?

– Le voilà !... le voilà !...

– Il a volé quoi ?...

La foule ne savait pas. Le cocher, très digne, expliqua :

– Il a volé le sac de madame !

Et, du bout de son fouet, encore, il montra le petit sac, qui, navré de tant de bruit, se dissimulait dans un coin de la voiture, honteusement...

– Ah ! ah !... fit le magistrat, très grave... c'est abominable !... Qu'on l'empoigne !... Qu'on empoigne le voleur !... À la prison !...

– À la prison !... oui... oui ! à la prison !...

La foule battit des mains, transportée de joie vengeresse.

À ce moment, la dame élégante sortait de la boutique. Elle s'arrêta sur le seuil, étonnée, inquiète de cette agitation... Elle en demanda la raison... On l'acclama... quelques chapeaux, en signe de triomphe, dansèrent au bout des cannes levées.

– On l'a pris !... on l'a pris !

– On a pris qui ?... interrogea la dame.

– Le voleur !... le voleur !...

– Quel voleur ?

– Le voleur, parbleu !... le voleur !...

Mais le commissaire s'avançait, solennel, le chapeau à la main.

– Oui, madame !... dit-il, en s'inclinant très bas... On l'a pris !... Heureusement !... pour le bon renom de la ville !...

La dame, de plus en plus étonnée, répéta :

– On a pris qui ?

– Le voleur !...

– Quel voleur ?

– Le voleur qui a volé votre sac... Son affaire est certaine !...

– Oui, oui ! scanda la foule.

– C'est un mendiant... un homme en loques !

– Oui !... oui !...

– Il sera salé, je vous en réponds !...

– Bravo !... bravo !...

Et la dame vit alors le petit sac dans sa voiture, et le mendiant à la face décharnée, sur l'épaule de qui s'accrochait une main brutale d'agent de police.

– À la prison !... commanda le commissaire.

– Oui !... oui !... à la prison !... Tapez dessus !...

– Arrachez-lui les cheveux !...

– La peau !...

– Cassez-lui la gueule !...

La dame avait tout compris... Elle dit :

– Pardon, monsieur le commissaire... Cela n'est pas grave... cela n'est rien... Puisque j'ai mon sac, je n'exige pas que vous emmeniez ce pauvre homme en prison !...

La foule commença de murmurer... Des « oh ! oh !... » des « ah ! ah !... » se firent entendre, çà et là...

– Impossible autrement, madame... expliqua le commissaire... Il faut un exemple... pour le bon renom de la ville...

– Il ne s'agit pas du bon renom de la ville, monsieur... Je ne suis pas lésée. Je ne porte aucune plainte... Je vous demande de relâcher cet homme.

Le commissaire s'obstina :

– La loi !... madame... la ville... le respect... mon devoir... comme magistrat... comme habitant...

– Relâchez cet homme !...

Les grondements s'accentuèrent parmi la foule... Des regards étonnés d'abord... puis des regards furieux... puis des regards pleins de haine se dirigèrent vers elle... Elle ne les vit pas... Quelques paroles malsonnantes... injurieuses, éclatèrent... Elle ne les entendit pas... Impatientée, elle ordonna, d'une voix impérieuse :

– Je veux que vous relâchiez cet homme... Je le veux... Est-ce clair, cette fois ?

Ce fut une explosion dans la foule... La colère, l'indignation qui s'étaient portées sur le mendiant, se reportèrent sur la dame... Des outrages orduriers se précisèrent... des menaces ignobles se dessinèrent... Durant quelques secondes, elle eut à subir quelque chose de hideux, comme le viol de toute sa personne par cette foule frénétique... Un gamin, la bouche tordue d'insultes, se précipita à la bride des chevaux.

– Gueuse !

– Gourgandine !

– Enlevez-la !

– Mort aux Juifs !...

– Vous êtes des sauvages !... s'écria la dame.

Puis, elle resta, impassible, sous les huées, attendant que le mendiant fût délivré.

Celui-ci avait la face en sang... tout un côté de la barbe arraché... la tête nue, son chapeau, son misérable chapeau ayant roulé dans la rue... Il s'éloigna... tout tremblant sur ses jambes...

Alors, seulement la dame, toute frémissante, remonta dans sa voiture, poursuivie par les huées de cette foule aux

griffes et aux crocs de qui les petits doigts d’une femme venaient d’arracher un peu de chair humaine.

Un homme sensible

I

Je ne crois pas avoir jamais été méchant. Non, en vérité, je ne le crois pas. Tout enfant, j'étais même doué d'une sensibilité excessivement, exagérément douloureuse qui me portait à plaindre, – jusqu'à en être malade – les souffrances des autres... pourvu – cela va de soi, car je suis un artiste – qu'elles ne se compliquassent point de laideurs anormales ou de monstruosités physiologiques. Ah ! ce n'est pas moi – vous pouvez m'en croire – qui admettrais jamais l'esthétique de M. Rodin. Et je puis me vanter que j'en ai jeté des pommes cuites à son *Balzac !*...

Je me rappelle avoir pleuré, durant plus de quinze jours, la mort d'un oiseau que j'avais capturé et à qui j'avais collé sur le crâne une menue crête joliment dentelée de laine rouge. Cette mort m'inspira mes premiers vers. Et ce qu'ils ont mouillé de beaux yeux de femmes !... Je me vois encore, au cimetière de notre village, fondant en larmes et criant comme un jeune putois blessé, une fois que j'accompagnais mes parents à l'enterrement d'une personne que je ne connaissais pas et qui ne m'était de rien. Et je vois aussi mon père, qui ne comprenait rien à ces larmes, me dire, en me secouant le bras :

– Es-tu bête ! Pourquoi pleures-tu ?

– Je ne sais pas !

– Mais, tu ne l'as jamais vu, le père Jumeau ?

– Non !

– Eh bien ! alors ?... c'est stupide de pleurer comme ça Moi, c'est différent ! je pourrais pleurer, cela aurait un sens que je pleure. Non pas parce que le père Jumeau était un brave homme que j'aimais beaucoup, mais parce que c'était un fermier comme je n'en retrouverai jamais un. Je perds beaucoup, en perdant le père Jumeau. Cela me coûtera gros, cela est sûr. Et pourtant, je ne pleure pas, moi ! Allons, voyons, secoue-toi, nom d'un petit bonhomme ! Ris un peu, ris donc, sacré mâtin !...

Mes sanglots redoublant, il fallut m'emporter du cimetière. En rentrant à la maison, mon père disait à ma mère :

– Diable d'enfant ! On aura bien du mal à en faire un homme ! Il est trop nerveux ! Il est trop sensible ! C'est une chiffe !

J'avais un petit chien, un loulou blanc, Pomponnet. Oui, je l'appelais Pomponnet. Oublié par des saltimbanques de passage dans le pays, je l'avais recueilli et aimé. C'était un compagnon délicieux, docile, toujours prêt à jouer, et qui se tenait debout sur son derrière comme un petit homme. Je m'amusais énormément avec lui. Mon temps, je le passais à le tirer de toutes les forces par la queue, qu'il avait épaisse, fournie, soyeuse, si bien qu'en très peu de semaines, cette jolie queue était devenue aussi rase et glabre qu'une queue de rat. Ah ! le pauvre Pomponnet ! En y repensant après tant d'années, j'en ai le cœur tout retourné. Qu'il était caressant, fidèle, joli, et si drôle ! Ses regards avaient véritablement quelque chose d'humain. Il creva d'avoir avalé un os pointu qui lui perfora l'intestin. Et son agonie fut atroce. J'eus un tel désespoir de cette mort qu'on crut, chez moi, que j'allais devenir fou.

– Pour un chien ! disait mon père.

– Pour un sale chien ! accentuait ma mère.

– Ah ! bien, reprochait la bonne, quand ce sera le tour de votre père ou de votre mère qu'est-ce que vous ferez alors, monsieur Georges ?

Je pourrais donner mille autres exemples, encore plus touchants et gracieux, de mon exquise sensibilité. Ils prouveraient, tous, que je suis une bonne nature, contrairement à ce que beaucoup de gens, qui me connaissent mal, pensent de moi.

Par exemple, si sensible que je fusse, je ne pouvais rencontrer des pieds-bots, des culs-de-jatte, des bossus, des bossus surtout, sans éclater de rire ; des faces couvertes de lupus, sans en être horriblement dégoûté, dégoûté – brave petit cœur que j'étais – jusqu'à la haine ! Mon rire alors était si agressif, et si virulente, si passionnée ma haine que, pour un peu, je leur eusse, ma foi, jeté des pierres avec plaisir. Souvent, je fis mieux, car si j'étais sensible, je n'étais pas moins ingénieux.

Toutes les semaines, le samedi, venait mendier chez nous un vieux mendiant, presque aveugle, la face mangée d'ulcères. On lui donnait un morceau de pain qu'il dévorait, assis sur une borne, à quelques pas de la grille de notre habitation. Quelquefois j'allais disposer sur la borne, dissimulés parmi de l'herbe ou des feuilles mortes, des clous la pointe en l'air, de petits fragments de verre coupant. Et quand le vieux mendiant était reparti, j'allais regarder la borne. Il y avait presque toujours un peu de sang, rouge et très frais. Et cela me faisait plaisir.

Nous avions pour voisin un cordonnier. Le cordonnier avait un fils, un pauvre petit diable de fils, si absolument, si étrangement bossu, que, lorsqu'il marchait devant vous, on ne lui voyait pas la tête. À dire vrai, ce n'était pas un être humain, c'était une bosse, une seule bosse, cahotant sur des jambes courtes et arquées. Cette bosse m'indignait. Chaque fois qu'il m'arrivait de le rencontrer dans la ruelle qui

séparait les deux maisons, ou bien dans la campagne, j'aimais, comme j'étais le plus fort, à lui donner des coups de pied et des coups de poing, ou des crocs-en-jambe qui le faisaient rouler, comme une grosse pierre, dans la ruelle.

Mes parents, qui étaient d'excellents rentiers, honnêtes et braves gens selon la loi et selon Dieu, me disaient quelquefois, sentencieusement ;

– Georges, ce n'est pas bien ! Georges, c'est très mal ! Il ne faut pas rire des infirmités humaines ! Il ne faut pas battre les malheureux, mêmes bossus ! Il faut avoir pitié d'eux, le plus qu'on peut. Nous ne prétendons pas qu'on doive aller, dans la pitié, jusqu'à se dépouiller, ni même jusqu'à donner quoi que ce soit. Non. Mais il ne faut pas non plus aller jusqu'à les battre. C'est excessif !

Mais ils disaient cela d'un ton si mou, et ils riaient tellement, eux aussi, à la vue d'un infirme ridicule, que, loin de me corriger, ces exhortations familiales m'encourageaient, au contraire, à distinguer parmi les douleurs de l'humanité, les douleurs nobles, pour les plaindre et pour en souffrir, les douleurs grotesques ou ignobles, pour les détester et pour m'en moquer. Que voulez-vous ? Si soignée que fût mon éducation, on ne m'avait pas appris qu'il n'y a, en réalité, sur la terre, qu'une douleur, et qu'elle s'appelle : la Douleur !

Ces sentiments persistèrent, et même, j'ai honte de l'avouer, s'accrurent avec l'âge et avec mes lectures. Car je m'instruisais avec la passion de toutes sortes de choses. Souvent, aux heures de réflexion, je me les reprochais violemment, ces sentiments. Je m'injuriais de les avoir. J'essayais tout pour les vaincre, par la volonté et par la raison. Mais ils étaient plus puissants que ma raison et ma volonté. Alors, pour rétablir n'importe comment l'équilibre en mon esprit, je voulus, à tout prix, mettre mes sentiments d'accord avec ma raison. Et j'argumentai ainsi :

– C’est juste, après tout. Et ces sentiments qu’il m’est arrivé de blâmer ne sont pas aussi bas, aussi vils que je le pense. Ils sont même admirables, en ceci qu’ils s’accordent étroitement avec toutes les données de la science moderne. C’est la nature qui, par moi, proteste contre la faiblesse, et, par conséquent, contre l’inutilité criminelle des êtres impuissants à se développer sous le soleil ! La nature n’a souci que de force, de santé et de beauté ! Pour l’œuvre de vie indestructible, elle veut une vigueur sans cesse accrue, des formes de plus en plus harmonieuses. Sans quoi, c’est la mort. Or, il m’est impossible de concevoir la mort de la matière. C’est pourquoi la nature tue impitoyablement tous les organismes inaptes à une vie harmonieuse et forte. Moi, je ne peux pas tuer ; du moins, il me semble que je ne pourrais pas tuer, à cause de ma sensibilité si exquise, qui fait que je m’évanouis à la vue du sang qui n’est pas du sang de vagabond ou de mendiant. Mais, si je ne peux pas tuer, je peux haïr, je dois haïr, haïr d’une haine si impérieuse les petits, les souffrants, les mal venus, les difformes, les éclopés, qu’ils ne puissent plus transmettre à d’autres, par la seule force isolatrice de ma haine, le germe de leurs tares, le principe de leur laideur... qu’ils ne puissent plus engendrer des parodies d’êtres à peine vivants, des déchets d’humanité. Et non seulement la nature me pousse à agir ainsi, mais la société me l’ordonne. Je ne suis que l’instrument de ces deux puissances contraires et unies par un lien en quelque sorte sacré : la haine mondiale du pauvre !

Et vous allez voir comment il m’arriva de mettre en pratique ces théories, que la philosophie peut condamner, mais que la science absout, à raison du bonheur de l’espèce.

II

Voici comme j'appliquai les théories scientifiques dont je vous ai succinctement parlé.

J'avais alors vingt ans, et j'étais un jeune homme harmonieux et vigoureux. Je portais avec fierté ce que Catulle Mendès appelle : la honte d'être beau. Conséquence de mon éducation ou paresse naturelle, je ne savais que faire dans la vie, et je ne faisais rien, au sens que l'on donne à cette chose : ne rien faire. Toutes les professions libérales ou autres qu'il m'eût été permis et facile « d'embrasser », comme on dit, me dégoûtaient profondément. Je me contentais d'« embrasser » les belles filles du pays, lesquelles, je dois le déclarer, séduites par ma vigueur musculaire et ma beauté, ne m'étaient point rebelles... Pour la forme, mes parents se désespéraient bien un peu de mon inaction, mais, au fond, ils étaient flattés de mes succès... Et puis, ils se disaient :

– Il jette sa gourme.

Ou bien :

– Il faut que jeunesse se passe.

Car ils ne détestaient pas les aphorismes, et ils avaient de la sagesse... Ma jeunesse se passait, non sans accrocs, mais sans drames, parfois les parents ou les maris de mes victimes n'ayant point, pour leurs filles et pour leurs épouses, la même philosophie que mes parents pour moi. Le curé, un grand ami de la maison et notre commensal presque quotidien, dut intervenir dans des affaires délicates et compliquées qui, grâce à lui et à la sainte religion, se terminèrent toujours à mon avantage. J'étais aussi protégé contre les vengeances des papas et des maris, par ce fait que mon père était maire de la commune, suppléant du juge de paix du canton ; et tous ces braves gens, outre que les troublait fort l'exercice de ces deux puissances redoutables,

étaient, par habitude et par avance, soumis à la dure loi des hiérarchies sociales...

Par exemple, on ne m'aimait point... Je parle, bien entendu, des pères susdits et des susdits maris... On me haïssait même, et, bien que cette haine ne se manifestât jamais que par des regards sournois, elle était fort injuste, car, chaque année, je dotais la commune de quelques enfants imprévus, à qui j'avais su inculquer un peu de ma force et de ma beauté... Je travaillais donc à l'amélioration et, par conséquent, au bonheur de l'espèce. Cette seule considération suffisait à m'enorgueillir, à me persuader que j'étais un bon et utile citoyen, bien plus utile, en vérité, que si, comme tant d'autres, j'eusse perdu mon temps et mes puissantes facultés génératrices à me morfondre dans une étude de notaire, ce qui était l'ambition de mon père, ou derrière le comptoir d'une boutique, ce vers quoi ma mère, avec son sens pratique de la vie moderne, cherchait à m'orienter... Content de mon rôle social, mais sentant néanmoins qu'il y manquait quelque chose, je l'augmentai de celui d'être un très bel ivrogne...

Parmi les filles du pays, une seule m'avait résisté, et c'était précisément celle que je désirais le plus ardemment... C'était une superbe créature, très blanche de peau, très rousse de cheveux, avec des yeux tristes et infiniment voluptueux... Je crois bien que je n'ai jamais rencontré chez une femme de formes plus puissantes et en même temps plus gracieuses et plus souples... Une véritable splendeur, un parfait chef-d'œuvre de la nature. Je la désirais passionnément, à raison de sa beauté d'abord, et surtout, je crois bien, à raison de sa résistance. Jamais elle n'avait voulu écouter mes propos de galanterie. À toutes les offres que je lui avais adressées, et j'étais allé, un soir, jusqu'à la demander en mariage, elle avait répondu par un « non » tellement violent qu'il abolissait même l'espérance... qu'il abolissait, à jamais, l'espérance de la conquérir un jour... Par

un crépuscule d’hiver, très sombre, une fois que je rentrais de la chasse, je la croisai dans la ruelle et lui barrai la route.

– Bonsoir, Marie, lui dis-je.

– Passez votre chemin ! dit-elle.

– Voyons, Marie, pourquoi me repousses-tu ?

– Laissez-moi tranquille...

– Je te désire... je te veux... et je t’aurai...

– Jamais...

– Marie, insistai-je, la voix un peu tremblante de colère... je te veux... et je t’aurai !

Je voulus la saisir par la taille, l’attirer à moi, attirer à moi sa chair que je sentais ferme sous ma main, ferme et splendide, et brûlante aussi, et glacée, et pétrie de parfums de femme comme je n’en avais pas encore respiré et qui me grisaient.

Elle se dégagea vite de mon étreinte, et, d’une poussée rude, elle m’envoya rouler dans la ruelle, si fort que mon fusil, en tombant, se brisa en deux, et moi-même, je me luxai le poignet.

Ne pouvant rien obtenir d’elle par la séduction, je tentai de la vaincre par la terreur. Je la menaçai de mon père, de ses terribles fonctions ; je la menaçai de toutes sortes de catastrophes. En vain. Elle devenait plus méprisante ; c’est tout ce que j’y gagnais.

– Jamais, jamais, jamais !

– Quand même je devrais te défoncer le crâne et la poitrine, et t’avoir morte, je t’aurai.

C’était par un rire insultant, diabolique, qu’elle me répondait, un rire qui m’entrait dans le cœur, comme s’il eût été une grosse vrille de fer. Et ce rire soulevait, sous la mince étoffe de sa chemisette, les deux admirables rondeurs de ses seins.

Non seulement elle me détestait, mais encore elle ne me craignait point, ni moi, ni mon père, ni le curé, ni la sainte religion. J'étais au comble de la rage et du désir.

Marie habitait, avec ses parents, tout près de chez moi, de l'autre côté de la rue, et juste en face l'échoppe du cordonnier, une petite maison blanche dont la façade était tapissée tout entière de vignes. Elle était repasseuse de son métier. Vingt fois, trente fois par jour, je passais devant la maison, le corps bien droit, le mollet tendu, la moustache bien tirée. Et c'était pour moi un supplice et une joie infinie de la voir, de voir son buste souple et son merveilleux visage, encadré par l'arabesque des vignes, s'enlever, tout rose, à peine rose sur la blancheur des lingeries pendues sur une corde au fond de la pièce où elle travaillait. Elle ne me regardait jamais ; jamais elle ne levait sa tête, chargée de l'or roux de ses cheveux, vers moi.

Et ce qui m'exaspérait, c'est que, tous les soirs, sa journée finie, elle allait chez le cordonnier, dans l'humble, sale et noire maison du cordonnier, qu'elle emplissait de sa gaieté et du rayonnement de ses yeux. Que faisait-elle là ? Qui ou quoi pouvait l'attirer là, dans ce taudis sordide, au milieu de l'horrible odeur du vieux cuir et de la poix ?

Un jour, j'appris qu'on l'avait surprise, embrassant sur la bouche le fils du cordonnier, l'affreux petit bossu dont la bosse, à mesure qu'il grandissait, devenait quelque chose d'indescriptible et de si envahissant qu'on ne voyait plus, maintenant, dans son creux raviné, que deux petits yeux obscènes et ricaneurs.

J'avais assez pratiqué les femmes pour savoir ce que leur cœur peut contenir de pitié, de perversité aussi. Je savais qu'elles ignorent, la plupart, le dégoût, et qu'il n'est point rare de voir des femmes se pâmer d'amour aux lèvres des monstres. Était-ce un sentiment de pitié, était-ce un goût naturel de l'horreur qui avait entraîné Marie jusqu'à souiller

sa bouche, et probablement, tout son délicieux corps, au contact du petit bossu ?

J’étais, est-il besoin de le dire, prodigieusement humilié. Et loin que ce baiser me guérît de mon amour, il l’augmenta au contraire, d’une violence telle, que je ne connus plus une minute de repos. C’est alors que je m’enfonçai, avec une joie de meurtre, dans les plus rugissantes ténèbres de l’alcool.



III

Le petit bossu !... Je ne pouvais pas le croire. Non... non... Quand je passais devant ses fenêtres, encadrées de vignes, et que je la voyais, penchée sur son ouvrage, les bras nus, la nuque toute rose, rayonnante de toutes les gloires de la chair, tout en moi protestait contre cette prostitution absurde et infâme... Non... non... ce n'était pas vrai.

Pourtant, je voulus en avoir le cœur net.

Un après-midi que Marie était venue apporter du linge à la maison et que nous étions seuls, tous les deux, dans la maison, je lui demandai brusquement :

– Marie... Est-ce vrai que tu aimes le petit bossu ?

– Oui... fit-elle... je l'aime...

À cette question qu'elle ne devait pas attendre de moi, elle n'avait pas eu la moindre secousse, marqué le plus léger étonnement... Cela m'irrita profondément...

– Je ne te demande pas si tu aimes le petit bossu... je te demande si tu es sa maîtresse... Comprends-tu ? Ce n'est pas la même chose...

Marie hésita un instant, puis, avec des regards méchants, elle me dit :

– Oui... je suis sa maîtresse...

– Ce n'est pas vrai, criai-je... tu mens !...

Et je me mis à rire, d'un rire pénible, qui ressemblait plutôt à un grognement.

– Ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas vrai !... C'est pour me taquiner que tu dis cela...

Sans rien répondre, elle avait déposé son panier sur une table de la pièce où nous étions, et, les poings sur les

hanches, dans une attitude de menace ou de défense, elle fixait sur moi des yeux ironiques, agressifs et sans peur... Le soleil qui entrait par les fenêtres ouvertes faisait reluire sa chevelure comme un bloc d'or. Et, en ce moment, je la désirais comme jamais encore je ne l'avais désirée...

J'étais devenu pâle ; le sang affluait dans mon cœur, comme chantent les remous d'eau dans une écluse qui se vide...

– Pourquoi es-tu sa maîtresse ?... repris-je après un silence, sur un ton moins dur et presque douloureux.

Marie répliqua simplement :

– Parce que je l'aime...

– Et pourquoi l'aimes-tu ?

Elle haussa les épaules, commença de vider sur la table avec méthode son panier plein de linge et dit encore :

– Qu'est-ce que ça vous fait ?

– Pourquoi l'aimes-tu ?

J'avais mis dans cette interrogation réitérée, concentré tout ce qu'il y avait en moi de puissance amoureuse, de séduction charnelle, et de sourde colère aussi... Elle répondit :

– Parce qu'il est beau !

– Je te défends de te moquer de moi ainsi !

Marie ajouta gravement :

– Et il est beau parce qu'il est pauvre... parce que tout le monde l'insulte ou le bat... parce qu'il est malheureux...

– Ah ! ah ! ta pitié, je la connais !... m'écriai-je. Moi aussi, j'ai de la pitié... mais je n'ai de la pitié que pour les forts, les grands, les riches, les heureux... Toi... Ah ! ah !... tu l'aimes, coquine... Oui... oui... tu l'aimes... parce que les bossus... enfin... parbleu !...

Mais redevenant subitement tendre :

– Écoute, Marie, suppliai-je... moi aussi je sais de l’amour tout ce qu’en savent les bossus... j’en sais même davantage... Viens ici, Marie !...

Mais Marie ne bougea pas... ne me regarda pas... Elle continuait de ranger sur la table son linge, dont elle faisait des tas.

– Regarde-moi, Marie. Je suis beau, moi, je suis un homme... Et si c’est le vice que tu aimes, je t’assure que je suis plus vicieux que tous les bossus réunis. Écoute... Ce n’est pas possible que tu te donnes à un tel monstre. C’est un crime, le plus grand des crimes. Oui, oui, un crime envers toi-même, envers Dieu, la nature, l’Espèce et moi-même, nous ne pouvons tolérer un tel attentat contre toutes les lois de la vie. As-tu lu Darwin ? Lis Darwin. Je te le donnerai à lire. Et tu verras ! Toi, la force, la santé, la splendeur de la chair, avec ce monstre ? Allons donc ! je te dis que c’est impossible ! Ou bien alors, rien n’existe plus ; il n’y a plus d’harmonie, de beauté, d’équilibre, il n’y a plus rien, à cause du caprice monstrueux d’une femme. Et ce n’est pas seulement Dieu qui proteste et qui te punira, ce n’est pas seulement la nature que tu outrages, et l’Espèce que tu avilis, c’est... c’est... c’est...

– C’est vous qui êtes une espèce de je ne sais quoi !... interrompit Marie qui, ayant vidé son panier et fini de ranger son linge sur la table, reprit son panier et se disposa à sortir.

Je n’essayai pas de la retenir, tant je sentais mon impuissance sur elle. Oui, je sentais réellement que jamais je ne ferais passer dans son âme le moindre désir de moi, dans son esprit la moindre compréhension de la science moderne. J’aurais pu lui dire encore :

– Vois la belle, la splendide, la glorieuse œuvre d’humanité que nous pourrions faire ensemble. Avec quelle joie exaltée, beaux et forts comme nous le sommes tous les

deux, nous pourrions travailler à l'amélioration de l'Espèce, et, par conséquent, au grandissement de la patrie !

À quoi bon ? Puisque, quand je lui parlais de l'Espèce, elle s'imaginait que c'était une injure que j'adressais au petit bossu. Je la laissai partir. Et comme elle partait, je dis d'une voix bredouillante de colère et de dépit :

– C'est bien !... Je ne te parlerai plus de rien... plus jamais... Tu n'es pas digne de vivre la vie que je t'offrais, de collaborer avec moi à l'œuvre du bonheur universel... Je te livre à ton destin... Va-t'en... va retrouver ton monstre... Pâme-toi sur sa bouche fétide, sur ses dents cariées... Frotte ton corps aux aspérités de sa bosse... Emplis-toi de la laideur horrible de ses regards... mais hâte-toi... Et n'accuse que toi-même si, bientôt, il y a des malheurs ici... Car il y aura des malheurs ici !...

Elle répondit simplement :

– Je ne vous crains pas. Et le petit bossu que j'aime ne vous craint pas non plus... Et c'est vous qui êtes laid... parce que vous êtes méchant... Et c'est vous qui êtes une espèce... et un... je ne sais plus comment vous avez dit... Et si jamais vous touchez et faites du mal au petit bossu que j'aime... ah ! ah ! ah !...

Sur ce rire, sur les éclats de ce rire qui ne rimait à rien, elle ouvrit la porte et disparut. Avec toutes les rages dans le cœur, j'entendis ce rire dans le corridor, puis dans le jardin, puis derrière la grille.

– Je me vengerai... je me vengerai... je me vengerai !... criai-je.

Mais elle ne pouvait plus m'entendre, et le rire s'était éteint, et le soleil entrait toujours, par les fenêtres ouvertes, et n'éclairait plus comme un nimbe d'or, la chevelure de Marie.

– Oui ! oui ! Je me vengerai !...

Je restai là, longtemps, à humer, comme une bête lubrique, l'odeur de femme que Marie avait laissée dans la pièce... cette odeur infernale qui me mettait du feu dans la poitrine et faisait bouillir le sang de mes veines à gros bouillons.

– Je me vengerai !... Et je vengerai Dieu... la nature... l'Espèce...

« C'est vous qui êtes une espèce de je ne sais quoi !... »

Il n'y avait personne dans la pièce... Il n'y avait que le chat, qui dormait sur une chaise, et les petits tas de linge rangés par Marie sur la table... Était-ce donc l'odeur restée qui avait poussé ce ricanement ?

– Je me vengerai... je me vengerai !

Je sortis, la tête lourde, l'âme mauvaise et grondante. Et j'allai, au carrefour des Trois-Fétus, dans un sale bouchon, où je restais à me saouler, avec des rouliers, jusqu'à la nuit.

IV

À cinq kilomètres du village, il est un endroit, désert et farouche, qu'on appelle la Fontaine-au-Grand-Pierre. Je ne sais rien de plus lugubre. C'est, au bas d'un coteau pelé, lépreux, tapissé çà et là de maigres bruyères jamais fleuries, un vaste trou qu'on dit avoir été jadis une fontaine. Le trou s'est tari à la suite d'un miracle ou, plutôt, d'une vengeance céleste dont aucun, parmi les plus vieux de la contrée, n'a pu m'expliquer le sens. Ce trou est extrêmement profond, et même, si j'en crois la rumeur publique, sans fond, comme l'enfer... J'ai constaté ce phénomène qu'on n'entend pas tomber les pierres qu'on y jette... Des ronces épaisses, enchevêtrées, des clématites sauvages, enlacées les unes aux autres, ferment sa gueule noire et sans voix. À gauche

du trou, sur une largeur d'à peu près deux cents mètres, s'étendent des sortes de tourbières où ne croissent, entre des flaques d'eau brunâtre, qu'une herbe grise, sale, et, de-ci, de-là, quelques prêles plus verts. L'aspect de tout cela est singulièrement sinistre. Pourtant, à la droite du trou, dans une fente du coteau, une oseraie pousse très fraîche, très puissante de végétation, et dont les longs brins brillent comme des tiges d'or... Les légendes transmises de génération en génération sur ce lieu maudit sont si terribles, d'année en année, d'une terreur plus vague, plus imprécise, que les gens s'écartent de la Fontaine-au-Grand-Pierre avec épouvante, comme si c'était un endroit de mort, une terre enchantée... Il est encore accrédité, parmi nous, que des fantômes y reviennent la nuit, et des bergers, en traversant le coteau de bruyères, ont, même en plein jour, vu distinctement flotter, au-dessus du trou, des âmes, les unes toutes blanches, les autres toutes rouges, et qui ne semblaient guère catholiques...

De tous les habitants du village et des villages circonvoisins, seul le petit bossu osait s'aventurer jusque-là. Et c'était juste, après tout. Car sa figure et son corps de gnome complétaient admirablement le paysage... Ils étaient faits l'un pour l'autre. Pourquoi et comment eût-il mieux aimé les belles prairies fleuries et les allées mystérieuses de la forêt, et le resplendissement des champs sous le soleil, et la vie mouvante, chantante, toute de reflets et de frissons, de la rivière ? Sa laideur et sa difformité en eussent été décuplées ; tandis que, dans l'horreur de ce lieu, il s'harmonisait le mieux du monde aux bosses de la pierre, aux chétivités de l'herbe, aux surfaces immobiles et sans reflets des eaux mortuaires...

La vérité est que, vannier habile, le petit bossu, trouvant l'osier excellent, venait faire sa récolte de beaux brins fins et flexibles qu'il savait, avec une adresse incomparable, transformer en jolies corbeilles, en paniers de toutes les

formes, qu'il vendait aux marchés des environs. Mais, si simple qu'elle fût, l'explication de ces promenades n'était pas suffisante pour l'esprit de gens hantés sans cesse par l'idée du surnaturel. D'ailleurs, dans ma haine de ce monstre, j'avais contribué à faire croire qu'il n'allait à la Fontaine-au-Grand-Pierre que pour des rencontres démoniaques, et pour y célébrer des cultes terrifiants et défendus... Et je disais souvent, sur un ton de prophète :

– Vous verrez qu'un jour les diables le jetteront au fond du trou !...

Un jour que j'étais encore plus irrité qu'à l'ordinaire, je me décidai, moi aussi, à me rendre à la Fontaine-au-Grand-Pierre. Quand on est sous l'empire d'une passion obsédante et malheureuse, les paysages coutumiers vous sont un intolérable ennui, quand ce n'est pas une torture. On a besoin d'autre chose, d'autres formes, d'autres visages où distraire sa hantise. Les saouleries n'avaient réussi qu'à augmenter mon désir et à transformer l'amour qui me dévorait en une véritable crise de meurtre. Au lieu de brouiller l'image de Marie, elles la rendaient plus nette, non seulement plus nette, mais infiniment plus voluptueuse. Et cependant, lorsque, ce jour-là, je partis pour la Fontaine-au-Grand-Pierre, je n'avais pas... non, en vérité, je n'avais pas d'autre intention que de changer de spectacle et de fuir, pour quelques heures, tous les lieux qui me la rappelaient. Je me disais aussi que ce coteau sinistre, ce trou noir, cette mâchoire sombre, cette eau brune, ces ronces, cette herbe conviendraient à l'état de mon âme, mieux que les coins de terre féconde où poussent les fleurs, les fruits, l'espoir. Dieu m'est témoin que, pas une minute, l'idée ne m'était venue que je pusse me trouver, dans cette solitude, près de ce trou sans voix, qui ne rend pas le bruit des plaintes et le bruit des chutes, me trouver face à face avec le petit bossu... Et, chose singulière, comme si j'eusse voulu me procurer, par la suite, un alibi et des témoignages sauveurs, je pris, pour

aller à la Fontaine-au-Grand-Pierre, par un long détour, par une route diamétralement opposée au but de ma promenade. Chose plus singulière encore, je rencontrai, en sortant du village, un ami, un compagnon de mes ivresses et de mes débauches. Et voici les mots que nous échangeâmes :

Mon ami me dit :

– Où vas-tu ?

– Je vais aux Trois-Fétus, répondis-je... du moins, je vais sur la route des Trois-Fétus.

– C'est dommage que je ne puisse pas aller avec toi, me dit-il encore. Mais j'attends le boucher à qui je vends une vache. Nous aurions bu une bonne bouteille au carrefour.

– C'est dommage, en effet, car, sans toi, je n'irai pas jusqu'au carrefour. J'irai dormir dans un champ, à l'ombre d'un arbre. Je me sens tout drôle.

– Compris ! fit l'ami en ricanant, avec une belle fille pour litière. Hé ! hé !...

Et il me quitta, car c'était un brave pochard, et discret ! Pourquoi ne pas avouer que j'allais à la Fontaine-au-Grand-Pierre ? En vérité, je n'en sais rien. Je ne sais pas encore la raison qui me poussa à faire ce mensonge. Je crois bien que les actes sont en nous avant qu'ils n'arrivent à notre conscience, et qu'ils nous guident malgré nous.

Depuis la scène de la lingerie, je n'avais pas reparlé à Marie ; je n'avais pas non plus reparlé au petit bossu. Quand je les rencontrais dans la rue, ou sur le pas de leurs portes, j'affectais de ne pas les voir. Même, une fois que Marie était venue à la maison, et qu'elle m'avait trouvé seul, encore, nous n'avions pas échangé une parole sur l'affaire. Et Marie m'avait dit, en partant, avec un sourire gentil qui me traversa le cœur comme un coup de couteau :

– Ah ! vous êtes plus raisonnable, monsieur Georges !... C'est bien, ça !...

– Oui, oui, avais-je répliqué, en me mordant les lèvres, je suis plus raisonnable. J'étais fou de penser à ça. Maintenant, je n'y penserai plus.

– Si vous n'y pensez plus, eh bien !... nous pourrons causer ensemble, comme autrefois.

– Je ne désire pas causer ensemble, comme autrefois.

– Comme vous voudrez, monsieur Georges !... Mais c'est vrai, que je vous déteste moins, depuis que vous êtes raisonnable.

J'avais eu envie de la faire taire d'un coup de poing, tant ces paroles m'étaient cruelles. Mais je m'étais contenu. J'avais même eu la force de lui sourire. Et, en partant, elle m'avait dit encore :

– Eh bien ! au revoir, monsieur Georges. Je suis contente, contente, que vous soyez si raisonnable !

– Oui, oui. Et je le serai plus encore, plus encore, tu verras !

Ah ! si elle avait pu lire dans mon cœur, si elle avait pu voir la haine, l'horrible haine, qui me tordait le cœur, elle serait partie pleine d'épouvante.

Et je pensais à cela, tout en marchant. Je marchais vite, très vite, faisant sonner mes souliers sur la terre, abattant les pousses d'arbre, les herbes, les fleurettes, sur mon passage, à coups de bâton. Je marchais sans but, sans autre but que de marcher, pour me briser les membres, pour éteindre dans mes veines le double feu de haine et d'amour qui me dévorait. Et je marchais aussi, loin des routes et loin des sentes, je longeais les haies, les fossés, les talus. Dès que j'apercevais au loin un homme, dans un champ, je l'évitais. Tout à coup, en sautant un hallier, je me trouvai au bout d'un chaume, face à face avec un fermier de mon père.

– Bonjour, monsieur Georges !

– Bonjour, père Lormeau.

Et, très vite, très haletant :

– Ah ! vous savez, père Lormeau, je vais aux Trois-Fétus !...

– Bien, bien, monsieur Georges.

J'insistai :

– Aux Trois-Fétus !...

– Bien, bien !...

Et je me mis à courir.

Quand, une heure après, j'arrivai à la Fontaine-au-Grand-Pierre, j'étais brisé de fatigue. Je me laissai tomber, près du trou, sur une grosse pierre, La tourbière était sinistre, le coteau plus pelé, plus lépreux que jamais. Des corbeaux passaient, très haut, dans le ciel. Et du ciel, morne et gris, un silence, un silence de mort, tombait.

Tout à coup, à ma droite, une voix chanta ; une voix qui semblait venir de dessous l'oseraie, chanta :

« Connais-tu... le pays... »

V

Dans la voix qui chantait sous l'oseraie, j'avais reconnu la voix, la ricanante et glapissante voix du petit bossu.

La voix chanta encore :

« Connais-tu... le pays... »

J'eus le cœur serré par une inexprimable émotion, une émotion si secouante et si forte que je ne puis dire, non, en vérité, si c'était une sorte de plaisir sauvage qui entrait en moi, ou de fureur haineuse. Dans les sensations brusques

que nous éprouvons, il y a un instant de violence où l’amour et la haine se confondent dans la même ivresse, où la joie devient de la douleur par son intensité même, où la douleur vous exalte comme une poussée de plaisir. Et le paysage animé, une seconde, par cette voix, me parut encore plus sinistre. Près de moi, les ronces et les clématites qui bordaient de leurs masses mouvantes la gueule du trou semblaient s’ouvrir et se refermer comme une mâchoire de monstre. Et le ciel, au-dessus des eaux mortuaires, se plombait davantage.

Après un intervalle de silence, la voix reprit, plus rapprochée de moi :

« Connais-tu... le pays... »

Ce n’était pas un chant : c’était quelque chose comme un ricanement traînard et tremblé, quelque chose d’intermédiaire entre un cri de singe, un nasillement d’orgue, un aboi de chien, un croassement de corbeau. Toutes les sonorités désagréables et stupides, on eût dit qu’elles se fussent individualisées dans cette voix qui chantait sous l’oseraie. Cela roulait sous l’oseraie, cela s’avançait sous l’oseraie... tantôt clair, tantôt étouffé ; et j’entendais, avec un piétinement mou, le bruit des branches déplacées par la voix. Puis cela se taisait, recommençait, se taisait encore.

Je me levai machinalement, un peu ivre. De quoi ? je l’ignorais. Je pris une pierre et la lançai dans le trou. Ensuite j’écoutai. Nul choc, nul bruit ne m’avertit que la pierre était descendue au fond. Elle continuait de descendre, de descendre toujours, dans une chute silencieuse, comme si elle devait traverser toute la terre. Et le silence, l’effroyable silence de cette pierre jetée dans cet abîme, était si impressionnant que je haletais, la gorge sèche, la sueur au front.

La voix reprit encore :

« Connais-tu… le pays… »

et cessa bientôt. Et le bruit des branches remuées cessa aussi. Et je vis, tout à coup, débouchant de l’oseraie, le petit bossu.

Je ne m’étais pas trompé. Et qui donc, sinon lui, aurait pu chanter, dans ce paysage de mort ? Il se présentait de profil, si l’on peut dire de son corps qu’il eût un profil, une face, n’importe quoi ! À peine si sa tête, que coiffait une casquette plate, dépassait d’un centimètre le surhaussement bombé des épaules. Ses épaules avaient l’air d’un épais collet relevé sur sa nuque. Il n’avait, réellement, rien d’humain. Je le regardais, consterné ; son corps était pareil à un bloc de bois dans lequel un bûcheron eût donné, au hasard, quelques stupides coups de cognée. De son visage, je ne voyais rien qu’une ligne bossuée. Sous son bras, semblable à un dégrossissement, à une entaille grossière, il portait une botte d’osier fraîchement cueilli.

Il s’arrêta au bord de l’oseraie, et chanta encore à pleine voix :

« Connais-tu… le pays… »

Véritablement, c’était comme un défi à la nature, une parodie effrayante de la vie. Au contact de cette laideur humaine, les mornes bruyères du coteau paraissaient des plus splendides. Rien que sa présence changeait en jardins de rêve les affreuses tourbières avec leurs eaux noirâtres et leurs verdures grises.

Mon premier mouvement fut de me jeter sur le misérable avorton. Je parvins pourtant à me contenir. Je voulais jouir, avec une sorte de frénésie douloureuse, de mon humiliation. Non, vraiment, était-ce possible que ce fût cet être de cauchemar, cette créature plus difforme qu’une idole papoue, qui m’eût volé l’amour de Marie ? Était-ce concevable que ses lèvres se fussent posées sur celles de Marie ? Et que Marie eût respiré l’odeur de cette haleine

dans un baiser ? Marie mentait quand elle me disait, avec ses yeux de haine provocatrice, qu'elle aimait cette rognure monstrueuse d'humanité ? Allons donc !... Elle mentait, parbleu !... Elle avait imaginé ce mensonge pour me faire souffrir davantage, et, connaissant peut-être tout l'inconnu, tout l'atroce qui rampe au fond des ténèbres du désir, pour exaspérer, jusqu'à la folie, jusqu'au crime, mon désir d'elle, de ses lèvres amoureuses, de ses yeux pâmés, de son corps, souillé par les lèvres, les yeux, le corps du petit bossu. Non... non... ce n'était pas vrai. Elle mentait. Ils mentaient tous. La nature ne pouvait commettre un tel forfait envers son œuvre de vie renouvelée, d'amour éternel.

Le petit bossu était immobile. Et d'être immobile ainsi, et, pour ainsi dire, incrusté au sol, il ressemblait maintenant à un vieux tronc d'arbre coupé, noirci par la pluie, mangé par la mousse.

– Viens ici !... criai-je tout à coup.

Le petit bossu détourna la tête et m'aperçut.

– Viens ici ! commandai-je d'une voix plus forte.

Il eut un affreux sourire et, sans trembler, il s'avança vers moi.

– Que me veux-tu ?... demanda-t-il. Tu veux me battre encore ?... Tu en as le droit, puisque je suis le plus faible. Mais tout cela ne fera pas que Marie t'aime jamais !

– Tais-toi ! Ne parle pas d'elle.

Et je levai mes bras. Le petit bossu ne bougea pas. Il dit, en ricanant :

– Plus tu me battras... plus elle m'aimera... J'ai eu, bien des fois, la peau écorchée de tes coups... C'était délicieux, parce qu'elle pansait mes blessures avec ses lèvres.

– Tais-toi ! Et dis que ça n'est pas vrai !

Le petit bossu sourit et ne répondit pas. Son sourire était si aigu et si fixe, il me narguait tellement, avec une ironie si tranquille et si forte, que la patience m’abandonna.

Je laissai retomber mes bras sur son crâne. Étourdi par la violence du coup, il chancela, s’abattit sur l’herbe. Il n’était pas évanoui. Il dit encore :

– Qu’est-ce que cela fait que tu me tues, puisque Marie m’aimera encore mieux mort que vivant ? Et plus je serai mort, et plus elle aura horreur de toi.

Mais j’avais mis mon genou sur sa poitrine et ma main sur sa bouche... Il ne résistait pas, ne se débattait pas... Son œil conservait le même sourire ironique.

– Dis-moi que ça n’est pas vrai ! répétai-je, au comble de la fureur.

Sous ma main, sa bouche ne fit pas un mouvement. Alors je l’empoignai, je le soulevai de terre et, m’approchant du trou, je le lançai comme une pierre dans l’abîme. Les mâchoires de ronces se refermèrent sur lui. Pas un bruit, pas un choc. Rien. J’écartai les ronces, me penchai au bord du trou, écoutai. Pas un bruit, pas un choc, rien... rien, sinon qu’une vibration légère, la plainte d’une corde qui se déroule au fond d’un puits...

Et comme je demeurais penché sur le trou, tout à coup, j’entendis le chant, l’affreux chant de l’oseraie :

« Connais-tu... le pays ? »

Mais c’était moi qui, machinalement, l’avais chanté, ce chant, en imitant la voix du petit bossu. Et l’abîme le répétait, en écho, dans ses profondeurs inconnues.

VI

Le lendemain, après le dîner, l'idée me vint de passer la soirée chez le cordonnier. Une sorte d'inquiétude inexplicable, en même temps qu'une sorte de perversité cruelle me poussaient là, dans cette pauvre maison, tout naturellement. Je voulais être sûr que le petit bossu n'était pas revenu, n'était pas ressuscité.

– Eh bien ? dis-je en entrant, sur le ton d'une amicale anxiété. Toujours pas de nouvelles ?

– Hélas ! gémit le père.

– Il est perdu... perdu !... sanglota la mère.

Marie, qui était là, entre les deux parents affligés, ne dit rien. Elle me regarda d'un œil fixe et dur, d'un œil qui m'accusait de la mort du petit bossu. Mais, je ne sais pourquoi, il me semblait que son regard contenait moins de haine qu'autrefois.

Le père travaillait, sous une petite lampe à pétrole, à assouplir un vieux morceau de cuir ; la mère, les yeux cerclés de lunettes, reprisait des bas. Et Marie ne faisait rien, assise, le buste droit, les mains croisées sur ses genoux, son visage d'un blanc laiteux dans la pénombre de la pièce.

– C'est curieux, repris-je après un court silence.

Et j'ajoutai :

– Qu'a-t-il pu lui arriver, mon Dieu !

Deux soupirs, deux longs soupirs me répondirent. Et Marie me regarda d'un œil encore plus fixe. J'étais calme, je montrais beaucoup d'aisance dans mes manières. Ma voix ne tremblait pas quand, m'adressant à Marie, je lui demandai :

– Et vous, Marie, que pensez-vous ?

En même temps, je plantai mon regard dans le sien, un regard si terrible qu'elle ne put en supporter la violence. Peu à peu, elle baissa les yeux, comme vaincue, et, d'un air confus et troublé, elle se mit à examiner la pièce, autour d'elle. L'établi, couvert de poix, était plein d'outils, le plancher jonché de rognures de cuir. Au mur, en face d'elle, dans un cadre noir, la face impassible et morte du président Carnot. Je demandai encore :

– Enfin, sait-on où il est allé ?... L'a-t-on vu quelque part ?

Le père laissa un instant son ouvrage, et il dit :

– Il n'avait plus d'osier. Sûr qu'il sera allé à la Fontaine-au-Grand-Pierre !

– Ah ! voilà !

– Il y est allé déjà tant de fois, que ce n'est pas une raison qu'il n'en soit pas revenu.

– Sans doute, expliquai-je ; mais il y a un grand trou à la Fontaine-au-Grand-Pierre, un trou dont on ne connaît pas le fond. Et puis... c'est certain... il y a aussi des démons.

– Peut-être bien !... fit le père.

– Jésus, mon Dieu ! fit la mère, qui se signa.

– Un démon, tout au moins, fit Marie.

Mais, cette fois, elle n'osa pas lever les yeux sur moi. Les paupières baissées, un peu tremblante, la bouche mi-ouverte, elle considérait ses mains, à plat sur sa robe, des mains très longues, très blanches, mais dont les travaux de couture avaient grossi, au bout, et comme effrité les doigts.

Au dehors, la rue était silencieuse. Il ne passait presque plus personne. Quand un bruit de pas, un bruit quelconque, se faisait entendre, je me levais, j'allais ouvrir la porte, j'écoutais. Et, reprenant ma place :

– Non, ce n'est rien ! C'est un tel qui passe, renseignais-je d'un air découragé.

Et le père reprenait son travail, la mère poussait à nouveau son aiguille, les yeux davantage bridés sous les lunettes. La lumière de la lampe modelait de clartés crues et d'ombres noires leurs deux visages tristes, mais comme sont tristes les visages des bêtes, où nous ne percevons ni joie, ni douleur, où nous ne percevons que l'immense tristesse animale des êtres qui ne comprennent pas.

Et, durant plus d'une heure, nous demeurâmes ainsi, sans parler. Moi, je pensais avec une grande tranquillité d'esprit à la mâchoire de ronces et de clématites qui avait englouti le petit bossu. Et je chantais, en dedans de moi-même, sur un rythme traînard et dolent :

« Connais-tu... le pays ? »

Et je me disais :

– Oui... oui !... Il le connaît maintenant, le pays... Ah ! Ah ! il le connaît ! Et peut-être qu'il descend encore, qu'il descend toujours dans ce noir sans fond.

Marie continuait de baisser les yeux. À quoi songeait-elle ? Elle ne regardait plus ses mains, ni l'établi, ni le plancher, ni la face morte du président Carnot[(1)], ni rien... rien... rien... Moi, je voyais l'étoffe de sa robe se creuser au ventre, dessiner les cuisses. Je devinais ses bras blancs et pleins, et les rondeurs neigeuses de sa poitrine, et sa nuque, sur laquelle frisottaient des cheveux blonds qu'un rayon de la lampe traversait et faisait transparents comme de l'ambre. Et jamais, jamais plus, ni son visage, ni ses yeux, ni ses bras, ni ses seins ne seraient baisés par les lèvres obscènes et dégoûtantes du petit bossu ! Et un espoir entrait en moi, un espoir se fortifiait en moi.

Il était tard quand nous sortîmes, Marie et moi, de la maison du cordonnier. La rue était déserte. Nulle lumière aux fenêtres. Le village dormait profondément.

– Bonsoir, Marie, dis-je.

– Bonsoir, monsieur Georges, dit Marie.

Elle demeurait là, sans bouger, gênée, la tête penchée sur le sol que la lune éclairait, sur le sol où nos deux ombres, raccourcies, se confondaient. Et tout à coup, la voix sanglotante :

– C’est vous qui l’avez tué ! C’est vous qui l’avez tué ! cria-t-elle.

Je lui pris les mains. Ses mains tremblèrent dans les miennes, mais elle ne fit aucun mouvement pour les retirer. Elle répéta :

– C’est vous qui l’avez tué ! C’est vous qui l’avez tué !

– Pourquoi dis-tu cela, Marie ? C’est de la folie.

J’avais toujours ses mains dans les miennes. Je les caressais doucement.

– Pourquoi l’aurais-je tué ? Comment l’aurais-je tué ? Je te défends de dire des choses pareilles...

– Si... si... si... vous l’avez tué.

Et mes mains remontaient sur son bras, vers ses épaules, sur sa nuque, qui ployait sous leur douce pression.

– Ah ! mon Dieu ! Vous l’avez tué !

– Tais-toi donc ! Tu ne sais pas ce que tu dis !

Je m’étais rapproché d’elle, si près d’elle, que ma poitrine frôlait la sienne, que ma tête frôlait la sienne.

– Vous l’avez tué ! Vous l’avez tué... vous...

Je lui fermai la bouche d’un baiser.

Et il me sembla qu’elle défaillait dans mes bras, sous mon baiser...

– Non... non... monsieur Georges. Ce n’est pas possible... vous savez bien... Laissez-moi !

Et, à chaque parole, haletante, entrecoupée, elle s’abandonnait davantage. Et ses mains se crispaient,

s’accrochaient à mes bras, à ma taille, à mes épaules. Sa poitrine battait, ses tempes battaient, ses dents s’entrechoquaient :

– Vous... l’avez... tué !...

Sa voix était comme un soupir... comme un spasme...

Sans résistance, je l’entraînai hors du village. À cinquante mètres, il y avait, dans un renfoncement de la route, une sorte de petit calvaire planté sur quatre marches de pierre... Je l’assis sur les marches... Je m’assis auprès d’elle...

– Marie !... ma petite Marie !...

Elle m’entoura de ses bras, laissa tomber sa tête sur ma poitrine.

– Mon Dieu !... mon Dieu !... mon Dieu !... fit-elle...

Ah ! quand j’y repense !...

VII

Voici exactement trois mois aujourd'hui que Marie s'est donnée à moi, dans les circonstances étranges, surhumainement tragiques que j'ai dites. Et elle m'aime, elle n'a pas cessé de m'aimer, comme elle m'aima le soir où elle se livra, corps et âme, à mes luxures, sur les nocturnes marches du petit calvaire. La femme qui me haïssait d'une haine si furieuse, qui non seulement me haïssait, mais encore me méprisait d'un mépris infini, que je dégoûtais d'un irréparable dégoût, est devenue brusquement une créature d'amour, est devenue l'amour avec tous ses emportements de désir, ses vibrants éclats de passion, mais aussi avec ses souplesses, ses servilités, ses curiosités qu'on ne peut pas assouvir. De volonté – elle, si volontaire –, elle n'en a pas d'autre que la mienne. Elle veut ce que je veux et fait ce que je dis sans se demander, une seule minute, si c'est bien ou si c'est mal, et où cela peut la conduire. Elle n'hésiterait pas à commettre un crime, si je lui en exprimais le désir, même par un simple regard. Mes duretés, mes cruautés ne la rebutent jamais. Au contraire, elle semble y puiser plus d'exaltation. Elle semble aussi reconnaissante des coups dont, parfois, sans raison, pour le plaisir, il m'arrive de meurtrir sa chair admirable. On dirait qu'elle vit, dominée par une suggestion unique qui la force à s'humilier devant moi. Vraiment, elle éprouve à se dégrader, à n'être qu'une petite chose vile, une joie immense, et comme un spasme de bonheur physique. Sa plus grande jouissance serait que, couchée à mes pieds, sous mes pieds, je la rudoie, je la piétine, sans merci.

Et c'est dans le sang du petit bossu que s'est opérée, en une seconde, cette miraculeuse transformation ! Dès l'instant où elle a senti que c'était moi qui avais tué le petit

bossu, elle s’était faite mon esclave. Toute sa fierté est tombée devant l’assassin que je suis ! Elle détestait l’amoureux. Mais l’amoureux s’étant changé en meurtrier, elle l’a adoré ! De quelles effrayantes passivités sont donc faits la chair et l’esprit de femme ? Par quel mystérieux chemin le sang va-t-il réveiller en elle les grands désirs sauvages de la brute ?

J’ai lu, autrefois, dans je ne sais quel livre, que l’amour trouvait son aliment dans la mort. Cela me paraissait une chose inconcevable et folle. Je ne voulais pas y croire. J’ai vu aussi un jour ce dessin. Une femme toute nue, enchaînée sur un perchoir, comme un perroquet. Chaque matin, on lui apportait des cœurs sanglants de jeunes hommes. Et chaque matin elle était plus amoureuse et plus belle. Je criais que c’était une infamie, un sacrilège, un crime. Je m’aperçois aujourd’hui que c’est là une vérité qui, parfois, me terrifie. Car je ne la comprends pas. Je ne comprends pas qu’il puisse y avoir du sang et de la mort, à la base de tout amour. L’amour, c’est la vie, c’est le renouvellement de l’être, c’est la création.

– Justement, me répond une voix intérieure. Pour vivre, pour renouveler, pour créer, ne faut-il pas détruire ? N’est-ce pas dans la décomposition, dans la pourriture que la vie fait son nid et dépose ses germes ?... L’être ne peut pas se développer sur l’or et le diamant. Il lui faut les charognes et l’excrément. Il ne naît même pas de la simple boue, comme le voudrait la Genèse : il naît d’un petit tas de sanie, d’un petit morceau de chair morte, d’une fiente !

Ah ! pourquoi ? ! pourquoi ?... pourquoi ?...

Il y a quelque chose de pire dans l’amour de Marie. L’amour de Marie n’est-il pas semblable au monstrueux désir qui hante l’esprit des nécrophiles ? M’aimer dans les conditions où elle m’aime, n’est-ce pas aussi terrible, aussi antihumain que ce que font les violateurs de tombes qui, la

nuit, dans les cimetières, déterrent les cadavres pour les souiller ? Ah ! comme je la détesterais, si je n'éprouvais pas, moi aussi, une joie folle à la faire souffrir et à l'aimer de toutes les souffrances morales et physiques que je lui inflige et qu'elle accepte, et qu'elle subit avec des effusions de tendresse, avec des cris éperdus de reconnaissance.

Nous nous voyons tous les jours. Chaque soir, quand tout dort dans le village, quand tout dort dans la maison, elle vient chez moi, dans ma chambre, et elle ne s'en retourne que quand le jour paraît au loin, par-dessus le jardin, derrière la ligne des coteaux. Nous ne parlons jamais du petit bossu. Mais il est toujours entre nous deux. Il est dans les baisers, dans les étreintes, dans les râles de Marie. Je vois son sourire obscène sur ses lèvres et dans ses yeux. Je le vois dans toutes les parties de son corps. Il plane au-dessus de nous, parmi les rideaux du lit ; il rampe au-dessous de nous, sous le lit. Et il me semble que sa bosse, quelquefois, le soulève, lui imprime de petites secousses, le fait craquer. Je le vois dans toutes les ombres que la lampe projette sur le mur, au plafond, au parquet. Ces vêtements, sur ce fauteuil, c'est lui. Ce vase trapu sur la cheminée, lui encore. Ombre, lumière, objet, reflet, il est partout.

Souvent, j'ai demandé à Marie, dans l'espoir ou dans la crainte – je ne sais – qu'elle allait me parler de lui :

– Pourquoi m'as-tu aimé, comme ça, tout d'un coup, Marie ?

Et Marie répond tremblante :

– Je ne sais pas... je ne sais pas... Non, en vérité, je ne sais pas.

Puis elle pleure, puis elle suffoque. Et soudain, m'entourant de ses bras, m'étouffant dans ses bras, les yeux ivres, la bouche gonflée de je ne sais quelle mystérieuse force d'amour, elle répète :

– Je ne sais pas... Je ne sait pas !...

Elle ne sait pas, en effet. Elle ne sait pas pourquoi elle me haïssait jadis, pourquoi elle m'aime aujourd'hui. Elle ne sait rien. Une fois, je lui dis :

– Tu me regardes toujours, comme si tu avais peur de moi. Est-ce que tu as peur de moi ?

– Je ne sais pas !

– Écoute, Marie. C'est demain dimanche. Il faut que tu fasses une belle promenade, veux-tu ?

– Je veux bien. Je veux tout ce que vous voulez !

– Écoute, Marie. Nous irons tous les deux à la Fontaine-au-Grand-Pierre.

Marie fut prise d'un grand frisson. Ses yeux chavirèrent dans leurs orbites, comme une petite barque sur la mer, sous un vent de tempête. Ses dents s'entrechoquèrent. Elle joignit ses mains dans un geste de prière :

– Non... non... cria-t-elle. Oh ! Je vous en prie, non... pas là... jamais là !

– Et pourquoi ?

– Je ne sais pas !

– Je le désire, Marie.

Alors elle se tut. Et longtemps, longtemps, elle me regarda, d'un regard où il y avait, tour à tour, de la terreur et de la supplication.

– Oui, accentuai-je, il y a quelques jours que je désire aller avec toi à la Fontaine-au-Grand-Pierre...

– J'irai, dit-elle... là où vous désirez que j'aille.

Elle était pâle, d'une pâleur presque cadavérique. Et des gouttes de sueur roulaient sur ses tempes.

J'insistai :

– Voyons, Marie. Dis ceci... répète ceci : « Oui, j'irai demain, avec vous, à la Fontaine-au-Grand-Pierre. »

Elle fit des efforts pour parler. Mais les mots qu'elle mâchait, avec des grimaces de terreur, ne sortaient pas de sa bouche, ne pouvaient pas sortir de sa bouche.

– Allons, Marie, à la Fontaine...

– À... la... Fon...taine... bégaya Marie.

– ... Au-Grand-Pierre...

– Au... Grand...

Et tout à coup, les yeux fous, la gorge haletante, elle s'affaissa sur le lit, criant :

– Je ne peux pas ! Je ne peux pas ! Je ne peux pas !...

Le lendemain, je la trouvai, sur la route, à l'endroit où je lui avais donné rendez-vous. Depuis une heure, elle m'attendait... Elle avait mis sa plus belle robe : une chemisette rose avec une pauvre petite dentelle, d'un dessin grossier. Un grand chapeau de paille, où s'écrasaient les éboulis de roses, la coiffait.

– Marchons, Marie.

Il faisait une journée très chaude. De gros nuages d'un bleu noir passaient de temps en temps dans le ciel. Et sous le ciel d'orage, la route était toute blanche, agressivement, cruellement blanche.

Nous marchâmes côte à côte, sans nous dire un mot. Marie ne s'intéressait à rien sur la route, ni aux fleurs des talus, ni aux insectes qui bourdonnaient dans la haie, ni aux oiseaux que l'orage surexcitait, ni au feuillage des arbres, étrangement vert sur le fond bleu sombre du ciel. Elle marchait droite, la tête presque immobile, d'un pas saccadé de somnambule. Et le vent, qui, parfois, soufflait d'un nuage vite disparu, soulevait les grandes ailes du chapeau...

VIII

Il était deux heures, quand nous arrivâmes, muets, fatigués, à la Fontaine-au-Grand-Pierre. L'orage avait cédé, s'était éloigné vers le sud. Une brise fraîche tempérait maintenant les ardeurs électriques du ciel où les nuages moins noirs, moins épais, passaient, élargissant de plus vastes interstices d'azur. Tout était désert, le coteau, la tourbière, l'oseraie.

Je dis à Marie :

– Eh bien, reposons-nous, maintenant ! Est-ce que tu as toujours peur ?

– Je n'ai pas peur, dit Marie. C'est autre chose.

– Quoi donc ?

– Je ne sais pas.

Elle examine le coteau pelé, où les bruyères ne parvenaient pas à fleurir ; puis elle suivit, dans l'air, le vol d'un corbeau.

Je dis encore à Marie :

– Est-ce que tu es déjà venue à la Fontaine-au-Grand-Pierre ?

Marie réfléchit une seconde :

– Oui, dit-elle. Du moins, je suppose. Il y a très longtemps.

– Seule ?

– Oh ! non. Je suis venue avec... je ne sais pas...

Et elle regarda autour d'elle, d'un regard morne, d'un regard qui ne voyait rien, ni le ciel, ni le coteau, ni la tourbière, ni elle-même.

Je cherchai une place molle et douce où nous asseoir tous les deux, où nous étendre au besoin

– Qu’est-ce que tu regardes ainsi ? demandai-je à Marie.

– Rien, dit-elle.

Elle était tremblante, un peu, mais pas plus qu’à l’ordinaire ; pas plus que quand elle était chez moi, dans ma chambre ; pas plus que lorsque j’étais chez elle, le soir, sous la lampe de famille.

Nous nous assîmes, côte à côte, non loin du trou, sur un épais tapis d’herbe.

– Tu m’aimes beaucoup, Marie ?

– Je ne sais pas !

– Tu ne sais pas ?... Alors pourquoi t’es-tu donnée à moi, comme ça, tout de suite, sans résistance ?

– C’était plus fort que moi.

– Est-ce que tu me hais ?

– Je ne sais pas !

D’un geste lent et peureux, elle me désigna le trou qui s’ouvrait très noir, entre les mouvantes mâchoires des clématites et des ronces.

– C’est le trou ? fit-elle.

– Oui !...

– Le trou sans fond ?

– Oui !...

– Ah !... C’est vrai... je me rappelle...

Et elle se tut.

Les clématites étaient défleuries. Des graines plumeuses, soyeuses, ailées avaient remplacé les fleurs ; de petits fruits noirs ornaient les sarments des ronces. Et, en face de nous, la tourbière était plus sinistre. Il me semblait que les eaux nous regardaient de mille regards bruns. Une bergeronnette vint on ne sait d’où. Elle sautilla légère, de flaque en flaque,

comme une pensée candide sautille parfois dans le cerveau d’un mauvais homme.

– Et l’oseraie ?... dit Marie, rompant enfin le silence. Je ne la vois pas...

– Elle est derrière le pli du coteau... Si tu veux, je te la montrerai...

– Non... non... Je demandais cela... comme j’aurais demandé autre chose... Ah ! Dieu, non... je ne veux pas la voir...

Elle était maintenant étendue sur le dos, le chapeau rabattu sur son visage, les bras allongés, les mains à plat dans l’herbe. Je me penchai vers elle :

– Marie ?... M’écoutes-tu ?...

– Oui... oui... Je vous écoute toujours, même quand vous ne parlez pas...

– Eh bien ! expliquai-je lentement... c’est là qu’il venait, quelquefois, cueillir l’osier de ses corbeilles et de ses paniers...

Un soubresaut, une sorte de frisson convulsif secoua son corps.

– Taisez-vous !... fit Marie. Ne parlez pas de ça... Ne parlez pas de lui... jamais...

Elle avait saisi ma main dans la sienne, puis mon bras, dans un serrement passionné.

– Pas de lui... jamais... répéta-t-elle.

Sa poitrine se soulevait en mouvements précipités, sa gorge haletait...

– Jamais ! jamais !

Puis, se levant soudain :

– Je ne suis pas lasse... J’aime mieux marcher... j’aime mieux, je ne sais pas quoi ! dit Marie...

Et quand elle fut debout, elle poussa un cri :

– Mon Dieu !... fit-elle...

Moi aussi, je me levai...

– Qu’est-ce qu’il y a ?... qu’est-ce qu’il y a ?

Elle frissonnait. Ses yeux exprimaient une terreur folle. Elle dit, en claquant des dents :

– Regardez !... Là !... C’est lui !

Et elle me montra une vieille trogne morte d’osier que nous n’avions pas tout d’abord remarquée. En effet, elle lui ressemblait. Elle sortait de l’herbe, trapue, basse, sans branches. Elle était couverte d’une écorce fendillée, noircie, déchirée, comme ses vêtements. Des nœuds, des bosses la terminaient par le haut. Quelque chose de tordu et de plus lisse lui faisait comme un visage, comme son visage. Véritablement, dans cette partie écorcée du bois, on distinguait des yeux ricanants, une bouche plissée, un nez obscène. Lui... lui... lui ! Et j’avais beau savoir que ce n’était là qu’une trogne d’osier, je ne pouvais m’empêcher de trembler, moi aussi. Un moment même, je crus que c’était lui, que le gouffre l’avait rejeté. Et l’hallucination fut si forte que je me précipitai, les poings levés sur la trogne, en criant :

– Va-t-en !... va-t-en !...

Mais je reconnus vite mon erreur. Et, me tournant vers Marie, dont le chapeau était tombé à terre, dont les cheveux dénoués couvraient les épaules d’un emmêlement doré, je hurlai... oui, en vérité, je hurlai :

– Viens ici !

Marie s’avança, droite, les yeux fixes, vers la trogne immobile.

– Tu vois !... ce n’est pas lui...

Et d’une voix plus rauque :

– Mais, si tu veux le voir… regarde dans le trou… Si tu veux l’entendre, penche-toi vers le trou…

Je la saisis par le bras, violemment, et je l’entraînai vers l’abîme…

IX

Je l’entraînai vers l’abîme…

Et alors, tout d’un coup, j’eus la révélation véritable et très nette des sentiments latents, encore obscurs, que m’inspirait Marie, et des prochains et immenses et intolérables dégoûts dont, par elle, j’allais avoir l’âme toute remplie. Le moment me paraissait arrivé où je ne pourrais plus supporter son visage, son corps, ses baisers, son âme, et tout ce que son amour pour moi avait de résignation servile, de passivité hantée, tout ce qu’il avait de sacrifié, d’agenouillé, d’effondré. Ah ! Dieu, non ! jamais plus, jamais plus ! Ces baisers, déjà, après l’acte accompli, après la chair assouvie, ces baisers stupides, ces agaçantes lèvres cherchant mes lèvres, ce corps cherchant mon corps, comme tout cela m’était odieux ! Qu’est-ce que cela serait donc dans quelques mois, dans quelques jours ?

Marie était près de moi. Elle m’attendait, les yeux fixes, le corps immobile. Me voyait-elle ? Voyait-elle le paysage désert, à qui les petites bergeronnettes seules donnaient une menue palpitation de vie ? Ah ! je n’en sais rien. Et je songeai à notre aventure.

Tout d’abord, la résistance sauvage de Marie, sa passion monstrueuse pour le petit bossu, avaient surexcité en moi de furieux désirs d’elle. Puis, lorsqu’elle se fut donnée, sa soumission, son consentement d’esclave à mes cruautés, l’acceptation silencieuse des humiliations que je lui

imposais, cette sorte d'ivresse muette et terrible qu'elle trouvait dans l'abaissement, dans l'anéantissement de sa personnalité, cette volupté, pour ainsi dire sadique, qui s'exaltait sous mes coups, sous mes piétinements, sous mes souillures qui prenaient, de jour en jour, un caractère plus féroce, tout cela après avoir, durant quelques mois, amusé mes sens et réjoui les changeants caprices de ma débauche, m'écœurait profondément, me fatiguait comme la monotonie d'un spectacle, toujours le même. Et puis, l'homme le plus dominateur est ainsi fait qu'il se lasse, à la longue, de dominer le néant ! De même que l'autorité d'un tyran, le plaisir d'un débauché veut, pour son renouvellement, pour l'accroissement de ses sensations et de ses énergies, des résistances, des luttes farouches, des obstacles à franchir, des volontés à violenter. Qu'est-ce donc, je vous prie, qu'un conquérant qui ne trouve devant soi que des campagnes déjà dévastées, des villes en ruines, des peuples en fuite, des armées mortes ? Non !... non !... Ah ! Dieu, non ! La joie de la conquête, ce sont précisément les ruines qu'on fait soi-même ; c'est tout ce qu'on tue, tout ce qu'on dévaste, tout ce qu'on détruit soi-même ! Alors, à quoi bon ?

Je regardai Marie. Elle me parut laide, vulgaire. Je ne retrouvais plus d'éclat aux blancheurs de sa peau, aux ardeurs rousses de sa chevelure. Elle était raide et fixe, son buste grossier, ses hanches sans souplesse. Et son regard avait quelque chose d'animal que je ne reconnaissais plus.

La quitter ? C'était facile, parbleu ! C'était trop facile. Je n'avais qu'à lui signifier son congé, à lui dire :

– Marie, je ne veux plus de toi. Va-t-en !

Rien à redouter, ni une plainte, ni un reproche, ni une scène de désespoir et de larmes, ni un effort à se raccrocher à moi. Je n'avais à craindre aucun des ennuis, aucune des

saletés dont s'accompagnent ordinairement les ruptures d'amour.

– Va-t-en ! va-t-en ! va-t-en !

Et elle serait partie silencieusement, sans une prière, sans une supplication, sans une menace, du moment que j'eusse exprimé la volonté qu'elle partît. J'entends, qu'elle disparût de ma vie sentimentale et passionnelle. Elle en serait partie comme elle y était entrée, tout d'un coup.

Oui, mais cela ne terminait rien. Il me fallait quelque chose de plus définitif qu'un adieu, quelque chose d'absolu. Non seulement je ne voulais plus de son amour, mais je ne voulais plus d'elle, de sa présence quelque part, de sa rencontre quotidienne dans les rues du village ou dans les sentes des champs ; de son ombre même, glissant, le soir, sur les vitres éclairées de sa fenêtre. Être exposé à la revoir, à la revoir toujours, sur le pas de sa porte, au marché, le jeudi, à la messe, le dimanche, ou bien chez moi, rapportant chaque samedi son panier de linge, ou encore penchée sur sa table à repasser dans la demi-teinte de la pièce où elle travaillait. La revoir, enfin, dans les mille circonstances inévitables qui font, sans cesse, se croiser, se frôler, se parler, se haïr, deux êtres habitant la même bourgade. Non ! c'était impossible ! Car je voulais éteindre en moi, à jamais, le souvenir de cette étrange liaison. Et la présence continuelle, le côte à côte forcé, l'intimité villageoise entretiennent et attisent tout ce qui subsiste de feu vivant dans les cendres du souvenir. Ce n'était pas assez que Marie disparût de ma vie : il était nécessaire et expiatoire qu'elle disparût de la vie !

Mais comment faire ?

Le trou était là, tout noir, à jamais discret ; il était là, à quelques pas de nous. Les secrets qu'on lui confie, il ne les trahit pas. Les corps qu'on lui jette, ils n'en remontent pas. Et les bergeronnettes, qui sautillent de flaque en flaque, et

les corbeaux qui vont, regagnant la forêt, ne racontent pas aux hommes les drames sanglants dont ils furent témoins. Et les paysans non plus, les paysans que j'avais rencontrés sur la route, ils ne disent jamais rien, par une admirable et obscure solidarité de criminels et de meurtriers. Si on les interrogeait jamais, leurs bouches resteraient closes et leurs yeux morts.

Marie attendait toujours, les yeux perdus je ne sais où.

– Viens ! lui dis-je. Viens entendre la voix du petit bossu.

Droite et fixe, comme enveloppée d'extase, elle écarta les sarments emmêlés des ronces et des clématites, et elle s'approcha sur le bord du trou.

– Penche-toi un peu sur le trou !

Elle inclina son buste ; puis, lentement, avec des inflexions raides, elle s'agenouilla au bord du trou. Les graines plumeuses des clématites s'accrochaient à sa chevelure.

– Penche-toi encore.

D'une main, elle se retint à un gros sarment de ronces... Un peu de sang rougit sa main.

– Encore !

Sa chevelure pendait dans le vide, comme des algues dans l'eau. Elle avait la moitié du corps engagé dans le vide de l'abîme.

– Entends-tu ?

– Non, dit-elle.

– Écoute !

M'étant penché moi-même, d'une voix lente, d'une voix chantante, je dis :

« Connais-tu... le pays ? »

Et l'abîme répondit, en écho :

« Connais-tu... le pays ? »

– Entends-tu ?

– Oui ! dit Marie.

– Et reconnais-tu sa voix ?

– Je la reconnais, fit-elle.

Sa tête avait presque disparu dans l’abîme.

– Veux-tu le rejoindre, Marie ?

– Je veux bien !

– Adieu Marie !

– Ad...

J’avais, d’un mouvement vif, coupé le sarment où s’accrochait la main de Marie. Marie disparut, s’effaça. J’étais seul, tout seul.

Aucun bruit...

Je restai quelques instants penché sur le trou. Il me sembla que j’entendais quelque chose, comme un glissement giratoire, très doux, très léger, très vague. C’était comme une plume, une toute petite plume qui eût tourné, tourné dans le vent... dans un vent dont on n’eût pas perçu le souffle.

Puis je me levai, et je regagnai le village d’un cœur soulagé.

Âmes de guerre

La semaine dernière, le hasard m’a fait voyager, toute une journée, avec le comte de C..., ancien colonel de dragons. Un homme tout à fait charmant... Un libéral, naturellement, et ce qui, dans son milieu, est moins rare qu’on pourrait le croire, un penseur. J’aime les penseurs, quoi qu’ils pensent. Des relations s’établirent tout de suite, très cordiales, très confiantes entre nous. J’attribue ce fait heureux au caractère accueillant du colonel, et surtout à ceci que, au moment où il monta dans le wagon, il vit que je tenais à la main un numéro de *la Libre Parole,* et que j’avais en réserve près de moi sur le coussin *l’Intransigeant* et *la Patrie.* Il comprit sans doute qu’il avait affaire lui aussi, à un libéral du bon cru. Il me sourit. Entre libéraux, les choses s’arrangent toujours le plus galamment du monde.

Nous parlâmes de la guerre russo-japonaise. Bien qu’il fût russomane à l’excès et qu’il souhaitât passionnément le succès de nos bons alliés, il n’approuvait pas cette guerre absolument. Il ne l’approuvait pas parce qu’il ne la comprenait point, au moins quant à ses origines.

– La Mandchourie !... La Mandchourie !... criait-il... Qu’est-ce c’est que ça ?... criait-il... Qu’est-ce que c’est que ça ?... Quand ils ont tant de Juifs, de socialistes et de Polonais !... Vous allez peut-être me prendre pour un révolutionnaire. Mais vraiment, ces guerres entre nations étrangères me dégoûtent un peu. La plupart du temps, les causes en sont si compliquées et même si inconnues qu’on ne sait jamais pourquoi l’on se bat... Et le plaisir de se battre en est sérieusement diminué. Certes, autrefois, je n’en demandais pas tant. Pourvu qu’on se battît contre n’importe qui, pour

n’importe quoi, cela me suffisait. J’était content... À ce trait vous reconnaissez bien, n’est-ce pas, la belle générosité, la belle ardeur, la belle imprévoyance de la jeunesse. Ah ! la jeunesse !

Il se sourit à lui-même. Il sourit à son casque, à la crinière flottante de son casque, à son sabre rouge de sang... Puis il reprit :

– Depuis, j’ai vieilli comme tout le monde... J’ai beaucoup observé... beaucoup réfléchi. Mes idées se sont dirigées dans un sens plus rigoureusement scientifique... Aujourd’hui, ce que j’exige avant tout d’une guerre, c’est qu’elle soit claire... En un mot, je veux savoir pourquoi je me bats... Or, on ne le sait jamais. C’est infiniment regrettable ; cela enlève tout intérêt à des conflits qui, mieux connus, seraient probablement très intéressants.

– Ah ! colonel, m’écriai-je. Vous êtes bien moderne !...

– Oui, je suis bien moderne ! répondit non sans fierté le brave soldat... Je suis dévoré par la maladie du siècle : le besoin de savoir. Gonse, qui a de la culture, disait de moi : « Un ibsénien ! » Et il continua :

– C’est pourquoi, voyez-vous, je ne comprends la guerre qu’entre gens d’un même pays. On se connaît que diable ! On se bat et on tue pour la défense d’une prérogative, d’une habitude, la conquête d’un droit nouveau, le maintien d’un intérêt de classe... Cela est clair. Cela est juste... Ainsi, j’admets et non seulement j’admets, mais je revendique comme le plus sacré des devoirs, comme une nécessité vitale le droit formel qu’a la société de déclarer la guerre – une guerre sans merci – à ceux qui cherchent à en troubler l’ordre établi : les grévistes, par exemple. À cet égard, je partage complètement l’avis de Galliffet – un moderne, celui-là – qui voudrait que l’armée se bornât à n’être plus qu’une gendarmerie... C’est évident... Voilà le progrès... Et c’est un de mes forts griefs contre le gouvernement actuel,

ce gouvernement ignoble, ce gouvernement de pourceaux, d’assassins, de violateurs de tombes, de francs-maçons, pour tout dire – et je ne parle pas ici de son abominable et sacrilège campagne contre notre sainte Église qui justifierait à elle seule, tous les massacres, toutes les tueries, toutes les torpilles des Japonais, toutes les fougasses des Russes. Non... je parle seulement de son acharnement à raréfier ces rencontres entre soldats et ouvriers révoltés, de sa criminelle manie d’arbitrer, autrement que par des coups de sabre et de fusil, les conflits qui ne cessent de se produire entre le capital et le travail... Qu’est-ce que la France aujourd’hui ?... Une immense grève... Une immense émeute... Et pas le moindre feu de peloton... pas la moindre saignée... Rien !... C’est dégoûtant !... Il a fallu qu’à Cluses ce fussent de braves jeunes gens, presque des enfants, qui donnassent l’exemple du courage, et fassent en petit ce qu’il appartenait à ce sale gouvernement d’escarpes de faire en grand !... On dit que le travail est une chose... C’est entendu... Une sale chose même... Mais le capital en est une autre, et une grande. Sacrebleu !... Si de temps en temps vous ne lui apportez pas sa bonne provision de cadavres, si vous ne le rassurez pas, il finira par se décourager... Et quand il n’y aura plus de capital... bonsoir le travail... Les prolétaires seront bien avancés !

– Mais, colonel, ils le seraient encore bien moins si vous les tuiez tous...

– Tous ! s’écria le colonel, en haussant ses glorieuses épaules... Il en restera toujours assez... Il en restera toujours trop !

Il s’emporta :

– C’est comme les Juifs... les dreyfusards ! Dire qu’il y a une armée, une grande armée... qui ne fiche rien du matin au soir... et qu’on ne lui a pas donné tous ces gens-là à

éventrer à coups de baïonnettes !... Et vous appelez ça un gouvernement ?... C'est insensé.

Le colonel devenait apoplectique...

J'essayai de le calmer par des raisons appropriées à sa mentalité.

– Vous avez raison, me dit-il... Je m'emporte... je m'emporte... Revenons à la question...

Et d'une voix bredouillante de colère, il reprit :

– La guerre de 1870 ne m'a pas laissé de bons souvenirs... Toujours cette sacrée ignorance... Et puis la défaite fut trop rapide... On n'eût pas le temps de s'amuser... Par exemple, la Commune... Je puis dire que je connus, là, les meilleurs jours de ma vie de soldat... Ah ! j'en ai des histoires et des histoires... C'est à se tordre.

Et en effet, durant quelques minutes, il se tordit.

– Tenez... je me rappelle. Ah ! voilà une chose impayable... Avez-vous connu la Baleine ?... Non, vous êtes trop jeune... La Baleine était une cocotte qui fut célèbre aux derniers jours de l'Empire... Pourquoi l'appelait-on La Baleine ?... Ma foi... je ne l'ai jamais su... Elle n'était pas très... très jolie... Mais elle avait une drôlerie... une fantaisie, un esprit endiablés... Durant le siège et durant la Commune, elle était restée à Paris, bravement... Et puis, sans doute, elle avait ses raisons... Or, le jour où mon régiment pénétra dans Paris – j'étais alors capitaine –, la première personne que je rencontrai, ce fut La Baleine... La Baleine, exaltée, joyeuse qui, dans une victoria, jetait patriotiquement des bouquets aux officiers... Elle me dit : « Eh bien, mon petit, c'est le bon Dieu qui t'envoie... Puisque tu es là, tu vas me rendre un grand service, pas ?... Et nous ferons une fameuse fête. Ça, je t'en réponds ! »... Tout ce qu'elle voulut, je lui promis... Il s'agissait de la débarrasser de ses créanciers... Rien n'était plus facile dans l'affreux et amusant désordre où se trouvait alors Paris... Elle me donna une liste de ces braves gens et

leur adresse. La plupart suaient la peur, réfugiés au fond de leurs caves... Des bijoutiers, des couturiers, des usuriers, en réalité peu de chose... Avec ma compagnie je leur donnai la chasse... On les empoignait, on les collait au mur. Rrran !... J'en expédiai six de cette façon...

Le colonel me frappa amicalement l'épaule, et, la face toute réjouie, il ajouta :

– Et ma foi, je trouvai l'idée de La Baleine si ingénieuse que j'en fis autant des miens... Rrran !

Il conclut :

– Ça c'était une guerre !... À la bonne heure !

---

[1] Près de Brest, en Bretagne.

[1] Carolus-Duran (1837-1917), portraitiste à la mode.

[1] Année de l'Exposition universelle.

[2] Pranzini, condamné à mort, exécuté en 1887.

[1] Jules Jouy (1855-1896), journaliste et chansonnier.

[1] Journal impérialiste et clérical.

[1] Pierre Puvis de Chavannes (1824-1898), peintre français.

[1] Sadi Carnot (1837-1894), président de la République élu en 1887 et assassiné en 1894.